

La plupart des volumes des éditions du Vent du Ch'min n'étant plus disponibles, en attendant une éventuelle réédition, nous mettons à disposition des visiteurs du site les textes des volumes 1, 2 et 3 classés par ordre alphabétique.

**Si vous souhaitez ce fichier au format ODT, prenez contact avec gastoncoute@free.fr
Vous pouvez aussi nous signaler à la même adresse les fautes de frappe oubliées.**

LES ABSINTHES

Attends-moi ce soir, m'as-tu dit, maîtresse ;
Et, tout à l'espoir d'avoir ta caresse,
Je me suis assis au banc d'un café ;
Mes yeux inquiets vont de la terrasse
Au clair va-et-vient des femmes qui passent,
Croyant chaque fois te voir arriver.

Tout en t'attendant j'ai pris une absinthe.
L'heure où tu devais venir, l'heure tinte
Tu n'es pas là. Mon verre est vide. Une autre absinthe !

L'eau tombe en mon verre à très lentes gouttes
Et mon cœur où tel vient tomber le doute
Pose des questions tout seul et tout bas ;
Gardant comme un leurre un brin d'espérance
Tandis que le soir s'engrisaille, il pense
Au deuil de ma nuit si tu ne viens pas.

Tout en t'attendant, j'ai pris deux absinthes.
Ton heure est passée, une autre tinte
Et rien encor ! Mon verre est vide... Une autre absinthe !

Non, décidément ! Assez de t'attendre !
Tu ne viendras pas, car je crois comprendre
Ce que je saurai peut-être demain ;
En partant me voir, d'autres t'ont suivie.
Tu m'as oublié puisque c'est la vie
Et t'es arrêtée à moitié chemin.

Tout en t'attendant j'ai pris trois absinthes,
Et compté trois fois les heures qui tintent.
C'est bien fini ! Mon verre est vide. Une autre absinthe !

Je veux me saouler à rouler par terre.
Comme un vrai cochon. Quant à toi, ma chère,
Si quelque regret te ramène ici,
Et que tu me voies sous les pieds des tables,
Ne t'arrête pas et va-t'en au diable !...
J'ai le cœur trop sale en ce moment-ci.

Je ne t'attends plus et prends des absinthes
Sans me soucier des heures qui tintent...
Holà ! garçon ! Mon verre est vide !... Une autre absinthe !

A L'AUBERGE DE LA ROUTE

C'est à l'auberge de la route
Autour
De douze litres de vin blanc ;
Les rouliers causent, en buvant,
D' l'amour !

"L'amour ! les fill's ! I' faut s'en fout'e,
Mes gàs ! "
Qu'a dit l' grand Claud' son verr' levé.
"Eun' de perdu', deux de r'trouvé's !
Et v'là !..."

"Moué ! l'Amour me tourne la boule ?...
Ah ben !
J'aim' mieux bouér' jusqu'à pard'e l' nord !
Hé ! l'aubargiste, apporte encor
Du vin ! "

Et les v'là qui r'lich'nt et qui s' saoulent
Tertous,
En gueulant coumm' des dératés,
Lâchant des fois des vérités
D'homm's saouls !

Au mitan des rouliers qui roulent,
Tout d'go,
V'là l' grand Claud' qui s' met à pleurer...
Tout en pleurant, a soupiré :
"Margot !... "

ALCIDE PIEDALLU

Alcid' vient d' qu'ri du grand papier, pour vingt centimes,
Cheu l'épicier* qu'en tient esprés à son sarvice.
Il ouv'er soun affér !..., son... dictionnaire ed' rimes
Et sauc' sa pleum' dans l' encr'!...
J'aurons bentout l' comice
Ou queuqu' fête en l'honneur des soldats d'souéxant'dix !

Pasqu'Alcid' ne fait guér' que su' les cochons gras
Ou su' les malheureux moblots d' l'Armée d' la Louére.
Les uns qu'on médailla, les aut's qu'on médaill'ra,
Les uns qu'ont fit tuer, les aut's que l'on tuera...
Chacun son genre ! Alcid' ne sait chanter qu' la glouère !

Le v'la parti... Les vers et les rimes s'épousent :
" Un, deux, troués, quat', cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onz', douze !
Agriculture et préfector'... France et Vaillance !...
Si ses rim's sont pas rich's, rich's, rich's : a' sont d' conv'nance !

Si ses vers n'ont pas d'aile, i's ont ben douze pieds !
Douz' pieds pour mieux sauter par-dessus vous souffrances
O les tâch'rons peineux d' la terre aux grous fermiers
Et vous dont les carcass's engrais'snt les blés d' Coulmiers !

Pasqu'Alcide a du taqute, et soun âme en est pleine :
I' sait coumm' ça les chous's qu'i' faut dire et pas dire
Au bieu mitan d'cérémoni's républicaines,
Quand l' mair' pouill' soun habit et que l' Préfet douét v'ni

Bref ! il a du mérite. I' songe, il imagine...
Et ses vers, en tombant su' l' papier d' l'épicière,
S'entass'nt coumm' les lauriers d' la couronn' qu'i' va fere
Pour la race héroïque ou la race porcine.

Ren ne l'dérange !... Y a ben un p'tit rossignolet
Qu'a pas besoin d'affér' pour tourner son couplet
Et qui chant' su' la f'nét'e ouverte au ras du ciel :
- "Ta gueul', moignieu ! ... T'es pas un chanteux officiel ! "

Y'a l'vent qui pouss' la sienn' dans la moisson bieauc'ronne,
Et ça n'est pas la v'nu' prochain' du député
Qui l'met en train (pas pus qu'a' ne l' frait s'arrêter)
- Chant', vent idiot !... Alcid' se fout d' quoué qu' tu chantonnes,
Pour li la poésie ça n'existe seul'ment
Qu' su' l' devant des estrad's, qu'au pied des monuments !

Y a ben itou queuqu's bergerets aux champs, à c'tt' heure,
Qu'ont un flutieu en poche avec eun' garce au coeur :
..." De quoué fére eun' chanson, c'est ben malin, pargué !
O gué ! j'aime ma mi' !... je l'aime ben, ô gué ! "
- Alcid' n'en bourdit pas d' son travail et d' son calme :
C'est pas des r'frains coumm' ça qui font avouèr les palmes !

Alcid' ne bourdit pas d'avant la Chanson d' la Vie...
Voui, mais v'là ses quat'sous d' papier qui sont remplis,
Et dimanche el' Préfet dira : " Très bien ! Bravo ! "

Ben ! si v'ét's pas contents, vous autr's, quoué don' qu' vous faut ?

L'AMOUR QUI S' FOUT DE TOUT

Le gas était un tâcheron
N'ayant que ses bras pour fortune ;
La fille : celle du patron,
Un gros fermier de la commune.
Ils s'aimaient tous deux tant et plus.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Petits de coeur et gros d'argent !
L'Amour, ça se fout des écus !

Lorsqu'ils s'en revenaient du bal

Par les minuits clairs d'assemblée,
Au risque d'un procès-verbal,
Ils faisaient de larges roulées
Au plein des blés profonds et droits,
Ecoutez ça, les bonnes gens
Qu'un bicorne rend grelottants !
L'Amour, ça se fout de la Loi !

Un jour, furent tous deux prier
Elle : son père ! Et lui : son maître !
De les laisser se marier.
Mais le vieux les envoya paître ;
Lors, ils prirent la clé des champs.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Qui respectez les cheveux blancs !
L'Amour, ça se fout des parents !

S'en furent dans quelque cité,
Loin des labours et des jachères ;
Passèrent ensemble un été,
Puis, tout d'un coup, ils se fâchèrent
Et se quittèrent bêtement.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Mariés, cocus et contents !
L'Amour, ça se fout des amants !

APRES VENDANGES

V'là les pesans qu'ont fait vendanges !
V'là les perssoués qui pissent leu' jus ;
On travaille aux portes des granges
A "rassarrer" l'vin dans les fûts.
L'vin ! Ça met des moignieaux qui chantent
Dans les coeurs et dans les servieaux,
Mais moué qui n'fait qu'de bouer de l'eau
J'me sens dans les boyeaux du vente
Comm' des gernouill's qui font coin-coin...
J' vourai ben m'foute eun' saoulé de vin !

Tout l'monde est saoul su'mon passage,
Mêm' le Maire qui vient d'marier
Deux bourgeouésiaux de l'environnage,
Et même itou Môssieu l'curé
Qu'a vidé trop d'foués son calice :
M'en v'là des gens qu'ont l'air heureux,
I's s'donn'nt la main ou l'bras entre eux,
I's s'étaient et s'rend'nt el sarvice
D'ramasser c'ti qu'a culbuté,
I's s'embrass'nt su'tous les coûtés
Au'nom de la fraternité.
Et leu's dégueulis s'applatissent
Cumm' des étouel's le long du chemin.

J'vourai ben m'foute eun' saoulé d'vin !

Allons les homm's, allons mes frères !
Allons avancez- moué-z-un verre,
J'veux fraterniser avec vous ;
J'veux oublier tout' ma misère
En trinquant et buvant des coups
Avec les grands, avec les grous !
J'veux aphysquer les idé's rouges,
Les idé's roug's et nouer's qui bougent
Dans ma caboch'de gueux et d'fou :
J'veux vous vouer et vouer tout en rose
Et crouer qu'si j'ai mal vu les choses
C'est p'têt' pas que j'étais pas saoul.
Allons, avancez-moué-z'un verre...
Je veux prend'e eun' cuite à tout casser
Et l'souer couché dans un foussé

Ou m'accottant à queuqu's tas de pierres
Pour cuver mon vin tranquill'ment
J'me rappell'rai p'têt' la prière
Que j'disais tous les souers dans l'temps,
Et l'bon Guieu et tout' sa bricole
Et la morale au maît' d'école,
Propriété, patrie, honneur,
Et respect au gouvarnement,
Et la longér' des boniments
Dont que j'me fous pour le quart d'heure.
Je trouv'rai p'têt'e itou qu'on a tort
D'voulouer se cabrer cont' son sort,
Que le mond' peut pas êt' sans misère,
Qu'c'est les grous chiens qui mang'nt les p'tits
Et qu'si je pâtis tant su c'tte terre
J'me rattrap'rai dans l'Paradis.

Allons les homm's, allons mes frères !
Je veux ben que j'n'ai pas l'drouet au pain,
Laissez-moué l'drouet à la chimère,
La chimèr' douc' des saoulés d'vin.

AU BEAU CŒUR DE MAI

Petiote, ne t'en va pas,
Avec le grand Pierre au bras,
Parmi la plaine aux récoltes
Où les moulins virevoltent
Sous les étoiles qui brillent ;
Car, vois-tu,
C'est pas bien sûr pour la vertu
Des filles !
Bah ! si mon bonnet saute les moulins,
Je le verrai bien !

J'aime mon galant — au beau cœur de mai
Laissez-moi donc l'aimer,
Laissez-moi donc l'aimer !

Petiote, si t'as fauté,
Pour aller le rapporter
Tous les oiseaux qui t'épient :
Vieux merle et méchante pie
S'envoleront à la ronde,
Et chez nous
Cela fera clabauder tout
Le monde
Bah ! Si les voisins m'appellent : catin,
Je le verrai bien !
J'aime mon galant — au beau cœur de mai
Laissez-moi donc l'aimer !

Petiote, au beau cœur de mai
Quand on s'est permis d'aimer
Dans les foins et sous les haies,
En hiver l'Amour se paie
Par la douleur et la peine :
Le petit
Quelque jour de janvier tout gris
S'amène !
Après tout, mon Dieu! si le petit vient,
Je le verrai bien !
J'aime mon galant — au beau cœur de mai
Laissez-moi donc l'aimer !

Petiote, après tout cela,
Serments du temps des lilas
Roulent devant votre porte
Au milieu des feuilles mortes,
Et le grand menteux, le lâche!
Le beau gars !
Qui vous fit choir dans ses bras
Vous lâche !
Après tout, mon Dieu! s'il fait ça... le chien!
Je le verrai bien !
J'aime mon galant — au beau cœur de mai
Laissez-moi donc l'aimer !

AU COIN DU BOIS

La route est déserte aux nuits de Saint Jean...
Le bon métayer venait de la foire :
J'entendais chanter les écus d'argent
Qui dansaient au fond de ses poches noires.
Et je l'ai détroussé d'un geste, au coin du bois
Où j'ai vu promener des filles, une fois...

Holà ! bon métayer que j'ai volé !
Deux mots, en se quittant, pour te consoler !
On m'a volé... moi !
Et bien avant toi !
Au coin du bois...

C'était une fois au beau temps de mai...
Les filles allaient cueillir l'aubépine
Et mon cœur dansait et mon cœur chantait
Comme un sac d'écus dessous sa poitrine.
Des doigts étaient plus blancs que d'autres en les fleurs
Et c'est entre ceux-là que j'ai laissé mon cœur.

Car l'Amour n'est pas pour les va-nu-pieds...
(Tu fis ta bourgeoise avec ma jolie !)
Mais les va-nu-pieds n'ont pas de pitié
Pour le métayer tremblant qui supplie.
Elle avait des doigts blancs et toi de clairs écus !
Moi j'ai des poings de fer et puis n'en parlons plus !

Hélas, bon métayer que j'ai volé
Deux mots, encor deux mots, pour te consoler !
Je suis volé... moi !
Et bien plus que toi !
Au coin du bois.

L'AUMONE DE LA BONNE FILLE

Un jour, un pauv'er trimardeux
Qu'allait l'vent' vid', qu'allait l'vent' creux
En traînant son bâton de houx,
Un jour, un pauv'er trimardeux
S'en vint à passer par cheu nous !

Alla balancer le pied d'biche
De Monsieu l'maire à son château
Et fit demande aux gens du riche
D'un bout d'pain et d'un gob'let d'ieau ;
Mais les domestiqu's, qui se moquent
Des vent's en peïn', des gens en loques,
Li dir'nt : " Va t'en chercher ailleurs !
Ici on n' donn' qu'aux électeurs"

Un jour, un pauv'er trimardeux
Qu'allait l'vent' vid', qu'allait l'vent' creux
En traînant son bâton de houx,
Un jour, un pauv'er trimardeux
S'en vint à passer par cheu nous...

Alla cougner au presbytère
Dans l'espoir que l'on y donn'rait
Queuqu's sous de d'ssus l' tronc d' la misère ;

Mais l' curé, qu' était' cor guill'ret,
Confessait eune pêcheresse
Qu'avait moins d' pêchés que d'joliesses ;
Et l' pauv' peineux eut bieau gémir,
Parsounn, s'am'na pour li' ouvrir !

Alors, s'assit en cont'e eun' borne,
Tout en r'gardant les p'tits moignieaux
Picoter su' la grand' rout' morne
Dans l' crottin tout frais chié des ch'vaux,
Quand qu'eun' sarvant' qui m'nait à paître
Le bieau troupet d' vach's à son maître,
Passa tout près d'où qu'était l' gas
Et li causa tout bas, tout bas.
Dans les foins hauts, les foins qui grisent,
A s' laissa faire ; et l' pauv' glouton
S' mit à boulotter les cerises
De sa bouche et d' ses deux têttons,
Lampa coumm' du vin chaud l'ivresse
De ses bécots et d' ses caresses ;
Pis, quand qu'i' fut ben saoul, ben las,
I' s'endormit ent' ses deux bras.

Un jour, un pauv'er trimardeux
Qu'allait l' vent' vid', qu'allait l' vent' creux
En traînant son bâton de houx,
Un jour, un pauv'er trimardeux
S'en vint à passer par cheu nous...

AUTOMOBILISME

I' fait bon à c' souér, en r'venant des champs...
La rout' devient grise et l' jour va mouri,
Sous les ombrag's ros's et doux du couchant,
Comme un vieux au bas des guigniers fleuris.

Pis les chous's appont'nt l'entarr'ment du jour :
L' vent s' lève et s'en va quêter des parfums
Dans les foins d'jà chus, dans les blés d'jà lourds,
Et l' silenc' développ' son drap su' l' défunt.

Mais tout d'un coup... teuf ! teuf ! teuf ! Un vacarme
Déchir' brutal'ment l' drap fin du silence.
Teuf ! teuf ! ... Et v'là l' vent qu'est d'eun' pestilence
A vous fér' jurer : ça, c'est les gendarmes !

C'est pas les gendarm's ! C'est des gas d' la ville
Qu'ont mis, sans excus's, mon rêve en dérouté ;
C'est des bourgeouésieux dans leu' tomobile
Qu'ont failli m' bocquer au tournant d'la route !

C'tte rout' ! J'ai passé troués bounn's journé's d'ssus

La corvé' nous t'nait jusqu'à la nuit nouère.
Nos tomb'reaux étin chargés à plein cul
Des tas d' jarr' pell'tés aux grév's de la Louére.

C'tte rout' ! J'ai cassé l' pierré des carrières
Pour boucher en-d'ssus, pour combler en d'ssous :
J'ai mis su' son dous des emplât's en pierre,
J'ai mis dans'son vent' des bouilli's de cailloux !

Et v'là que j'peux pus aller su c'tte route
En r'venant des champs, par le train d' mes pattes,
Les souérs qu'i' fait bon et qu'on oubl'i' toutes
Les tâch's échignant's et la vie ingrate !

Tout ça simp'elment pasque... teuf, teuf, teuf...
On a fait du ch'min d'pis quater vingt neuf !
Dans l' temps, nous seigneurs, pou' leu's amusettes
S'en allint coumm' ça fér' la chasse aux bêtes.

Les meut's trottallint dans l' blé plein d'promesses,
Queu joli grabuge aux champs d' nous grand-pères !
Et, des foués, pour ren, pour vouèr, pour l'adresse,
On visait l' manant penché su' la terre !

A'n'hui, c'est pus ça. Les seigneurs bourgeoüés
Ont un joujou neu' qu'est la 'tomobile :
Ça fait du rafut, ça pue, et ça file,
Écouassant nous poul's, écouassant nous ouées.

Mém', si queuqu' pésan sortu des guérets,
Songeait su' la rout' coumm' moué tout à l'heure,
Ça te l'aplatit coumm' deux yards de beurre
Et c'est là qu'i' sent tout l' pouéd du Progrès !

Ah ! n'y r'venez pus, bon guieu d'écraseux !
J' counnais un moueyen pour vous rend' moins fiers :
Le souér, su la route, un bon grand fil fer,
Et v' écras'rez pus parsounne, moué, si j'veux !

LA BELLE JEUNESSE

C'est une habitud' qu'à Romorantin,
A Montélimar ou bien à Pontoise,
Tout bourgeois envoi' l' fils de sa bourgeoise
Etudier quéqu' chose au Quartier Latin.
Un' fois su' l' Boul' Mich', au papa qui pense
D'vant la docte foul' dont son gas sera
Le patriotisme inspir' ce cri là :
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

Et la bell' jeuness' s'en vient et s'en va
Ses représentants ont d' vingt ans à trente

Et tous étudi' la valeur des rentes
Qu'ont s'fait dans les Suifs ou les Panamas.
L' père les a gagnés. Eux, i' les dépensent.
Ainsi va le monde. Et qu'est c' que ça fait ?
On s' marie un' fois qu'on est sous-préfet
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

D'aucuns ont en eux le petit talent
De savoir gueuler : " As-tu vu la ferme ?"
Et chez d'aut' l'amour des bell' lettr' prend terme
Où l'on entend plus de refrains beuglants.
D'aut' encor' s'appliqu' de tout' leur constance
A faire un' cravate autour d'un faux col,
Et dépass' ainsi l' programm' des écoles
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

Ah ! la bell' jeuness' ! Les uns ont des moeurs
A fair' reverdir la muse à Coppée.
Manille et billard, bocks à p'tites lampées
Et l'on va s'coucher quand il est onze heures.
Dans la fin' vadrouill' les autres se lancent
I' caus' de danseus' de boxe et d'chevaux
Et s'saoul' à renifler dans un chalumeau
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

Ça les prend parfois d' vouloir de l'amour
I' n' manqu' pas d'trouver des p'tit' goss' gentilles
Qui souvent leur donn'... ent' deux coups d'aiguille
Et lorsqu'i' les r'trouv' un soir au d'Harcourt
Après l' soulagement de leur petit' panse
I' r'çoiv' les pauv' grues avec des gros mots :
Va donc, eh sal' vache ! va donc, vieux chameau !
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

I' ont découvert un p'tit truc certain
Et très en honneur pour reprend' l'Alsace.
Ça consiste à faire du bruit où l'on passe
En braillant " A bas Chose, ou viv' Machin "
Mais comm' faut du temps pour fair' un puits d'science
Surtout à piocher comme i' pioch' parfois
I' n' front qu'une année d' service au lieu d' trois
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

Puis ça partira quelque beau matin
Pour se marier à quelque bourgeoise
Et ça s'ra bourgeois soi-même à Pontoise
A Montélimar ou Romorantin.
Ça fra des discours sur la tempérance
Et ça jugera comme Père la Pudeur
Les infanticides et affair' de moeurs
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

BERCEUSE DU PETIT BRISE-FER

Mon Pierre aura voulu tantôt
Grimper encore à l'ormeteau
Pour y dénicher des corneilles
Et, ce soir, quand il est rentré,
Le pantalon tout déchiré,
Il avait peur pour ses oreilles.

Dodo, dodelinotte,
Petit brise-fer, chetit garnement...
Dodo, dodelinotte,
Tandis que ta maman
Ravaude ta culotte !

Mon Pierrot est si turbulent
On dirait notre biquin blanc
Qui fait toujours péter sa corde ;
Quand on le voit se trémoussant,
Dans tous ses mouvements on sent
La joie de vivre qui déborde
Dodo, &

Mon Pierre est beau, mon Pierre est fort
Dans son lit de fer quand il dort
On croirait un doux petit ange.
Mais le matin, dès son réveil
Ça fait un brigand sans pareil
Que le diable partout dérange.
Dodo, &

Mon Pierre, je suis fière au fond
de le savoir si polisson,
En le voyant si frais, si rose ;
Car, s'il est toujours à sauter,
C'est signe de bonne santé,
Et son sang vif en est la cause...
Dodo, &

Aussi, dors tranquille. Pierrot.
Tu ne donneras jamais trop
De pareil travail à ta mère :
Pour les tout petits drôles blonds
Vaut mieux user des pantalons
Que des drogues d'apothicaire.

Refrain

Dodo, dodelinotte.
Petit brise-fer, chetit garnement...
Dodo, dodelinotte,
Tandis que ta maman
Ravaude ta culotte.

LES BOHEMIENS

Les Bohémiens, les mauvais gas
Se sont am'nés dans leu' roulotte
Qui geint d'vieillesse et qui cahote
A la queu' d'un ch'val qui n' va pas ;
Et, pour fair' bouilli' leu' popote,
Nos biens ont subi leu's dégâts.

Ah ! mes bonn's gens ! J'ai ben grand'peine !
Ces gueux d' Bohémiens m'ont volé :
Un tas d' bourré's dans mon bois d' chêne,
Un baiscieau d' gerb's dans mon champ d'blé,
Mais c'est pas tout ça qui m' caus' si grand' peine ! ...

Au mitan de c'tte band' de loups
S' trouvait eun' garce si jolie
Avec sa longu' criniér' fleurie
Comme un bouquet de soucis roux ;
Si joli' que je vous défie
D'en trouver eun' pareill' cheu nous.

Ah ! mes bonn's gens ! J'ai ben grand'peine !
Pasque ces Bohémiens d' malheur
Qu'ont pillé mon bois et ma plaine
Ont encore emporté mon coeur.
Et c'est surtout ça qui m' caus' si grand'peine !

Les Bohémiens, les mauvais gas,
Sont repartis dans leu' roulotte
Qui geint d' vieillesse et qui cahote
Au derriér' d'un ch'val qui n' va pas ;
Et la bell' qui fait leu' popotte
F'ra p'têt' cuir' mon coeur pour leu' r'pas.

Ah ! mes bonn's gens ! J'ai ben grand'peine !
J' veux qu'i's m' volent tout les Bohémiens
Mais qu'i's dis'nt à la Bohémienne
Qu'à m' rend' mon coeur qu'i' y' appartient,
Ou sans ça j'mourrai d'avoir si grand' peine ! ...

LES BORNES

- Hé l'arpenteux ! prends tes outils, et pis arrive !
L'vieux est défunt : je r'venons d'sa mess' de huitive.
Tréne ta chéne et toun équerr' de coins en cornes
Et toué, l' carrier, tri' moué-z-au mitan d'la carrière
Et m'équarris quat' blocs de ta pierr' la moins g'live...
V'la c'qui me r'vient ! Qu'on n'y touch' pus ! Posez les bornes !

Là-d'ssus, l'héritier rent'e en plein dans son avouèr.

I' r'nif'e au-d'ssus d'eun' mott' la qualité d'sa terre,
Il égueurne eun épi pour vouer si l'blé s'ra bieu
Et va s'coucher, benheureux d'se vouer dans sa pieau,
Ben tranquill' pour son blé, ben tranquill' pour sa terre.
I' s'mél'ront pus aux biens et aux récolt's des aut'es,
A présent qu'on les a cagés ent'er quat' bornes.

Eun' foués au creux des draps, i'li prend des idées :
" Avouér des champs à soun à part, c'est ben, qu'i fait.
Ça n'empéç'point d'ét' deux à coucher dans l'mém' lit ;
Jusque là j'ai counnu qu'les fill's à fuméyiers,
Les fill's qui tomb'nt su' l'foin, les fill's qu'ont des pequits ;
A c'tt' heur', j'veux eun' femme à moué, qu'les aut's y vienn'nt pas !... "
Et l'lend'main i' s'habill' bieu et pouuss' jusqu'au bourg
Trouver les arpenteux et les carriers d'l'Amour.

- Hé môssieu l'mair', môssieu l'curé ! ... Bonjour, me v'là !
C'est à caus' que la garce Françouèse est jolie
Et que m'la faut tout d'eun' piéc' sans miett' de partage.
Dressez les act's ! Sounnez les cloch's du mariage !
Qu'on n'y touch' pus ! Posez des bornes, que j'vous dis !

L'époux-propriétaire emporte sa mariée,
La r'nif' coumm' la tarr' chaud', la magn' coumm' el' bon blé,
L'ouv'er coumm' un sillon, l'ensarr' coumm' eun' mouésson,
Et s'endort, ben sûr qu'alle aim'ra pus qu'li, à c't'heure :
Eun' femm' marié' porte eun' borne su' son coeur.

Ah ! vouiche ! ... Un moués?... Eun an ?... N'importe, c'est pas long !
I' pourrait la r'trouver, la born', dans un tas d'paill'e
Oùsque sa femme a pris coutum' de v'ni sans li.
Et les coucoux prenn'nt de la malic' dans l'Avri'.
Bref, un péquit s'amène et (c'est ben drôl', le monde !)
C't' ancien courreux, qu'emplissait les fill's à la ronde
Sans jamés voulouére r'counnaît'e un brin d'sa s'maille,
V'là qu'i' r'counnaît à c't' heure un drôl' qu'il a pas fait !

- Hé l'gas ! T'es mon gas, t'entends ben ?... C'est moué ton père !
T'es à moué, comprends ben, coumm'ma femme et ma terre,
Et t'auras mes idé's su'les femm's et la terre...
Point d'aut's ! Baiss'ta têt' qui vire au vent. Qu'a'boug' pus !
C'est mon Autorité, la born', que j'pos' dessus !
Et l'pér'-propriétér' dort su' ses deux oreilles...
Mais, nom de Dieu ! v'là qu'un matin, v'la qu'i' s'réveille.
V'la qui tomb'le nez sur la borne du chaumier,
V'là que l'gâs li fait chouèr la sienn' su' l'bout des pieds
Et part avec d'aut's idé's, des idé's à li,
Su' les femm's et la terr', su'l'Amour et la Vie !

Ah ! queu coup qu'c'est pour li, pauv'e propriétaire !
C'tte gaup' qui l'fait cocu ! C'tt' enflé qu'a mal tourné ! ...
Queu coup ! Sa femm' déborné, son gas déborné ! ...

D'ell'-même, eune larme s'en hasarde au long d'son nez.
Mais quoué ! tout est pas perdu : la récolte pousse
Ent'les quat' born's qui rest'nt planté's au creux d'sa terre,
Et soun oeil roug' s'adoucit d'avant la mouésson douce.

...I' s'couche et passe un quarquier d'nuit assez tranquille ;
Mais l'cauch'mar l'empougne à la fin d'son premier soume :
l'vouét la terr' qui s'enlèv' par-dessus les bornes
Coumme aux pays chauds, quand la mer engouff' les îles,
Et l'blé qui mont', qui mont', qui monte à grands flots roux,
Mêlant la part de l'un à la part de tertous !
Ah ! ce rév' ! ... Ce mém'rév' qui barce les sans-l'sou !
Ce rév', qu'étais qu'un rév', coumm' les rév's qu'on peut faire...
Ce rév' a fait querver l'pauv'er propriétere.

LES BRACONNIERS

Not' châ't'lain, qui laiss' son gibier
Trottailler dans ses bois d' Sologne,
Peut pas souffri' les braconniers ;
Et, si jamais i's les empognent,
Ses gardes les livr'nt aussitôt
Aux gendarmes qui les emmènent
Pour ren, pour un méchant lap'reau
Coll'té-z-au mitan d' ses garennes.

Un bon conseil Môssieu l' châ't'lain :
Ecoutez-le ben, il en vaut la peine.
Veillez-don' moins su' vos lapins.
Et veillez mieux su' vot' châ't'laine.

Pour pas qu' son bien soit galvaudé
I' poste un garde au pied d' chaqu' chêne
Et pass' tout son temps à l' garder,
Mais, tandis qu'i court son domaine
A traquer comm' gibier nouveau
Les mauvais gas qui s'y hasardent,
I' laiss' sa bell' dame au châ'teau
Sans seul'ment y laisser un garde.

La pauv' tit' femme se dit comm' ça :
" Quelle existenc' que j' mèn', tout de même !
Les braconniers sont des beaux gas,
L' temps doit êt' moins long quand on aime ! "
Et c'est c' qui fait qu' pas mal de ceux
Qu'on chasse comm' des bêt's infâmes
Des grands bois de chên's à Mossieu
Rentr'nt dans les draps fins à Madame.

En leu's bras coum' dans un collet
Les mauvais gas lui prenn'nt la taille
Et, tout l' long d' son p'tit corps follet,

Leu's gueul's s'en vont en maraudaille ;
Les voleux, d'pis sa bouch' fleuri'
Lui prenn'nt un par un, c' qu'all' a d' charmes
Et quand qu'is y ont tout pris, tout pris,
A s' garde ben d' qu'ri les gendarmes.

LES BREMAILLES

Vers la land' tout' ros' de bremailles
Déval'nt le gas et la garçaille
Quoué don' qu' c'est pour fair', si vous plaît ?
P'têt' ben qui va qu'ri des balais,
P'têt' ben qu'all' va rentrer ses vaches ?
Mais à c' cas-là pourquoué qu'is s' cachent
Quand on fait pas d' mal on craint ren....
D' quoué qu'alle a peur ? Quoué qu' c'est qu'i craint ?

Dans la land' tout' ros' des bremailles
Rodaill'nt le gas et la garçaille
I's r'gard'nt tous deux, d' tous les côtés
Des fois qu'on s'rait à les guetter
En s'apercevant qui gna personne
I mord à même sa bouch' mignonne
Coum' dans eun mich' quand il a faim.
All' s' laiss' fair', si ben qu'à la fin,

Sur la land' tout' ros' de bremailles
Roul' le gas avec la garçaille
Et tout en s'en r'tournant, tandis
Qui s' dis'nt tous deux : pas vus, pas pris,
Gn'a des brins d' bremailles qui pendillent
Après les cotillons d' la fille
Après les pans d' la blouse du gas
Et l' mond' devin' en voyant ça
Quoué qu'ont fait l' gas et la garçaille,
Dans la land' tout' ros' des bremailles.

BRIN DE CONDUITE

Dis, sais-tu, ma jolie
En revenant du bal danser
On a pris les sentiers.
Les sentiers s'en vont dans la nuit
Dis, sais-tu, ma jolie
Où s'en vont les petits sentiers ?

Nous mèneront-ils au seuil de la ferme
Ou dans le lit à rideaux bleus
Ta vieille s'endort tandis que ton vieux
Visite l'étable avec sa lanterne ?
Nous mèneraient-ils au plein des éteules
Où les grillons chantent ce soir,

Comme des petits curés tout en noir,
Pour les épouses du revers des meules !

Nous savons jusqu'où les vieux nous permettent,
Et nous respectons trop les vieux ???
Qui sont à l'étable ou dans le lit bleu
Pour aller plus loin qu'un baiser honnête...
Mais comme, ce soir, tu parais plus blonde
Que le clair de lune en ton cou !
Et comme il te fait frissonner partout
Le vent qui s'embaume en les meules rondes !

Ah ne rêvons pas de choses pareilles !
Ça serait mal, bien mal, vois-tu?
Pour ta dot, les blés ne pousseraient plus,
Et ton vieux viendrait me prendre aux oreilles!...
Mais, pourtant, mon Dieu ! pourtant il me semble...
Les meules sont là, devant nous !
Chez vous est bien loin... on ne sait plus où ?
Et comme je brûle !... et comme tu trembles !...

Dis, sais-tu, ma jolie
En revenant du bal danser
On a pris les sentiers.
Les sentiers s'en vont dans la nuit
Dis, sais-tu, ma jolie
Où s'en vont les petits sentiers ?

LES CAILLOUX

Lorsque nous passions sur le bord du fleuve
Au temps où l'Amour murmurait pour nous
Sa chanson si frêle encore et si neuve,
Et si douce alors en les soirs si doux
Sans songer à rien, trouvant ça très drôle,
De la berge en fleurs où mourait le flot,
Comme des gamins au sortir d'école,
Nous jetions tous deux des cailloux dans l'eau.

Mais j'ai vite appris le couplet qui pleure
Dans la chanson douce en les soirs si doux
Et connu le trouble angoissant de l'heure
Quand tu ne vins plus à mes rendez-vous ;
En vain vers ton cœur monta ma prière
Que lui murmurait mon cœur en sanglots
Car ton cœur était dur comme une pierre
Comme les cailloux qu'on jetait à l'eau.

Je suis revenu sur le bord du fleuve,
Et la berge en fleurs qui nous vit tous deux
Me voit seul, meurtri, plié sous l'épreuve,
Gravir son chemin de croix douloureux.

Et, me souvenant des clairs soirs de joie
Où nos cailloux blancs roulaient dans le flot,
Je songe que c'est ton cœur que je noie
A chaque caillou que je jette à l'eau.

CANTIQUE PAÏËN

Je suis parti sans savoir où
Comme une graine qu'un vent fou
Enlève et transporte :
A la ville où je suis allé
J'ai languï comme un brin de blé
Dans la friche morte

Notre Dame des Sillons!
Ma bonne Sainte Vierge, à moi !
Dont les anges sont les grillons
O Terre! Je reviens vers toi !

J'ai dit bonjour à bien des gens
Mais ces hommes étaient méchants
Comme moi sans doute.
L'amour m'a fait saigner un jour
Et puis j'ai fait saigner l'Amour
Au long de ma route.

Je suis descendu bien souvent
Jusqu'au cabaret où l'on vend
L'ivresse trop brève;
J'ai fixé le ciel étoilé
Mais le ciel, hélas! m'a semblé
Trop haut pour mon rêve.

Las de chercher là-haut, là-bas
Tout ce que je n'y trouve pas
Je reviens vers celle
Dont le sang coule dans mon sang
Et dont le grand cœur caressant
Aujourd'hui m'appelle.

Au doux terroir où je suis né
Je reviens pour me prosterner
Devant les miracles
De celle dont les champs sans fin
De notre pain de notre vin
Sont les tabernacles.

Je reviens parmi les guérets
Pour gonfler de son souffle frais
Ma poitrine infâme,
Et pour sentir, au seuil du soir,
Son âme, comme un reposoir

S'offrir à mon âme.

Je reviens, ayant rejeté
Mes noirs tourments de révolté
Mes haines de Jacques,
Pour que sa Grâce arrive en moi
Comme le dieu que l'on reçoit
Quand on fait ses Pâques.

LA CASSEUSE DE SABOTS

Refrain :

La Marie va-t-à cloche-pied :
Elle a cassé son sabot blanc
Pour s'en aller au sabotier ,
Au sabotier qu'est son galant !

Ah! dit sa mère, tout en peine,
Des sabots de l'autre semaine !
Les voilà beaux, les voilà frais !
C'en est honteux pour ta famille :
Tu casses des sabots, ma fille,
Comme l'évêque en bénirait !

Hou ! L'imbécile qui sautille
Comme un grillon sous les faucilles,
Prends les trente sous que voilà
Et va-t'en jusqu'à la clairière
Pour y quérir une autre paire
De sabots meilleurs que ceux-là !

Elle s'en court comme une folle
Vers la clairière où volent, volent
Les copeaux blonds du sabotier ;
Et ma foi ! La première chose
Qu'elle offre là, de son corps rose,
N'est pas du tout son petit pied.

Lorsque la nuit vient à paraître
Entre les fûts noirs des vieux hêtres,
La Belle s'en retourne avec
Des sabots neufs dessus les pattes,
Des copeaux partout qui la grattent
Et des baisers tout plein le bec !

Leur amour ne fait que d'éclore :
Les sabots casseront encore !
Mais quand Marie pourra passer
Un mois sans en casser trois paires,
C'est que l'Amour de la clairière,
L'Amour aussi sera cassé.

LA CAUSETTE

Le jour meurt au ras des guérets
Et son parfum dernier embaume.
La belle Lison prend le frais
Au seuil de la maison de chaume ;
Pierre, un gâs qu'elle a remarqué
Parmi ceux qui s'approchent d'elle,
Revient des champs, bien fatigués :
" Holà ! " dit la belle.

Holà ! Monsieur Pierre, bonsoir !
Vous rentrez des champs de bonne heure ;
Venez donc un brin vous asseoir
Sur mon banc, devant ma demeure.
- Ma foi ! ça n'est pas de refus ;
Je suis si las, mademoiselle,
Que mes pieds ne me portent plus !
- Ah ! Ah ! dit la belle.

Mais, faisons la causette un peu ;
Connaissez-vous quelque nouvelle ?
- Rien du tout, du tout, hormis que
Vous êtes toujours la plus belle !
Les raisins sont-ils bien rosés ?
- Oui !... mais moins doux, Mademoiselle,
Que doivent être vos baisers !
- Chut ! Chut ! dit la belle.

Car le monde, à cette heure-ci,
Du fin tond des labours remonte ;
S'il entendait parler ainsi
Il jaserait sur notre compte.
Lors, dit en soupirant le gâs,
Comment faire, Mademoiselle,
Pour que les gens n'entendent pas ?
- Rentrons !... dit la belle.

CE BON BOUGRE DE METAYER

*Vous dormirez en paix, à riches !
Vous et vos capitaux,
Tant que les gueux auront des miches
Pour planter leurs couteaux!
(Moralité du couteau de Th. Botrel.)*

Quand le gueux eut décanillé
A l'aurore approchante,
Ce bon bougre de métayer
Que le barde nous chante,
Fit des expiques à sa femme
Qu'il venait d'ézyeuter

Par montre d'une si belle âme,
Par tant -de charité.

" Pour protéger les capitaux
Et le somme des riches,
Quand la Faim brandit ses couteaux,
Sacrifions quelques miches ! "
L'honnête homme, sans qu'on l'y pousse,
Nous dit ta parenté :
Fille directe de la Frousse,
O sainte Charité !

Si ton sein est un beau coussin
Où quelques-uns se vautrent ;
Elle naît aussi de ton sein,
La bassesse des autres !
Au gîte affamé, Quand tu rentres,
C'est pour précipiter
La saine lâcheté des ventres,
Infecte charité !

Tu te saoules dégoûtamment
Malgré ton eau bénite !
Et, saoule, tu t'en vas semant
Ta pudeur hypocrite :
Alors, tu n'es plus qu'une grue
Dansant à la santé
Des mille douleurs de la Rue...
Garce de charité !

Pauvret qui laissas ton couteau
Dans la miche alléchante,
Partons le quérir aussitôt,
Viens avec nous et chante :
" Métayer du blé que féconde
L'amour blond de l'Eté,
Il faut du pain pour tout le monde
Et plus de charité !

C'ETAIT UN DIMANCHE

Qu'il est loin le jour de notre rencontre !
Pourtant, vois la croix que mon doigt te montre
En face d'un Saint du calendrier ;
Ou si, par hasard, ton cœur se rappelle,
Cherche dans ton cœur ; tu verras, ma belle,
Que c'était encore au printemps dernier...

Refrain

Ce jour-là c'était un jour de dimanche.
Nous étions au bois à courir tous deux ;

Les petits oiseaux chantaient dans les branches...
Nous, dans les sentiers, nous faisons comme eux.

On chantait l'amour, Dieu de la jeunesse,
Qui fleurit les cœurs où luit sa caresse,
Comme le printemps fleurit les buissons...
A leurs becs mignons, à nos lèvres folles
C'était le même air, les mêmes paroles,
Et c'était toujours la même chanson.

Refrain

Ce jour-là c'était un jour de dimanche.
Le soleil de Mai brillait dans les cieux ;
Les petits oiseaux s'aimaient dans les branches...
Nous, sur l'herbe en fleur, on a fait comme eux.

Mais après le temps des extases saintes,
Des baisers brûlants, des folles étreintes,
Nous vîmes venir le dégoût prochain,
L'insipidité des fausses caresses
La stupidité des vaines promesses
Et notre amour mort au bout du chemin.

Refrain

Ce jour-là c'était un jour de dimanche.
La neige tombait tristement des cieux ;
Les petits oiseaux mouraient dans les branches...
Notre pauvre amour avait fait comme eux.

Souvent, maintenant, alors que je songe
Même à nos douleurs, même à tes mensonges
Dans l'ennui profond où je suis tombé
Je rêve qu'un jour prochain nous rapproche
Et souventes fois je fais le reproche
A mon cœur naïf de s'être trompé.

Refrain

Mignonne, aujourd'hui c'est encor dimanche
Si nous retournions au bois tous les deux ?
De nouveaux oiseaux chantent dans les branches...
Veux-tu que l'on fasse encore comme eux ?

LE CHAMP DE NAVIOTS

L'matin, quand qu'j'ai cassé la croûte,
J'pouill' ma blous', j'prends moun hottezieau
Et mon bezouet, et pis, en route !
J'm'en vas, coumme un pauv' sautezieau,
En traînant ma vieill' patt' qui r'chigne

A forc' d'aller par monts, par vieaux,
J'm'en vas piocher mon quarquier d'vigne
Qu'est à couté du champ d'naviots !

Et là-bas, tandis que j'm'esquinte
A racler l'harbe autour des " sas "
Que j'su', que j'souff', que j'geins, que j'quinte
Pour gangner l'bout d'pain que j'n'ai pas...
J'vois passer souvent dans la s'maine
Des tas d'gens qui braill'nt coumm' des vieaux ;
C'est un pauv' bougr' que l'on emmène
Pour l'entarrer dans l'champ d'naviots.

J'en ai-t-y vu d'pis l'temps que j'pioche !
J'en ai-t-y vu d'ces entarr'ments :
J'ai vu passer c'ti du p'tit mioche
Et c'ti du vieux d'quater'vingts ans ;
J'ai vu passer c'ti d'la pauv'fille
Et c'ti des poqu's aux bourgeoisieaux,
Et c'ti des ceux d'tout' ma famille
Qui dorm'nt à c'tt' heur' dans l'champ d'naviots !

Et tertous, l'pésan coumme el'riche,
El'rich' tout coumme el'pauv' pésan,
On les a mis à plat sous l'friche ;
C'est pus qu'du feumier à pesent,
Du bon feumier qu'engraiss' ma tarre
Et rend meilleurs les vins nouveaux :
V'là c'que c'est qu'd'êt' propriétaire
D'eun'vigne en cont' el'champ d'naviots !

Après tout, faut pas tant que j'blague,
Ça m'arriv'ra itou, tout ça :
La vi', c'est eun âbr' qu'on élague...
Et j's'rai la branch' qu'la Mort coup'ra.
J'pass'rai un bieu souèr calme et digne,
Tandis qu'chant'ront les p'tits moignaux...
Et quand qu'on m'trouv'ra dans ma vigne,
On m'emport'ra dans l'champ d'naviots !

LES CHAMPIGNONS

Sous les bois, l'automne s'enfonce
Avec ses gros sabots pleins d'eau ;
Sur ses pas, au travers des ronces,
Naissent les champignons nouveaux...
Va, ma mie, aux bois de chez nous,
(Il est un peu tôt pour qu'on danse !)
Fais bonne cueillette et surtout
Pas d'imprudence !

Les champignons, les champignons !...

Y en a des mauvais et des bons !

Les vrais mousserons sont tout roses
Comme un baiser entre nous deux,
Mais, à ça près, la même chose
Y a des faux mousserons près d'eux.
Les trahisons sifflent toujours
Derrière le baiser qui sonne.
Comme en les jours de notre amour
Qui suit l'Automne.

Les champignons, les champignons !...
Y en a des mauvais et des bons !

Que l'on se trompe et que l'on s'aime :
On ne peut pas changer son cœur !
Mais on peut encor, tout de même,
N'y cuisiner que du bonheur...
Les faux mousserons ont poussé
Comme les vrais, sans nous attendre,
Mais c'est à nous de les laisser
Ou de les prendre !

Les champignons, les champignons !...
Y en a des mauvais et des bons !

Laisse à pourrir dans la clairière
Comme champignons vénéneux
Tous les soucis et les misères .
Et reviens où sont les vielleux.
Là, vers ton devantier à fleurs
Et vers ta caresse fleurie,
Je tends mon bec, je tends mon cœur,
Ce soir, ma mie.

Qu'ils soient tous bons les champignons !
Et que tous nos baisers soient bons !

LA CHANDELEUR

L'hiver est long, les temps sont durs
Et la vie n'est pas gaie.
J'avons p'us d'farin' qu'eun' mesur'
Dans un racoin d'la maie.
J'avons qu'un bout d'salé pas cuit
Dont l'dessus est tout blême ;
Mais coumm' c'est la Chand'leur an'hui,
Faisons des crêpes tout d'même !

C'est la Chand'leur, mes pauvr'ers gens,
Faisons des crêp's dans la ch'minée
A seul' fin d'avouèr de l'argent

Toute l'année !

Pour dev'ni' rich' faut travailler.
Que tout le mond' se hâte !
Mari', dans le grand saladier
Tu vas battre la pâte.
V'là d'l'ajonc qui brûle en lançant
Des tas d'petit's étouéles.
Allons ! pé Mathieu, cré bon sang !
T'nez bon la queu' d'la poêle !

Disez les fill's, disez les gas !
Qui qu'en fait sauter eune ?
Ah ! la bell' crêpe que voilà !
Alle est rond' comme eune leune,
Eune' Deuss' ! Mari' je n't'aim'rai p'us
Si tu veux pas la prendre...
- Sacré couillon tu l'as foutu'
Au beau mitan des cendres !

Depis que je fêtons cheu nous
Quand la Chand'leur s'amène
Je soumm's core à trouver un sou
Dans l'talon d'nout' bas d'laine ;
Mais pisqu'an'hui nous v'là chantant
Devant les crêp's qui dansent,
C'est toujou's eun' miett' de bon temps
D'gagné su' l'existence !

Pendant c'temps-là j'ruminons pas
Nos mille et mill' misères :
Les vign's qu'ont le phylloxera,
Et la vache qu'est en terre.
Et moué que je vas être vendu !
Bah ! si l'huissier arrive
Je lui coll'rons la poêle au cul
Pour y montrer à vivre !

CHANSON D'AUTOMNE

Je ne t'aime plus comme avant,
Et toi ?... ne mens pas de la sorte !...
Je sens ton baiser dans le vent
Tomber comme une feuille morte.
Qu'importe ! Au fond du bois glacé
Coule encor la sève éternelle.
Notre amour vient de trépasser,
Crions : Vive l'Amour, ma belle !
Nous sommes là deux amoureux,
Deux ! Au bois où l'hiver va s'abattre,
Mais quand fleuriront les coucous,
Ah ! combien, combien serons-nous ?

Quatre !

C'est pas la peine de pleurer
Puisque l'on en a pas envie...
D'autres galants vont t'adorer,
Et j'ai confiance en la Vie.
Car ici-bas, les amours sont
Comme ces rouges vers de terre,
Que la bêche met en tronçons
Un jour, dans un coin de parterre.

Pas besoin de se dire adieu
En faisant des cérémonies...
Nous nous reverrons en ce lieu
Parmi les choses rajeunies.
Nous nous retrouverons, berçant
Un nouvel amour l'un et l'autre,
Et nous saluerons en passant
Ces amours : les petits du notre !

Allons nous-en ! Rester ici !
Pourquoi ? Pour chiper quelque rhume ?...
J'ai peur de découvrir aussi
En nos cœurs un peu d'amertume.
Bonsoir ! J'attends le jour meilleur
Où j'irai sous l'allée ombreuse
Savourer mon propre bonheur
Et celui de te voir heureuse...

CHANSON DE BRACONNIER

Pour tous les bougres qui braconnent
Dedans la Sologne aux bourgeois
Ça n'est pas quand la lune donne
Qu'il faut aller au bois :
Sous les sapinières profondes
On rampe dans le noir.
- J'aime la Française qu'est blonde !
Faut pas voir tout en noir.

Par la nuit de poix et d'angoisse
Quand on rentre, le carnier plein,
Coucher auprès de sa Française,
Le garde au châtelain :
Ce chien vendu qui fait sa ronde
Vous happe dans le noir.
- J'aime la Française qu'est blonde !
Faut pas voir tout en noir...

Lors, même le jour devient sombre,
Car les juges, ces salopins,
Vous foutent des six mois "à l'ombre"

Pour trois méchants lapins.
En prison, le cœur pleure et gronde
Seul ! tout seul dans le noir.
- J'aime la Françoise qu'est blonde !
Faut pas voir tout en noir.

J'ai fait ça que je vous raconte
En retournant vers mes amours
Un soir où j'ai réglé le compte
D'un garde d'alentour.
Le sang faisait des flaques rondes...
C'était rouge, et puis noir.
- J'aime la Françoise qu'est blonde !
Faut pas voir tout en noir.

LA CHANSON DE L'HERITIER

J'avais, à l'aut' bout du village,
Un vieux cousin à héritage
Qu'était riche... on sait pas comben !
Mais, l'malheur ! i' s'portait 'cor ben
Et, malgré sa grande vieuture,
l'n'tenait point à sauter l'pas.
Moué, j'me disais : " Querv'ra donc pas ?...
Bon Gueu ! qu'les vieux ont la vi' dure ! "

A la fin des fins, las d'attendre,
Un bieu soèr qu'i g'lait à piarr'fendre
Et qu'i f'sait partout noér coumm'poué,
Sans ren dir', j'caval' de d'cheu moué ;
J'entre en coup d'vent dans sa mesure,
J'tomb'dessus, j'y sarre el'collet ;
Mais l'bougre i' v'lait pas, i' r'naclait...
Bon Gueu ! qu'les vieux ont la vi' dure !

A pesent qu'j'ai soun héritage,
On m'respect' partout dans l'village ;
On est prév'nant, on est poli...
Mais, chaqu'fois que j'couch' dans son lit,
Pendant tout le temps qu'la nuit dure,
I' vient rôder tout près d'mon ch'vet
Pour m'en faire autant qu'j'y en ai fait...
Bon Gueu ! qu'les morts ont la vi' dure !

LA CHANSON DE PRINTEMPS DU CHEMINEUX

J'sais pas c'qui m'produit c't'effet là,
Mais, j'cré ben qu'c'est l'Printemps que v'là ;
Son cochon d'soleil m'émoustille,
Mon cœur bat coumme eun enragé !
Dam', vous savez, à l'âg' que j'ai
J'aurais grand besoin d'me purger ;

J'veux eun' fille !

A chaqu' maison que j'vas frapper,
Ça m'rend tout chos' d'entendr' japper
Les chiens en chass' darriér' leu' grille.
Et, quand que j'les vois deux par deux,
Les moignieaux m'ont l'air si heureux
Qu'ça m'dounn' des envi's d'fair' coumme eux ;
J'veux eun' fille !

Pisque les gâs qui foutent rien,
Les chanceux, les ceuss' qu'à l'moyen
D'avoèr eun' femme et d'la famille
Font ben l'amour itou queuqu'fois...
Pourquoué que j's'rais moins qu'les borgeois ?
Moué, non pus, bon Guieu ! j'se'pas d'bois...
J'veux eun' fille !

Des fill's ! on peut pas vivr' sans ça ;
On s'en pass'pas pus qu'on s'pass'ra
De l'air, du "boère" et d'la croustille ;
Et, mêm', pour casser un morcieau,
J'attendrai ben jusqu'à tantôt...
A c'tte heur', c'est d'la fumell' qu'i m'faut ;
J'veux eun' fille !

Et quoiqu' j'soy' pas appétissant
Quand qu'on m'voit coumm'ça, en passant,
Dans ma p'lur' qu'est pus qu'eun' guenille,
Ej'm'en fous... à d'main coumme à d'main,
Et gare aux fill's, le long du ch'min...
Faura que j'mang' pisque j'ai faim ;
J'veux eun' fille !

LA CHANSON DES CORBEAUX

Dans le matin clair, où meurt sa chanson,
Le bon paysan, qui jette à mains pleines
La bonne semence aux sillons des plaines
A l'espoir de faire un jour la moisson...
Mais les corbeaux, dont le vol brun
Passe en l'air commc une tcmpête
En faisant du soir sur sa tête,
Les corbeaux mangeront son grain.

Après avoir mis ses sous dans son bas,
Le bon paysan ferme son armoire
Lorsqu'il s'en revient de vendre à la foire
Le veau que sa vache un jour a mis bas.
Mais les corbeaux, dont jamais rien
Ne peut repaître l'avarice,
- Gens de loi et gens de justice, -

Les corbeaux voleront son bien.

Tout en lui chantant “ dodo, l'enfant do ”
Le bon paysan demande à son mioche :
“ Petiot, prendras-tu ma hotte et ma pioche
Quand le poids des ans courbera mon dos ? “
Mais les corbeaux cruels, - qui sont
Les puissants et les gens de guerre, -
Aux pauvres vieux ne songent guère :
Les corbeaux tueront son garçon.

Parmi la splendeur des soleils couchants,
Le bon paysan dont la tâche est faite
Pense avoir la fin d'une bonne bête
Qui meurt de vieillesse au milieu des champs.
Mais les corbeaux viendront encor,
- Qui sont les marchands de prière, -
Et du défunt, clos dans sa bière,
Les corbeaux se feront de l'or !...

A la fin, pourtant, l'heure sonnera
Où, lassé de voir les corbeaux qui voltent
En prenant ses gars, ses sous, ses récoltes,
Le bon paysan se révoltera...
Et dam ! à grands coups de sabots,
A coups de faux, à coups de pioches,
Pour ses blés, ses biens et ses mioches
Il abattra tous les corbeaux !...

CHANSON DE VENDANGES

L'automne sourit au flanc des coteaux
En le rouge orgueil des grappes vermeilles,
Allons les beaux gas ! Hotte sur le dos !
Filles, emportez serpes et corbeilles
Et, tout en chantant, bras dessus dessous
Dans les vignes d'or prenez la volée.

Refrain

Allez en vendange et dépêchez-vous
(Les raisins sont mûrs, les raisins sont doux)
N'attendez pas la gelée,
N'attendez pas la gelée.

Mordant ou frôlant les raisins rosés,
Les lèvres ont l'air de raisins farouches
Allons les beaux gas ! Cueillez des baisers,
Filles, pour cela, tendez-leur vos bouches ;
Et vers le bonheur d'au-dessus de nous
Vendangeurs d'amour prenez la volée.

Le temps de vendange et celui d'amour
Durent dans la vie une nuit de rêve,
Hélas les beaux gas ! Le bonheur est court
Filles ! La jeunesse est encor plus brève !
Et l'hiver blanc, fils des automnes roux,
Glace le baiser qui prend sa volée.

CHANSON DU DIMANCHE

Queu jour don' qu'c'est aujourd'anhui ?
J'sés seu'ment pas coumment que j'vis
Depis que j'vas clopan-clopi,
Su' la rout' blanche
Et sous l'souleil qui m'abrutit !
Vouéyons ! c'était hier venterdi
Et ça douet ét'e anhui sam'di ?
C'est d'main Dimanche !

Au matin, coumm' les cloch's sounn'ront
Pou' la grand'mess', les houmm's pouill'ront
Eun' blous' prop'e, et les femm's mettront
Eun' cornett' blanche
Pour prier l' Bon guieu des brav's gens,
Qu'est un bon guieu qu'exauc' seul'ment
Les voeux des ceuss's qu'a des argents...
C'est d'main Dimanche !

Les famill's mettront l'pot-au-feu,
Lich'ront la soupe et bouff'ront l'boeuf
Autour d'eun' napp' blanche et dans l'creux
Des assiett's blanches.
Et pis les homm's, après baffrer,
Iront s'saouler au cabaret.
Coumm' tous les aut's jours j'me tap'rai...
C'est d'main Dimanche !

Garçaill's et gâs iront cueuilli
Au long des hai's le mai fleuri
Qu'est si blanc qu'on dirait quasi
De la neig' blanche ;
Et j'vouérai rouler en bas d' moué
Des coupl's en amour et en joué,
Et j'me tap'rai 'core c'tte foués ! ...
C'est d'main dimanche !

Le souér, les garçaill's et les gâs,
Et les mamans et les papas,
Iront s'coucher ent'er les draps
Des vieill's couch's blanches
Pour pioncer jusqu'au matin v'nu ;
Moué, pistant le gîte inconnu,
J'irai, eun' band' de chiens au cul...

C'est d'main Dimanche !

Tous mes dimanch's i' sont coumm' ça
Depis bentout dix ans que j'vas
Su' la grand'route ! Et ça n'chang'ra
Qu' quand la mort blanche
M'foutra l'coup qui m'délivrera...
Et je n'pourrai dire que c'jour-là,
Comm' tous les heureux d'ici-bas :
" C'est d'main Dimanche ! "

LE CHAR A BANCS DES MORIBONDS

Des coups, faut' d'un point : on gagn' pas !
C'est ben pour ça qu'nous candidats
Veul'nt embaucher tout l'monde !
A l'auberge d'l'Ecu d'Argent
Z'ont fait att'ler l'grand char à bancs
Pour ceux qui moribondent !

Et hue !... Ai don !
V'là l'char à bancs des moribonds :
C'est queuqu's vouéx d'pus qu'ça va nous foute !
Mais hue ! ... Ai don !
Pour que leu's bull'tins soi'nt 'cor bons,
Faut pas qu'ces gas-là crèv'nt en route !

C'est pas tant qu'on veut les ach'ter,
Mais, pour la peïn' qu'i's vienn'nt voter
Malgré leu' mal aux tripes,
On yeu' baille un paquet d'taba' :
C'qu'est ben consolant pour des gas
Qui vont casser leu' pipe !

P'têt' tout à l'heure, à c'souèr, ou d'main,
I's diront pus d'bêtis's, voui ben !
Aussi, tandis qu'i's roulent,
I's discut'nt 'cor leu's opignons,
Mais i's peuv'nt 'ja pus s'mett' de gnons
Su' l'tournant d'la margoule !

C'tte foués, vot'ront tout d'mêm' tertous,
Mais, faudrait p'têt' pas, après tout,
Leu' d'mander davantage !
Pasqu'i's s'rin partis su' l'grand tour,
Si qu'on v'nait les r'qu'ri dans huit jours,
Au scrutin d'ballottage !

Ma foué ! z'un coup qu'on est dans l'trou
I' faut ben créer' que l'on s'en fout
Des sœurs ou d'Môssieu Chose,
Car ces électeurs turbulents

Présent'rint, comme un bull'tin blanc
La pierr' carré' d'leu' tombe.

LES CHARANÇONS

Les pésans tertous s'sont ben échignés
Autour des mouéssons, autour des batteuses
Mais à c'tt'heure le blé r'gorge leu' gueurgner :
Z'en prenn'nt eun' pogné' dans leu' mains calleuses
Qui r'jitt'nt en gueulant après l'mauvais sort :
Les tas d'blé sont pleins d'ces bestiol's malines
Qui s'font eun' maison d'chaqu' petit grain d'or
Après en avouèr sucé la chair fine.

Pésans ! i' va fallouèr chauler :
Y a trop d'charançons dans vout' blé !

Les pésans tertous s'sont ben échignés
Pour él'ver les p'tiots qui croutillin ferme,
Et déjà les grands sont partis gagner
Le pain -de chaqu' jour aux tâch's gris's des fermes ;
Mais les gas d'Mossieux Untel et Untel
Vont ét' dans queuqu' temps noummés fonctionnaires
Dans eun' plac' tranquill' coumme un bieu coin d' ciel
Où qu' c'est qu'is coul'ront la vi' sans ren fére !

Pésans ! i' va fallouèr chauler :
Y a trop d'charançons dans vout' blé !

Les pésans tertous s' sont ben échignés
Pour payer l'impôt, pour fér' les corvées ;
Les queuqu's tit's piéc's d'or tiré's au meugner
Vars el parcepteur se sont ensauvées ;
C'est pou' graisser l' bec à ces foutus gas
Car, si ça n'fait ren, faut vouèr coumm' ça mange !
Sûr que dans l'budget, ça fait pus d' dégâts
Qu' les mauvais's bestiol's dans tout l' blé des granges !

Pésans ! i' va fallouèr chauler :
Y a trop d'charançons dans vout' blé !

Les pésans tertous s' sont ben échignés,
Mais i's s'en vont qu'ri deux pierr's de chaux vive
Qu'i's mett'nt à s'éteind' dans l'ieau d'un baquet
Et v'la qu'i's arros'nt de c'tte blanch' lessive
Les pauv'ers tas de blé pourris d' charançons ;
Alors, tous ces sal's insèqu's agonisent,
Tout' la varmine querve, et les pésans sont
Les maît's à présent, d' leu Miche r'conquise !

Pésans, d'main, i' faudra chauler,
Chauler pus loin que vout' tas d'blé !

LE CHARRETIER

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau !

C'est un charr'quier qu'engueul' ses chevaux...
Les pauv'ers bêt's s'en vont avec
Eun' charge terrible au derrière
Et, du garot à la croupière,
A's ont pus pas un pouél de sec :
I' s'en fout, c'est pas soun affaire !
Esquinté's ou pas esquintées
La côte est là... faut la monter !
Et v'lan ! ... et j'te gueule et j'te fouette :
C'est coumme eun' pleu' d'grêlons d'avri'
Qui leu' tomb' su' l'dous, et s'arrête
Qu'un coup rendu's à l'écurie.

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau !

C'est l'charr'quier qu'est d'venu sargent
En faisant son temps d'régiment :
Les soldats marchent coumm' les ch'vaux ;
Mém' qu'les ch'vaux pouvin 'cor répond'e
Aux coups de fouet du charr'quier
Par un coup d'tête ou un coup d'pied :
Mais les soldats, qui sont du monde
Eux aut's... i's ont pas l'drouet d'répond'e :
Gn'a s'ment pas d'loué Grammont pour eux.
Et l'charr'quier leu' coummande : Eun, deuss...
J'm'en fous ! ... Rompez ! ... Huit jours de bouéte !...
Par file à gauch' !... Par file à drouéte ! ...

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau !

C'est l'charr'quier qu'est d'venu fermier
Après s'avouèr ben marié ;
C'est un grous électeur de France
Qui fait manger des ouvrieres
Et, pour la peïn', mén' leu's consciences
Coumm' des ch'vaux et coumm' des soldats :
Allez à la mess' !... Y allez pas ! ...
Lisez ci !... Votez pour c'ti-là ! ...

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau !

C'est l'charr'quier qui voit v'ni' la mort
Et qui voudrait ben vivre encor...

Viv'... c'est rouler, rouler toujou's
En dévalant eun' route en pente
Qui conduit su' l'rabord d'un trou.
Un coup qu'on est à la descente
Gn'a pus moyen d'caler la roue.
Et l'charr'quier, qui m'nait gens et bêtes,
Peut pus s'mener... son coeur s'arrête,
Ses yeux s'brouill'nt, sa raison fout l'camp ;
Et, dans la fièv'er du délire,
En s'raidissant, i' cess' pas d'dire
C'qu'i' gueulait à ses ch'vaux, dans l'temps :

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau ! !...

LES CH'MINS

En ce temps-là, c'était l'Empire ou la République
Ou c'était l'Roué : ça vaut pas la peine d'eune esplique !
Dans un bourg, par le val de Louère ou la Bieauc' blon.de,
Deux femm's fir'nt chouér eun' bessounné d'leu' gidouill' ronde :
La p'ermière eut deux gas, et deux garces la s'conde.
On appla les gas : Jean et Jacques,
Les garces : Touenette et Marie.
Les gas étint coumm' deux grous œufs de Pâques
Et les garces frél's coumm' des œufs d'pardrix.
I's poussèr'nt près des blés : d'eune an à chaqu' récolte.

On mit les gas en culottes
Et les garc's en cotillons ;
Et i's s'trouvèr'ent - bessons, bessoun'ns - après l'école,
Les gas portant barbes folles,
Les garc's avec des tétons.

I's s'trouvèr'nt dans eune plaine oùsque c'était la vie
Par les bissons d'mûr's douc's et les tallé's d'orties,
Et i's voi'nt le bounheur, en mêm' plac' que l'souleil,
Leu' fér' signe, au fin bout d'la plain' nouère et varmeille,
Et i's partir'nt - bessons, bessoun'ns - tout quat' d'un coup
Pour agripper l'bounheur oùsque j'courons tertous.

Jean et Mari' prir'nt la rout', la grand'rout' tout dréte
Oùsqu' l'aubargiste fum' sa pip' devant l'aubarge,
Oùsqu'la port' des Mairi's s'ouvre aux blancs mariages
Et oùsqu'les gens donn'nt le bonjour au gard'champête.
La rout', la bounn' route oùsqu'on est hounnête !
Touénette et Jacq's prir'nt, à tous les hasards des champs,

Les ch'mins d'travar's, les mauvés ch'mins
Oùsqu'on s'aim' sans aut' consent'ment
Que l'consent'ment d'l'Avri' qui vient,
Et oùsqu'on détrousse, à nuit nouère,

Les marchands d'boeu's qu'ont fait des pistol's à la fouère.
Les ch'mins d'travar's, les mauvés ch'mins.

Mari' s'achiésa su' eun' born' de la grand'route,
Ses deux mains su' ses tétons, pour pas qu'on y touche,
Et à r'garda longtemps passer les épouseux :
Ceuss dont les sablots sal's dis'nt les arpents fertiles
Et ceuss' qui sont flusqués pour teni' plac's en ville.
Enfin à suivit Jean l'pus rich' de ces moncieux.
I's sortir'nt de d'cheu l'Mair' pour entrer cheu l'curé
Et l'souér des noc's pour fér' le compt' des billets d'mille,
A r'tira ses deux mains crouésé's su' son corset.

Touénette, en counnaissanc' d'amour,
Courantina, tétons au vent,
Ecoutant aux poch's des passants
C'tte chanson des écus sonnants
Qui fait r'dresser l'oreille aux sourds.
Un jour à Jacqu's, un jour à Jean
Et'core à eun aut'e eun aut' jour,
Pour senti' su sa pieau la chatouill' des jaunets
A'laissa leu's mains les fourrer dans son corset.

Jean et Marie eur'nt eun' boutique au long d'la route.
Et leu' noms à la porte en lett'ers grand's et grousses.
Pernant l'Argent, derrière un comptouér soulennel
Aux ceuss qu'avint l'moueyen d'et' de leu' clientèle,
I's am'nèr'nt la faillit' du concurrent du coin
Qui s'en alla fini d'eune hounourab'el mort
Dans l'foussé aux vaincus, sous les yeux des pus forts !
Jacqu's jeta par d'ssus les moulins sa blous' d'enfance
Et échappa dans l'vent large des mauvés ch'mins
Aux p'erjugés qui vous r'vienn'nt coumm' des vieill's romances.

Pernant l'Argent, en farfouillant dans les sarrures,
Simp'elment oùsqu'y en avait, aux ceux qui 'nn'avint,
I' mit un pauv' chat'lain dépouillé en posture
D'endousser eun' besace et d'aller qu'ri son pain !

Et l'mond' par les cités novell's et les bourgs vieux,
R'gardait aller, avec des jug'ments dans la bouche :
Jean et Mari' su' la grand'route.
Môssieu ! Madam' ! Madam' ! Môssieu !
La Touenette et l'Jacqu's, dans les michants ch'mins,
Putain ! Voleux ! Voleux ! Putain !

Mais eun hivar la neig' tomba
Quinz' jours, troués s'main's, sans fin ni cesse ! ...
Epésse, épésse !
Par d'ssus les born's, par d'ssus les pa's,
De tell' magnièr' qu'alle enterra
La dret' route et les ch'mins tortus

Et qu'les deux garc's, et qu'les deux gas,
Malgré tout's les étouél's du ciel
S'y trouvér'nt bel et ben pardus !

Si ben pardus !... qu'au moués d'dégel
L'même mond', par les cités novell's et les bourgs vieux
R'gardait aller, avec d'aut's jug'ments dans la bouche
L'Jacqu's et la Touénett' (par maldounn !) sur la grand'route,
Môssieu ! Madam' !... Madam' ! Môssieu !
Marie et Jean (par maldounn) dans les michants ch'mins,
Putain ! Voleux !... Voleux ! Putain !

Et moun histouer' s'arrête à c't'heure...
Vous v'lez savouér si qu'i's ont agrippé l'bounheur ?
Non !... l'bounheur,
I' s'agripp' pas ! Pus on l'approch', pus i' s'racule.
Mais ça se r'ssemb'el tout d'mêm' ben
Eune hounnet' femme et eun' putain,
Eun hounnéte houmme et eun' crapule !

LE CHRIST EN BOIS

Bon guieu ! la sal' commune !... A c'souèr,
Parsounne a voulu m'ar'cevouèr
Pou' que j'me gête et que j'me cache
Dans la paille, à couté d'ses vaches,
Et, c'est poure ren qu' j'ai tiré
L'cordon d'sounnette à ton curé
Et qu'j'ai cougné cheu tes déviotes :
Les cell's qui berdouill'nt des pat'nôt'es
Pour aller dans ton Paradis...
S'ment pas un quignon d'pain rassis
A m'fourrer en travars d'la goule...
I's l'gard'nt pour jiter à leu's poules ;
Et, c'est pour ça qu'j'attends v'ni d'main
Au bas d'toué, su' l'rabôrd du ch'min,
En haut du talus, sous l'vent d'bise, .
Qu'ébranl' les grands bras d'ta crouéx grise...
Abrrrr !... qu'i' pinc' fort el' salaud !
E j'sens mon nez qui fond en ieau
Et tous mes memb'ers qui guerdillent,
Et mon cul g'lé sous mes penilles ;
Mais, tu t'en fous, toué, qu'i' fass' frouéd :
T'as l'cul, t'as l'cœur, t'as tout en boués !

Hé l'Christ ! t'entends-t-y mes boyaux
Chanter la chanson des moignieaux
Qui d'mand'nt à picoter queuqu'chose ?
Hé l'Christ ! t'entends-t-y que j'te cause
Et qu' j'te dis qu'j'ai-z-eun' faim d'voleux ?
Tell'ment qu'si, par devant nous deux,
I'passait queuqu'un su' la route,

Pour un méyion coumm' pour eun' croûte,
I' m'sembl' que j'frais un mauvais coup !...
Tout ça, c'est ben, mais c'est point tout ;
Après, ça s'rait en Cour d'assises
Que j'te r'trouv'rais ; et, quoué que j'dise
Les idée's qu'ça donne et l'effet
Qu'ça produit d' pas avouèr bouffé,
Les jug's i's vourin ren entend'e,
Car c'est des gâs qui sont pas tend'es
Pour les ceuss' qu'a pas d' position ;
I's n'me rat'rin pas, les cochons !
Et tu s'rais pus cochon qu'mes juges,
Toué qui m'v'oués vent' creux et sans r'fuge,
Tu frais pas eun' démarch' pour moué :
T'as l'vent', t'as l'cœur, t'as tout en bois !

L'aut'e, el' vrai Christ ! el'bon j'teux d'sôrts
Qu'était si bon qu'il en est môrt,
M'trouvant guerdillant à c'tte place,
M'aurait dit : " Couch' su' ma paillasse !... "
Et, m'voyant coumm'ça querver d'faim,
I'm'aurait dit : " Coup'-toué du pain !
Gn'en a du tout frés dans ma huche,
Pendant que j'vas t'tirer eun'cruche
De vin nouveau à mon poinson ;
T'as drouét coumm' tout l'monde au gueul'ton
Pisque l'souleil fait pour tout l'monde
V'ni du grain d'blé la mouésson blonde
Et la vendange des sâs tortus... "
Si, condamné, i' m'avait vu,
Il aurait dit aux jug's : " Mes frères,
Qu'il y fout' don' la premièr' pierre
C'ti d'vous qui n'a jamais fauté !... "
Mais, toué qu'les curés ont planté
Et qui trôn' cheu les gens d'justice,
T'es ren !..., qu'un mann' quin au sarvice
Des rich's qui t'mett'nt au coin d'leu's biens
Pour fair' peur aux moignieaux du ch'min
Que j'soumm's... Et, pour ça, qu'la bis' grande
T'foute à bas... Christ ed' contrebande,
Christ ed' l'Eglis ! Christ ed' la Loué,
Qu'as tout, d'partout, qu'as tout en boués !...

LA CIGARETTE

Aujourd'hui le temps est épouvantable :
Il pleut et mon cœur s'embête à pleurer.
J'ai pris, d'un paquet traînant sur ma table,
Une cigarette au fin bout doré ;
Et j'ai cru te voir en toilette claire
Avec tous tes ors passés à tes doigts,
Traînant par la vie, élégante et fière

Sous les yeux charmés du monde et de moi.

Refrain

Ah ! la bonne cigarette
Que j'ai fumée...
Pourtant mon coeur la regrette,
O bien-aimée !
Ah ! la bonne cigarette
Que j'ai fumée...
Pourtant mon coeur la regrette,
O bien-aimée !

J'ai pris une braise au milieu des cendres
Et je me suis mis alors à fumer
En m'entortillant dans les bleus méandres
De ma cigarette au gout parfumé ;
Et j'ai cru sentir passer sur mes lèvres
Un baiser pareil aux baisers brûlants
De ta bouche en feu, par les nuits de fièvres
Où je m'entortille entre tes bras blancs.

J'ai jeté ce soir parmi la chaussée
Cigarette morte au feu du tantôt ;
Un petit voyou qui l'a ramassée
Part en resuçant son maigre mégot ;
Et, devant cela, maintenant je pense
Que ton corps n'est pas à moi tout entier,
Que ta chair connaît d'autres jouissances
Et que je te prends comme un mégottier.

COMPLAINTÉ DE L'ESTROPIÉ

Au vieux moulin bieauceron
Qui tourne quand la bis'vente,
Qui tourne en faisant ron ron
Comme un chat qui s'chauffe el'vent'e,

Refrain

Y'avait eun' fois un pauv'gâs
Qu'avait pour viv' que ses bras.

I'trimait à s'échigner,
En s'maine et même el'dimanche,
Pour qu'les mangeux d'pain gagné
N'n'ayin toujou's su'la planche.

Mais, un jour que son moulin
Grugeait du blé pour la gueule
Des bourgeoisieaux du pat'lin,
S'fit prende el'bras sous la meule...

Et, d'pis qu'i peut pus masser,

I's'trouv' sans l'sou et sans croûte ;
Mais ceuss' qu'il a engraissés,
Tous les bourgeoisieaux, s'en foutent...

Car l'vieux moulin bieauceron
Tourn' toujou's quand la bis'vente,
Tourn' toujou's, en f'sant ron ron
Coumme un chat qui s'chauffe el'vent'e...

Et gn'a core eun aut' meugnier
Qui trim' la s'maine et l'dimanche
Pour qu'les mangeux d'pain gagné
N'n'ayin toujou's su'la planche !...

COMPLAINTÉ DES RAMASSEUX D'MORTS

Cheu nous, le lend'main d'la bataille,
On est v'nu quéri' les fermiers :
J'avons semé queuq's bott'lé's d' paille
Dans l' cul d' la tomb'rée à fumier ;
Et, nout' jument un coup ett'lée,
Je soumm's partis, rasant les bords
Des guérets blancs, des vign's gelées,
Pour aller relever les morts...

Refrain

Dans moun arpent des " Guerouettes ",
J' n' n'avons ramassé troués
Avec Penette...
J' n' n'avons ramassé troués :
Deux moblots, un bavaroués !

La vieill' jument r'grichait l'oreille
Et v'la-t-y pas qu' tout en marchant,
J' faisons l'ver eun' volte d' corneilles
Coumm' ça, juste au mitan d' mon champ.
Dans c' champ qu'était eun' luzarnière,
Afin d' mieux jiter un coup d' yeux,
J' me guch' dessus l' fait' d'eun' têtée,
Et quoué que j' voués ?... Ah ! nom de Dieu !...

Troués pauv's bougr's su' l' devars des mottes
Etint allongés tout à plat,
Coumme endormis dans leu' capote,
Par ce sapré' matin d' verglas ;
Ils' tin déjà raid's coumme eun' planche :
L' peurmier, j'avons r'trouvé son bras,
- Un galon d' lain' roug' su' la manche -
Dans l' champ à Tienne, au creux d'eun' ra'...

Quant au s'cond, il 'tait tout d'eun' pièce,
Mais eun' ball' gn' avait vrillé l' front

Et l' sang vif de sa bell' jeunesse .
Goulait par un michant trou rond :
C'était quand même un fameux drille
Avec un d' ces jolis musieaux
Qui font coumm' ça r'luquer les filles...
J' l'ont chargé dans mon tombezieu !...

L'trouésième, avec son casque à ch'nille,
Avait logé dans nout' maison :
Il avait toute eun' chié' d' famille
Qu'il eusspliquait en son jargon.
I' f'sait des aguignoch's au drôle,
Li fabriquait des subeziots
Ou ben l' guchait su' ses épaules...
I' n'aura pas r'vu ses petiots !...

Là-bas, dans un coin sans emblaves,
Des gâs avint creusé l' sol frouéd
Coumm' pour ensiler des beutt'raves :
J' soumm's venu avec nout' charroué !
Au fond d'eun' tranché', côte à côte,
Y avait troués cent morts d'étendus :
J'ont casé su' l' tas les troués nô't'es,
Pis, j'ont tiré la tarr' dessus...

Les jeun's qu'avez pas vu la guarre,
Buvons un coup ! parlons pus d' ça !
Et qu' l'anné' qui vient soit prospare
Pour les sillons et pour les sas !
Rentrez des charr'té's d' grapp's varmeilles,
D' luzarne grasse et d' francs épis,
Mais n' fait's jamais d' récolt' pareille
A nout' récolte ed' d'souéxant'-dix !...

COMPLAINTÉ DES TROIS ROSES

Ah ! quand j'avais vingt ans sounnés,
Ah ! quand j'avais vingt ans sounnés,
Margot s'en allait vouer ses bœufs
Avec eun' ros' roug' dans les ch'veux.
A' m' l'a donné.
Viv'nt les fill's dont j'suis l'amoureux !
J'ai eun' rose, et j'en aurai deux !

Paf ! quand qu' j'étais cor' ben rablé,
Paf ! quand qu' j'étais cor' ben rablé,
J'ai vu la garce au pèr' Françoué's
Qu'avait eun' ros' blanch' dans les doué'ts
Et j'y a' volée !
Viv'nt les fill's qui s'fleuriss'nt pour moué !
J'ai deux ros's, et j'en aurai troués !

Bah ! quand j'sés dev'nu ben renté,
Bah ! quand j'sés dev'nu ben renté,
Catin est v'nu m' chatouiller l'nez
Avec eun' rose au coeur fané !
Et j' la ach'tée !
Viv'nt les fill's qui vend'nt ces ros's-là !
J'ai troués ros's, mais j'en veux pus qu'ça.

Las ! me v'là vieux, me v'là ruiné,
Las ! me v'là vieux, me v'là ruiné,
Y a pus d' ros's roug's à l'âge que j'ai.
Des blanches ? Foli ! Faut pus songer
Mém' aux fanées.
Viv'nt les fill's qui m'aimeront pus !
Moué, j'ai troués ros's et j'meurs dessus.

LES CONSCRITS

V'là les conscrits d'cheu nous qui passent !...
Ran plan plan ! l'tambour marche d'avant ;
Au mitan, l'drapieau fouette au vent...
Les v'là ceuss' qui r'prendront l'Alsace !

I's vienn'nt d'am'ner leu' numério
Et, i's s'sont dépêchés d'le mett'e :
Les gâs d'charru' su' leu' cassiette,
Les gâs d'patrons su' leu' chapieau.

Tertous sont fiârs d'leu' matricule,
Coumme eun' jeun' marié d'son vouél' blanc ;
Et c'est pour ça qu'i's vont gueulant
Et qu'on les trouv' pas ridicules.

I's ont raison d'prend' du bon temps !
Leu' gaîté touche el'cœur des filles ;
Et, d'vouèr leu's livrés qui pendillent,
Les p'tiots vourin avouèr vingt ans.

Les vieux vourin êt'e à leu'place ;
Et, d'avant leu's blagu's de saligauds,
Des boulhoumm's tout blancs dis'nt : " I faut
Ben, mon guieu ! qu'la jeunesse se passe... "

Et don', coumm'ça, bras-d'ssus, bras-d'ssous,
I's vont gueulant des cochonn'ries.
Pus c'est cochon et pus i's rient,
Et pus i's vont pus i's sont saouls.

Gn'en a mém' d'aucuns qui dégueulent ;
Mais les ceuss' qui march'nt core au pas,
Pour s'apprend'e à fair' des soldats,

I's s'amus'nt à s'fout' su' la gueule.

Pourquoué soldats ? I's en sav'nt ren,
- I's s'ront soldats pour la défense
D'la Patri' ! - Quoué qu'c'est ? - C'est la France...
La Patri' !... C'est tuer des Prussiens !...

La Patri' ! quoué ! c'est la Patri' !
Et c'est eun' chous' qui s'discut' pas !
Faut des soldats !... - Et c'est pour ça
Qu'à c'souér, su' l'lit d'foin des prairies,

Aux pauv's fumell's i's f'ront des p'tits,
- Des p'tits qui s'ront des gâs, peut-être ? -
A seul' fin d'pas vouèr disparaître
La rac' des brut's et des conscrits.

CRUELLE ATTENTE

Un soir qu'il gelait à tout fendre,
Un gâs de chez nous fut attendre
Une garçaille de chez nous
Au coin du bois, leur rendez-vous
Et, dessous la lune blêmie,
Histoire de passer le temps,
En attendant sa mie
Le gars allait chantant...
Le gars allait chantant
En attendant sa mie,
En attendant sa mie.

Du haut des cieux tendus de crêpes,
Comme un essaim de folles guêpes
De la neige dégringola.
Et la belle n'était pas là...
Lors, par la campagne endormie,
Dans son lit glacial et blanc,
En attendant sa mie
Le gars allait tremblant...
Le gars allait tremblant
En attendant sa mie. (bis)

Pendant tout ce temps la garçaille
Faisait d'amour grande ripaille
Au coin du feu bien chaudement,
Entre les bras d'un autre amant ;
Et, pressentant cette infamie,
Pauvret au cœur naïf et franc,
En attendant sa mie
Le gars allait pleurant...
Le gars allait pleurant
En attendant sa mie. (bis)

Le mordit de baisers la bise ;
Le gel à travers sa chemise
Ses fines aiguilles planta,
Et pour lui le hibou chanta,
Si bien que, quand l'aube palie
Au-dessus du bois apparut,
En attendant sa mie
Le pauvre gars mourut...
Le pauvre gars mourut
En attendant sa mie. (bis)

DANS LE JARDIN DU PRESBYTERE

Y a des pouériers en espaliers
Qu'écartent des branches grises :
Leu's bras qu'on a crucifiés !
Au long des murs de l'église, '
Et ces pouériers, coumme il convient
A la natur' de la terre,
Sont des pouériers de "Bon Chrétien"
Dans l' jardin du presbytère.

Aux alentours du moués d'Mari',
Aux temps des mess's printanières,
L'parfum des vieux pouériers fleuris
Monte a couté des prières ;
Et quand l'automne à son tour, vient
Accompli' son ministère,
On cueill' des pouér's de "Bon Chrétien"
Dans l'jardin du presbytère.

Ah ! bell's pouér's douc's au grain léger,
C'est-y pas - putout qu'eun' pomme ! -
Vous, qu'et's cause -du premier péché
Dans l'jardin du premier houmme ?...
Ah ! pouér's fondant's coumme un miel fin
Qu'embaume et qui désaltère...
Ah ! pouér's, bounn's pouér's de "Bon Chrétien",
Dans l' jardin du presbytère !...

Nout' curé mang' les fruits piochés
Par les merl's et les abeilles,
Pis, il emporte à l'Evêché
Les plus bieux dans eun' corbeille,
Mêm' je n' sais pas queue qui le r'tient
D'en envoéyer au Saint-Père...
Y a tell'ment d'pouér's de "Bon Chrétien"
Dans l'jardin du presbytère.

Les pouériers grimpants au travers
Des lézardes d'la chapelle

Coll'nt leu's bourgeons coumm' des yeux verts
Pour a'r'luquer les fidèles.
Les fidèl's ? A quoué don' qu'ça tient ?
D'pis queuqu' temps y en a pus guère :
C'est coumm' les pouér' de "Bon Chrétien"
Dans l'jardin du presbytère.

Dans l'cœur trop vieux des parouéssiens
La foi s'tarit coumm' la sève
Au cœur des arbres trop anciens :
Un par un, les pouériers crèvent,
Les quét's du dimanch' donn'nt pus ren
Et nout' curé s'désespère...
Adieu les pouér's de "Bon Chrétien"
Dans l'jardin du presbytère.

LE DERAILLEMENT

Un peineux avait pris eun' foués
L'mêm' train qu'son voisin : un bourgeoués.

L'train les roulait ben doucett'ment
Chacun dans leu' compartiment :

En troisiém' classe el' pauv' peineux
Guerdillait su' un banc pouilleux,

Tandis qu'en première el' bourgeoués
S'carrait l'cul dans l'v'lours et la souée.

Mais'tt' à coup, avant d'arriver
V'là l'train qui s'met à dérailler,

Et, quand qu'après on détarra
Deux morts qu'avint pus d'têt's ni de bras,

Parsounn' put dir' lequel des deux
Qu'était l'bourgeoués ou ben l'peineux

LA DERNIERE BOUTEILLE

Les gas ! apportez la darniér' bouteille
Qui nous rest' du vin que j'faisions dans l'temps,
Varsez à grands flots la liqueur varmeille
Pour fêter ensembl' mes quat'er vingts ans...
Du vin coumm' c'ti-là, on n'en voit pus guère,
Les vign's d'aujord'hui donn'nt que du varjus,
Approchez, les gas, remplissez mon verre,
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus !

Ah ! j'en r'boirai pus ! C'est ben triste à dire
Pour un vieux pésan qu'a tant vu coumm' moué

Le vin des vendang's, en un clair sourire
Pisser du perssoué coumme l'ieau du touet ;
On aura bieu dire, on aura bieu faire,
Faura pus d'un jour pour rempli' nos fûts
De ce sang des vign's qui rougit mon verre.
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus !

A pesant, cheu nous, tout l'mond' gueul' misère,
On va-t-à la ville où l'on crév' la faim,
On vend poure ren le bien d'son grand-père
Et l'on brûl'ses vign's qui n'amén'nt pus d'vin ;
A l'av'nir le vin, le vrai jus d'la treille
Ça s'ra pour c'ti-là qu'aura des écus,
Moué que j'viens d'vider nout' dargnier' bouteille
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus.

LES DEUX CHEMINEUX

Hé ! l'cabaretier, au tournant du ch'min,
J'somm's deux chemineux qu'ont chacun eun' gueule
Pus chaude et pus sèch' que l'chaum' des éteules.
Hé ! l'cabaretier, au tournant du ch'min,
Toué qu'as des futail's et un cellier plein,
Va quéri à boire et vers'-nous un coup !
- Les gâs, v'avez-t-y des sous ?

Hé ! le boulanger, su' la plac' du bourg,
J'somm's deux chemineux qu'ont l'vent' qui commence
A leur chantouanner eun' drôle ed romance !
Hé ! le boulanger, su' la plac' du bourg,
Apport'-nous la mich' que tu r'tir's du four,
Et pass' ton coutieau, qu'on s'en coupe un bout !
- Les gâs, v'avez-t-y des sous ?

Hé ! la garce bell', dans l'boug' plein d'soulauds,
J'somm's deux chemineux qui pass'nt leurs nuitées
Sans jamais r'cevoir la moindr' bécotée.
Hé ! la garce bell', dans l'boug' plein d'soulauds,
Ouvre-nous tes bras, et bourr'-nous d'bécots
Jusqu'à c'que tu voi's que j'en soyins saouls !
- Les gâs, v'avez-t-y des sous ?

Hé ! Môssieu l'curé, au templ' du bon Dieu,
J'somm's deux chemineux qui cassons nout' pipe,
Mais qu'ont ben vécu dans les bons principes !
Hé ! Môssieu l'curé, au templ' du bon Dieu,
Vous nous direz-t-y eun' prière ou deux
Avant qu'on nous jitt' tertous dans l'mêm' trou ?
- Les gâs, v'avez-t-y des sous ?

LE DISCOURS DU TRAINEUX

Môssieu, j'traînais coumme ed' coutume.
J'tomb' dans eun' foule où qu'des légumes
En queue d'morue :
L'préfet, l'mair', l'archiviss du bourg,
Inaugurint en troués discours
Vout'e estatue !

Tertous ont fièr'ment ben parlé :
On vouét qu' c'est des gâs qu'est allé
Dans les écoles !
Moué, môssieu, j'sés guère orateur ;
Mais quoué ! j'soumm's pus qu'nous deux, à c't' heure :
J'prends la parole !

Et, d'abord, j'ai dans les vingt ans ;
Vous, v'êt's morts, mais ça dit pas quand
Qu'v's avez pu naît'e ?
V'êt's du pat'lin : moué, j'sés d'ailleurs ;
J'ai, par conséquent, pas l'honneur
De vous counnaît'e !

J'peux pas discuter : j'discut' pas
Les victouér's ou les almanachs
D'vout'e existence ;
Et, tout c'que v's avez dit ou fait,
C'est parfait, môssieu, c'est parfait !
J'l'approuv' d'avance !

Vout' figur' n'a ren qui déplaise :
J'en ai crouésé des plus mauvaises
Au coin des routes !
Mais, pour la fer' vouér en plein bronze
Plac' du Martroué, sous les quinconces,
Comben qu'ça coûte ?

Dix mill' francs ! Et putôt pus qu' moins !
Qu'i's gueul'nt partout, les citouéyens
D'vout' vill' native.
Dix mill' francs ! Au prix oùsqu'est l'pain
Ça f'rait comben d'hotté's, comben
D'mich's de quat' liv'es ?

Or, moué, j'ai pas bouffé, môssieu,
Depis un jour, depis huit lieues.
Ça, c'est trop fort !
Mais, si tant haut qu' v' avez pété,
Vous pétez pus à l'heure qu'il est.
Moué, j'pète encore !

Dix mill' francs ! Ça vous fait bell' jambe,
A vous qu'on r'trouv'rait pas un memb'e
Dans la terr' nouére !

Dix mill' francs pour eune estatue !
Dix mill' francs ! Dix mill' francs d'foutus !
C'est ça, la glouére !

Et v'là c'que c'est qu'eun homme illust'e
Qu'a p't-ét'e été humain et juste
Dans l'temps jadis !
C'est queuque rev'nant en ferraille
Qu'entass' dans son vent' sans entraille
Le pain d'nout' vie !

Et c'est tout, tout c'que ma langu' trouve
Au travers d'la faim qui m'alouve
A tourner d'mieux...
Mais, dans leu's discours à flafla,
Pas un des aut's avait dit ça :
J'vous l'dis, môssieu ! ..,

LA DOT

O les parcepteurs ! O les capitaines
Qu'épous'nt des femm's qu'ont des grous sacs de dot,
Ah ! la dot ! la dot ! la dot ed' la mienne !...
- V'allez-t-y m'trouver berlaudin vous aut'es,
O les parcepteurs ! O les capitaines !

V'là l'histouére : Avant qu' je n' parte au sarvice,
J' m'étais fait cheu nous eun' tit' bounne amie ;
A c't âge, alle avait quasiment point d' vices
Et ça me r'tenait d'la biger pus loin
Qu' son bec ros' qui v'nait de li-même me qu'ri'
Des bécots pus simpl's qu'eun' becqué' d'bon pain.

J'y réclamaïs s'ment : « Attends-moué qu'je r'vienne...
Troués ans, ça pass' vite ! ... et j'nous marierons...
Tu s'ras tout en blanc, du vouéle à la tréne !
Gn' aura des pogné's d'rubans au violon ! »
Et pis, j' sés parti !

- « Eun'! deuss !... par l'flanc douéte !
Poch'té !... filer doux !... fout' huit jours ed' bouéte ! »
...Enfin, du moment qu' c'est pour la Patrie !...
Mais, pendant c'temps-là, ma 'tit' bounne amie
S' faisait enjôler par un bourgeoúsieau,
Et quand j'sés r'venu, après mon rabiote,
Je n' l'ai pus r'trouvée au mitan d'la ronde
Des jeuness's ben sag's qui dans'nt aux fins d' vêp'es :
All' 'tait à Paris, qu'jaspotait tout l'monde,
All' 'tait à Paris, qui fesait la gouépe !

- Allons bon !... c'est dit !... je n'la r'vouerrai pus ! -
Et j'ai rempogné l' manch'ron d'la charrue ;

Labours et charroués ont mangé mes s'maines,
J'ai jité mes Dimanch's dans la bouésson
Tandis qu' les aut's fill's passin dans la plaine...
All's 'tin tout en blanc, du vouéle à la tréne,
Gn' avait des pougné's d'rubans au violon !

Mais un bieau matin... Ell'... v'là qu'à's'raméne...
Non ! tout's les gothons n'amass'nt pas des rentes :
Ses cott's tout's guené's aux filoch's qui pendent,
Ses façons d'causer, ses façons d'sourire,
Ses façons d'aller sont là pour el' dire !...
L'Monde y a fait deux goss's qu'alle a su' les bras ;
A' rapporte queuqu's restants d'maladies
Qui vous guett'nt toujou's dans ces méquiers-là,
A' rapporte un coeur qu'est tell'ment aigri
Qu'i' s'peux ben qu'l'Amour ne r'vienn' pus cheu li,
Et des pauv'ers vic's pour oublier ça !

C'est tout d'même eun' fill' de pus dans l'pays,
Eun' fill' de pus qu'est bounne à marier...
Hé ! les parcepteurs ! hé ! les capitaines,
Les bieaux épouseux !... qui qu'c'est qui veut qu'ri
La fille, et la dot que l'Monde y a baillée ?

Eh ben ! ça s'ra moué !... pis qu'tertous dis'nt non...
Aprés tout, c'était ma 'tit' bounne amie...
Dam' du coup ! gn'aura vouél' blanc ni blanch' tréne !
Gn' aura pas d'rubans !... gn' aura pas d'violons !
Mais j'nous marierons tout d'même et quand même.

.....
O les parcepteurs ! O les capitaines
Qu'épous'nt des femm's qu'ont des grous sacs de dot,
La mienne a coumm' dot un grous sac de peine :
Faut qu'un gâs racheut' les sal'tés aux aut'es,
O les parcepteurs ! O les capitaines ! ! !

LES DRAGEES

Maintenant le drôle est chrétien.
— Tant mieux, ça va bien !
Et nous sortons de la chapelle
Tous les deux ma belle.
Vite, elle met la main au fond
D'un bleu pocheton.
Et, parmi la foule aguichée,
Jette des dragées.

Refrain

Jette des dragées, Madeleine !
(C'est toi la marraine !)
Mais garde-m'en-z-une en ta main ?

(C'est moi le parrain !)

Aux gas qui tendent leur chapeau :
— Par ici, plus haut !
Elle sème, en son gai délire,
Dragées et sourires !
Les sourires qui me sont chers
Et les bonbons clairs
Vont choir sur les gas qu'ils arrosent
D'une averse rose...

Faut voir se bousculer les gas !
— Mais poussez donc pas !
Autour de la manne fleurie
Que répand ma mie :
S'il ne tombe pas, à tout coup,
Des dragées pour tous,
Les sourires, pour tout le monde,
Tombent, à la ronde !

Cela ne me rend pas jaloux.
— Mais non, pas du tout !
Car cette dragée qu'elle garde
Dans sa main mignarde,
Tantôt, quand nous serons rentrés,
Je la croquerai
Entre sa bouche où viendront luire
De nouveaux sourires !

DRAPEAUX

L'heure patriotique du tirage au sort
A fait vibrer le beffroi légal des mairies,
Les gas aux grands yeux bons sont devenus conscrits
Et leur troupeau dévale par les rues
Sous le geste dur des houlettes tricolores.

En les voyant ainsi passer, les filles belles
Qui s'avancent par la paix fleurie des venelles,
Se demandent en leur naïveté, pourquoi
L'on gaspille ainsi bêtement si belle soie.

Holà ! nos galants aimés. Holà ! disent-elles,
Baillez-nous l'étoffe jolie de vos drapeaux,
Nous en ferons des robes bleues, rouges ou blanches
Et nous les froisserons aux danses des dimanches
Contre votre cœur qui s'en montrera plus tendre.

Mais les galants passent et s'en vont sans comprendre
Le bon désir des amantes qui restent seules...
Et demain les drapeaux leur seront des linceuls.

LES DRAPS SECHENT SUR LE FOIN

Quoué qu'a tombé su' la prairie
Pour qu'on la revî coumm' ça tout' blanche ?
Tomb' pas d'neige en plein coeur d'avri' :
Ça f'rait framer l'yeux aux parvenches.

Eh ! ben, v'là c'que c'est : à c'matin
On a fait la lessive à la ferme,
Et les draps prop's séch'nt su' le foin
Et sous le hâl' qui souff'el ferme.

Les draps sèch'nt, les draps oùsqu'on s'fourre ;
Quasi coumm' el' soulé se couche,
Ereintés par la tâch' du jour
Et oùsqu'on s'endort coumm' des souches.

Les draps d'sommeil, les draps d' repos
Qu'entend'nt ronfler sans fin ni cesse,
Mais qu'entend'nt pas souvent d'bécots
Et qui sent'nt pas souvent d'caresses.

Les pauv'ers draps à qui qu'l'amour
S'en vient pas souvent fair' visite,
Et, si ça y arrive un bieu jour,
Il ent'e, i' sort, et r'fil' ben vite.

Les draps sèch'nt et par-dessous eux,
Sans qu'on y voi' ren, les foins poussent,
Les foins oùsque les amoureux
Ont coulé des minut's si douces,

Les foins pleins d'petits creusillons
Qui sont autant d'gîtions d'amour
Que les coup'les en contravention
Ont s'més coumm' ça su' leu' parcours.

Les draps sèch'nt, et les foins sent'nt bon,
I's sent'nt la chair de fille et d'mâle
Et guerdill'nt encor des frissons
Du gas qu'ensarr' la garc' qui râle.

Les draps sèch'nt et, tout en séchant,
Les foins qui sent'nt bon les parfument,
Les v'là secs ! au soulé' couchant
I's s'ront à leu' plac' de coutume

Dans les grands lits aux grands ridieaux
Et, à c'souer, la chandell' soufflée,
L'mait' ed' ferme encore tout vieillot
Sentira son coeur s'éveiller.

L'charr'quier ira r'trouver la bonne
Et la bonn' le coursera point,
L' porcher r'grett'ra d'avouer parsonne
Pasqu' les draps sentiront les foins.

L'ECOLE

Les p'tiots matineux sont 'jà par les ch'mins
Et, dans leu' malett' de grouse touél' blue
Qui danse et berlance en leu' tapant l'cul,
I's portent des liv's à coûté d'leu pain.

L'matin est joli coumm' trent'-six sourires,
Le soleil est doux coumm' les yeux des bêtes...
La vie ouvre aux p'tiots son grand liv' sans lett'es
Oùsqu'on peut apprend' sans la peïn' de lire :
Ah ! les pauv's ch'tiots liv's que ceuss' des malettes !

La mouésson est mûre et les blés sont blonds ;
I's pench'nt vars la terr' coumm' les tâcherons
Qui les ont fait v'ni' et les abattront :
Ça sent la galette au fournil des riches
Et, su' la rout', pass'nt des tireux d'pieds d'biche.
Les chiens d' deux troupets qui vont aux pâtis,
Les moutons itou et les mé's barbis
Fray'nt et s'ent'erlich'nt au long des brémaïlles
Malgré qu'les bargers se soyin bouquis
Un souèr d'assemblé', pour eune garçaille.
Dans les ha's d'aubier qu'en sont ros's et blanches,
Les moignieaux s'accoupl'nt, à tout bout de branches,
Sans s'douter qu'les houmm's se mari'nt d'vant l'Maire,
Et i's s'égosill'nt à quériier aux drôles
L'Amour que l'on r'jitt' des liv's de l'école
Quasi coumme eun' chous' qui s'rait pas à faire.
A l'oré' du boués, i' s'trouve eun' grand crouéx,
Mais les peupéiers sont pus grands dans l'boués.
L'fosséyeux encave un mort sous eun' pierre,
On baptise au bourg : les cloches sont claires
Et les vign's pouss' vart's, sur l'ancien cim'tière !

Ah ! Les pauv's ch'tiots liv's que ceuss' des malettes !
Sont s'ment pas foutus d'vous entrer en tête
Et, dans c'ti qu'est là, y a d'quoué s'empli l'coeur !
A s'en empli l'coeur, on d'vienrait des hoummes,
Ou méchants ou bons - n'importe ben coumme ! -
Mais, vrais coumm' la terre en friche ou en fleurs,
L'soleil qui fait viv'e ou la foud' qui tue.
Et francs, aussi francs que la franch' Nature,
Les p'tiots ont marché d'leu's p'tit's patt's, si ben
Qu'au-d'ssus des lopins de seigle et d'luzarne,
Gris' coumme eun' prison, haut' coumme eun' casarne
L'Ecole est d'vant eux qui leu' bouch' le ch'min.

L'mét' d'école les fait mett'e en rangs d'ougnons
Et vire à leu' têt' coumme un général :
« En r'tenu', là-bas !... c'ti qui pivott' mal !... »
Ça c'est pou' l'cougner au méquier d'troufion.

On rent' dans la classe oùsqu'y a pus bon d'Guieu :
On l'a remplacé par la République !
De d'ssus soun estrad' le mét' leu-z-explique
C'qu'on y a expliqué quand il 'tait coumme eux.
I' leu' conte en bieu les tu'ri's d' l'Histouère,
Et les p'tiots n'entend'nt que glouère et victouère :
I' dit que l'travail c'est la libarté,
Que l'Peuple est souv'rain pisqu'i' peut voter,
Qu'les loués qu'instrument'nt nous bons députés
Sont respectab's et doiv'nt êt respectées,
Qu'faut payer l'impôt... « Mòssieu, j'ai envie !...
- Non !... pasque ça vous arriv' trop souvent ! »
I veut démontrer par là aux enfants
Qu'y a des règu's pour tout, mêm' pou' la vessie
Et qu'i' faut les suiv' déjà, dret l'école.

I' pétrit à mêm' les p'tits çarvell's molles,
I' rabat les fronts têtus d'eun' calotte,
I' varse soun' encr' su' les fraîch's menottes
Et, menteux, fouéreux, au sortu' d'ses bancs
Les p'tiots sont pus bons qu'â c'qu'i' les attend :

Ça fra des conscrits des jours de r'vision
Traînant leu' drapieau par tous les bordels,
Des soldats à fout'e aux goul's des canons
Pour si peu qu'les grous ayin d'la querelle,
Des bûcheux en grippe aux dents des machines,
Des bons citoyens à jugeotte d'ouée :
Pousseux d'bull'tins d'vote et cracheux d'impôts,
Des cocus devant l'Eglise et la Loué
Qui bav'ront aux lèv's des pauv's gourgandines,
Des hounnètes gens, des gens coumme i'faut
Qui querv'ront, sarrant l'magot d'un bas d'laine,
Sans vouèr les étouel's qui fleuriss'nt au ciel
Et l'Avri' en fleurs aux quat' coins d'la plaine !...

Li ! l'vieux mét' d'école, au fin bout d'ses jours
Aura les ch'veux blancs d'un déclin d'âg' pur ;
I' s'ra ensarré d'l'estime d'tout l'bourg
Et touch'ra les rent's du gouvernement...

Le vieux maît' d'écol' ne sera pourtant
Qu'un grand malfaiseur devant la Nature !..

LES ELECTEURS

Ah ! bon Guieu qu'des affich's su' les portes des granges !...
C'est don' qu'y a 'cor queuqu' baladin an'hui dimanche
Qui dans' su' des cordieaux au bieu mitan d'la place ?
Non, c'est point ça !... C'tantoût on vote à la mairie
Et les grands mots qui flût'nt su' l'dous du vent qui passe :
Dévouement !... Intérêts !... République !... Patrie !...
C'est l'Peup' souv'rain qui lit les affich's et les r'lit...

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
S'en vont aux champs, ni pus ni moins qu'tous les aut's jours
En fientant d'loin en loin l'long des affich's du bourg.)

Les électeurs s'en vont aux urn's en s'rengorgeant,
« En route !... Allons voter !... Cré bon Guieu ! Les bounn's gens !...
C'est nous qu'je t'nons à c't'heur' les mâssins d'la charrue,
J'allons la faire aller à dia ou ben à hue !
Pas d'abstentions !... C'est vous idé's qui vous appellent...
Profitez de c'que j'ons l'suffrage univarsel !...»

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
Pâtur'nt dans les chaum's d'orge à bell's goulé's tranquilles
Sans s'ment songer qu'i's sont privés d'leu's drouéts civils.)

Y a M'sieu Chouse et y a M'sieu Machin coumm' candidat.
Les électeurs ont pas les mêm's par's de leunettes :
- Moué, j'vot'rai pour c'ti-là !... Ben, moué, j'y vot'rai pas !...
C'est eun' foutu crapul' !... C'est un gas qu'est hounnête !...
C'est un partageux !... C'est un cocu !... C'est pas vrai !...
On dit qu'i fait él'ver son goss' cheu les curés !...
C'est un blanc !... C'est un roug' !... - qu'i's dis'nt les électeurs :
Les aveug'els chamaill'nt à propos des couleurs.

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
S'fout'nt un peu qu'leu' gardeux ait nom Paul ou nom Pierre,
Qu'i' souét noué coumm' eun' taupe ou rouquin coumm' carotte
I's breum'nt, i's bél'nt, i's glouss'nt tout coumm' les gens qui votent
Mais i's sav'nt pas c'que c'est qu'gueuler : « Viv' Môssieu l'Maire ! »)

C'est un tel qu'est élu !... Les électeurs vont bouére
D'aucuns coumm' à la noc', d'aut's coumm' à l'entarr'ment,
Et l'souèr el' Peup' souv'rain s'en r'tourne en brancillant...
Y a du vent !... Y a du vent qui fait tomber les pouères !

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
Prenn'nt saouilé d'arb's et d'grains tous les jours de la s'maine
Et i's s'mett'nt pas à chouèr pasqu'i's ont la pans' pleine.)

Les élections sont tarminé's, coumm' qui dirait

Que v'là les couvraill's fait's et qu'on attend mouésson...
Faut qu'les électeurs tir'nt écus blancs et jaunets.
Pour les porter au parcepteur de leu' canton ;
Les p'tits ruissieaux vont s'pard' dans l'grand fleuv' du Budget
Oùsque les malins pèch'nt, oùsque navigu'nt les grous.
Les électeurs font leu's courvé's, cass'nt des cailloux
Su' la route oùsqu' leu's r'présentants pass'nt en carrosses
Avec des ch'vaux qui s'font un plaisi' - les sal's rosses ! -
De s'mer des crott's à m'sur' que l'Peup' souv'rain balaie...

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
S'laiss'nt dépouiller d'leu's oeufs, de leu' laine et d'leu' lait
Aussi ben qu's'i's -z- avin pris part aux élections.)

Boum !... V'là la guerr' !... V'là les tambours qui cougn'nt la charge...
Portant drapieau, les électeurs avec leu's gâs
Vont terper les champs d'blé oùsqu'i's mouéssounn'ront pas.
- Feu ! - qu'on leu' dit - Et i's font feu ! - En avant Arche !-
Et tant qu'i's peuv'nt aller, i's march'nt, i's march'nt, i's marchent...
...Les grous canons dégueul'ent c'qu'on leu' pouss' dans l'pansier,
Les ball's tomb'nt coumm' des peurn's quand l'vent s'cou' les peurgniers
Les morts s'entass'nt et, sous eux, l'sang coul' coumm' du vin
Quand troués, quat' pogn's solid's, sarr'nt la vis au persoué
V'là du pâté !... V'là du pâté de peup' souv'rain !

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
Pour le compte au fermier se laiss'nt querver la pieau
Tout bounnment, mon guieu !... sans tambour ni drapieau.)

...Et v'là !... Pourtant les bét's se laiss'nt pas fér' des foués !
Des coups, l' tauzieau encorne el' saigneux d'l'abattoué...
Mais les pauv's électeurs sont pas des bét's coumm's d'aut'es
Quand l'temps est à l'orage et l'vent à la révolte...
I's votent !...

L'ENFERMEE

J'vis cheu mes enfants pasqu'on m'trouv' berlaude :
I's m'coup'nt du pain blanc, rapport à mes dents ;
I's m'donn'nt de la soup' ben grasse et ben chaude,
Et du vin, avec deux bouts d'sucr' dedans.
I's font du ben-aise autour de moun âge ;
Mais, ça c'est l'méd'cin qu'en est caus', ben sûr !
I's m'enferm'nt dans l'clos comme eun pie en cage,
Et j'peux pas aller pus loin qu'les quat'murs.

La porte !
I's veul'nt pas me l'ouvri'... la porte !
Quoué que j'leu-z-ai fait, qu'i's veul'nt pas que j'sorte?
Mais ouvrez-la moué don'..., la porte !...

...Hé ! les biaux faucheux qui part'nt en besogne !
Non ! j'sés pas berlaud'... j'ai tous mes esprits !
J'sés mêm' 'cor solide, et j'ai forte pogne ;
S'i'vous faut queuqu'un pour gerber, v'nez m'qu'ri.
J'voudrais ben aller aux champs comm' tout l'monde ;
J'ai hont' de rester comm' ça sans oeuvrer,
A c'tte heur' qu'i' fait doux et qu'la terre est blonde...
Si vous m'défermez, c'est vous qu'hérit'rez !

...Hé ! mon biau Jean-Pierr', qu'est déjà qui fauche,
I's dis'nt que j'ses vieill'... mais tu sais ben qu' non :
A preuv' c'est que j'sés 'cor si tell'ment gauche
Que j' fais l'coqu'licot en disant ton nom.
Va, j'nous marierons tout d'même et quand même,
Malgré qu't'ay's pas d'quoué pour la dot que j'ai !...
Viens-t-en m'défermer, si c'est vrai qu'tu m'aimes,
Et courons ach'ter l'bouquet d'oranger !

Mais... l'galant qu'j'appell'... c'est défunt mon homme...
Mais... les biaux faucheux... pass'nt pas, de c'temps-là :
(Mais... ça s'rait don'vrai que j'sés berlaud' comme
I's racont'nt tertous !) I'fait du verglas.
Pourtant, y a queuqu'un qui passe à la porte ?
C'est môssieu l'curé, les chant's et l'bedieau
Qui vienn'nt défermer su' terr' les vieill's mortes
Pour les renfermer dans l'champ aux naviots...

La porte !
On me l'ouvrira ben..., la porte :
L'jour de l'enterr'ment faudra ben que j'sorte...
Vous l'ouvrirez, que j'dis !... la porte !

EN REVENANT DU BAL

Allons, petiot', faut s'en aller !
Les violons ont perdu parole,
Et su' la plac' de l'assemblée
V'là la nuit grand' qui dégringole.

I' faut profiter d'la nuit grande !
Dounn' moué ton bras et partons vite
Pour êt' pus longtemps dans la lande
Avant d'gangner chacun nout' gîte.

Prenons les sent's oùsqu'y a pas d'place
A pouvouèr teni' côte à côte ;
De c'tt' affér'-là, pour que l'on passe,
I' faudra s'sarrer l'un cont' l'autre.

Viens par ici ; des bouffées d'brise
Pass'nt dans les broussail's déjà hautes,

Et ça sent bon dans la land' grise...
Ah ! coumme t'es belle à c'souèr, petiote !

Ah ! coumm' t'es belle ! Et qu'tes yeux brillent !
Ta main ! Coumme alle est p'tiote et blanche !
On dirait eun' main d'petit' fille
Que j'sens qui s'agrippe à ma manche !

Tes ch'veux, c'est eun' soué souple et fine,
Eun' vrai' caress' quand qu'on les touche,
Et ta bouche est fraîch' coumm' deux guignes,
Que j'présume ét' si douc's, si douces !

Mais j'cause-t-y point pour ne ren dire,
Pasqu'après tout c'tte bouchett' rouse
Et ces deux yeux jolis qu' m'attirent,
C'est fait pour d'aut's qu'un pas gran' chouse ?

J'sais ben qu'tu tomb'ras en d'aut's pattes,
- Ça, c'est fatal, - un jour ou l'aut'e,
Ma pauv' mignon', ma bell' tit' chatte
Mais ton pèr' veut : c'est pas d'ta faute...

Aussi, à c'tt'heure oùsqu'on s'promène
Ren qu' tous les deux, j'me d'mande à cause
Que j'm'ai' mis à causer d'ma peine
Quand ton amour réclame aut' chose !

Viens par ici ! Gn'a eun' cachette,
Un p'tit nid que les grands g'nêts dorent.
Faut pus songer qu'gna des loués bêtes
Et des parents pus bêt's encore !

L'ENSEIGNE

Su' la rout' d'Orléans à Bloués
C'est un rouleux qu'est pris d'froued,
Et v'là qu'i' s'laiss' prend', par la nuit,
A c'tte heure, en avant d'Beaugency !
L'aubargiste a mal à ses nerfs,
Qu'il en fout tout à l'envers !

Ah ! queu cochon d'vent !
Su' la rout' i' vous coupe en deux !
Au bourg, i' farrail' l'enseign' du « Ch'val Blanc » !
Ah ! queu cochon d'vent !
Pauv'er rouleux ! Pauv'er logeux !

« Mòssieu, s'ou plaît !... ça vient du nord
A pas fout'e un chien dehors.
Logez-moué sous la r'mise aux ch'vaux ?
- Non ! L'aut' jour, j'ai r'çu deux ch'minots :

(Les gâs coumm' vous, ça n'a pas d'soin)
I's ont mis l' feu dans mon foin ! »

Là-dessus, l'bon logeux s'fourre au lit.
Mais queu nuit ! Coumm' dormi ?
C'tte garc' d'enseign' qui gueul' tout l'temps !
Quant au rouleux, s'couch' en plein vent...
Les grains d'sable d'la Mort sont lourds,
Et v'là qu'i' dort coumm' un sourd.

Ah ! queu cochon d'vent !
Su' la route i' vous coupe en deux !...
Au bourg, i' farrail' l'enseign' du « Ch'val Blanc » !
Ah ! queu cochon d'vent !...
Chanceux d'rouleux... pauv'er logeux !...

EN SEMANT DU BLE

Belle, en songeant à tes yeux frais,
Mon geste fendant l'aube monotone,
Entre les cieux et les guérets
Je fais mes semailles d'automne !
Mon grain est sain, mon grain est lourd,
Les sillons sont pleins de mystères...
J'ai mis mon coeur dans ton amour
Comme un grain de blé dans la terre.

Belle, avril me fera-t-il voir ?
Du silence roux des glèbes désertes
Jaillir comme des brins d'espoir
Le fin bout des sigelles vertes ?
L'été bondera-t-il ma cour
D'un tas d'or tendre et salulaire ?
J'ai mis mon coeur dans ton amour
Comme un grain de blé dans la terre.

Belle, si, dans mon champ d'avril,
Je ne voyais rien que les quatre bornes ?
Hélas ! le blé sc mourra-t-il
Dans le berceau des sillons mornes ?
Mon champ d'août muet et sourd
Ne sera-t-il qu'un cimetièrre.
J'ai mis mon coeur dans ton amour
Comme un grain de blé dans la terre.

Belle, vas-tu faire fleurir
La douce moisson aux gerbes de joie ?
Ou bien mon coeur doit-il mourir
Etouffé dans ta main de soie
Comme le sillon de velours.
Je te sens pleine de mystère...
J'ai mis mon coeur dans ton amour

Comme un grain de blé dans la terre.

EN SUIVANT LEU' NOCE...

On d'vait s'marier su' l'coup d'nos vingt ans,
- (Tes jou's étin douc's comm' le v'lours des péches) - ;
Mais quoué ! dans la vi' du monde, y a tout l'temps,
Quand on veut eun' chos', d'aut's chos' qu'en empêchent.
On s'est en allé chacun d'son côté
Pour pas contrarier des idé's d'famille...
Et, trente ans après, v'là qu'j'allons fêter
Les blanch's épousaill's d'mon gâs et d'ta fille...

En suivant leu noce, ô gué la Marie
Ta fill' c'est 'cor toué !
Mon gâs c'est 'cor moué !
C'est don' ben un peu nous aut's qui s'marient
En suivant leu' noce, ô gué la Marie !...

Voui, ma bounn', ta fille alle a hérité
Des deux p'quit' péch's fréch's de ton doux visage,
Et pus j'm'aperçoués, à la ben zieuter, .
Qu'c'est toué tout' craché' quand qu't'avais soun âge...
Poure c'qu'est d'mon gâs, j'y'ai passé mon coeur,
- Mon coeur de vingt ans qu'a pus ren à fère
Dans eun' vieill' carcass' qui li port' malheur -,
Et l'pauv' coeur a r'pris sa rout' coutumière !...

I' s'est envolé comm' la premiér' foués
Par les champs qui dorm'nt et les blés qui bougent,
Par les vign's en fleurs et le coin du boués,
Pour arriver d'vant l'mêm' touét en tuil's rouges :
Il a r'cougné d'l'aile aux mêm's volets verts
Ousque s'accrochin les vrill's de la vigne ;
Mais, du coup, les deux volets s' sont ouverts
Comm' des bras de bon accueil qui font signe...

Qu'i's ont l'air heureux, à c'tte'heur', nos pequits ! ...
- (Dam ! i' pouss' des fleurs su' tous les cim'tières !) -
Et la joi' qu'i's cueill'nt au jour d'aujord'hui
A poussé su l'tas d'nos ancienn's misères !
... Alle est tout en blanc, li marche à côté,
Et le violoneux râcle avec tendresse :
Tu l'voués, là d'vant nous, qu'est ressuscité
Le bieau rév' défunt de tout' not' jeunesse !

L'EPICIER

V'là trois ans qu'je m'sés marié
Pasqu'i' fallait ben qu'je m'marie :
Faut eun' femme à tout épicier
Pour teni' son fonds d'épic'rie ;

J'en ai pris eun' qu'avait quéq'ssous
Mais vieille à pouvoir êt' ma mère.
Songeant qu'bouchett' rose et z-yeux doux
Val'nt moins qu' vieux bas plein, en affaire.

Va chemineux, va, lidéra !
Suis ton coeur oùs qu'i t'mèn'ra !

A c't'heure, après la r'cett' du jour
Quand ej' me couch' comme m'incombe
Auprès d'ma femm' qu'a pus d'amour,
Mon lit me fait l'effet d'eun' tombe ;
Et dir' que j'me bute à chaqu' pas
Dans joli' brune et belle blonde
Mais ren qu' de m'voir leu causer bas
Ça pourrait fair' clabauder l'monde.

Va chemineux, va, lidéra !
Suis ton coeur oùs qu'i t'mèn'ra !

Quant à c'tte vieill' qui m'fait horreur,
Pas possibl' de m'séparer d'elle :
C'est comme eun' pierr' que j'ai su l'coeur
Et qui yempêch' de bouger l'aile ;
La fair' cornette, en vérité
F'rait ben mal aux yeux d'la « pratique »
Et, si j'venions à nous quitter,
Ça s'rait la mort de ma boutique.

Va chemineux, va, lidéra !
Suis ton coeur oùs qu'i t'mèn'ra !

ET DIRE QU'ON S'AIME !

V'là cor la natur' qui m'taquine,
Dir' qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !
J'partirai dimanche, au tantoût,
Devinez où ?
Dir' qu'i' faut qu'j'aill' charcher des fill's si loin d'cheu nous !

Aux grouss's lanternes, ça s'devine.
Dir' qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !
J'me f'rai mett' des bécots au bout
D'mes quarant' sous.
Dir' que j'pourrais trouver tout ça pour ren cheu nous !

Tant que j'saut'rai des gourgandines
(Dire qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !)
La pauv'e en mal de désirs fous,
S'gratt'ra partout... .
Dir' qu'y a des chous's qui frins si grand benais cheu nous !

Un jour j'attrap'rai d'la varmine,
(Dire qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !)
Ou des mals qu'on entend toujou's
Causer qu'en d'ssous...
Dir' qu'i faudra que j'rapporte tout ça cheu nous !

Après toute c'te pantomime
(Dire qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !)
Quand qu'j'aurai l'âge, et elle itou,
J's'rai soun époux !
Et j'aurai pas manqué aux conv'nanc's de cheu nous !

ETIONS-NOUS BETES

Au temps encor tout frais passé
Où l'on pouvait à chaque danse
Se causer bas et s'embrasser
Sans que ça tire à conséquence ;
Dans ce temps-là d'un air sérieux
Nous causions comme chose faite
De nous marier tous les deux...
Hein !... Crois-tu que nous étions bêtes ?

Non, mais vois-tu cela d'ici ?
La demoiselle de la ferme
Epouser un gâs de Paris
Qui ne peut pas payer son terme ;
Jeune et belle, se marier
Avec une mauvaise tête,
Qui n'a même pas un métier...
Hein ! Crois-tu que nous étions bêtes ?

Il ne chôme pas d'épouseux :
Le gros voisin ou le notaire
Ont des cahiers de billets bleus
Ou des arpents de bonne terre ;
Tu prendras l'un d'eux et feras
Une petite femme honnête ;
Et moi j'irai... je ne sais pas ?...
Hein ! Crois-tu que nous étions bêtes ?

Et, s'il nous arrive jamais
De nous rencontrer dans la vie,
Toi que j'aimais, toi qui m'aimais,
Toi qui voulait qu'on se marie ;
Peut-être en me voyant passer
Las ! détourneras-tu la tête,
Pour ne pas avoir à causer
Du temps où nous étions si bêtes !...

FEU DE VIGNE...

Ils avaient de très belles vignes
Dont le vin loyal et rosé
Était couleur de leur baiser :
Leurs vingt ans furent doux et dignes ;
Puis, champ par champ, pièce par pièce,
Dans le sol de pierre à fusil
La vigne est morte de vieillesse,
Et le bon temps est mort aussi.

Refrain

Y a plus de vin dans le cellier !
Y a plus d'amour sous l'oreiller !...
Mais (jette une souche, la vieille !)
Une flamme rose ensoleillée
Leur âtre et leur cœur de janvier.

L'esprit du bon Vin qu'ils révèrent
S'en vient pour eux flamber encor
Parmi le feu de sarment mort
Comme il a flambé dans leurs verres.
Leur Passé, sur leurs lèvres blêmes,
Brûle à ne pouvoir préciser
Si ce qui s'envole d'eux-mêmes
Est un mot ou bien un baiser.

Devant la flamme enchanteresse
Le vieux buveur qui ne boit plus
Sent, parmi ses membres perclus,
Couler les douceurs de l'ivresse ;
Et la Vieille dont la pensée
S'échauffe au feu du souvenir
Sent battre en sa pleine poitrine usée
L'Amour qui ne veut pas mourir.

Ils avaient de très belles vignes
Dont le vin loyal et rosé
Était couleur de leur baiser :
Leurs vingt ans furent doux et dignes ;
Et dans l'attente de l'épreuve
Qui doit faire passer un jour
Leur âme en quelque vigne neuve
Au vin clair comme un peu d'amour...

LA FILLE A NOT' MEUNIER

Not' meunier avait un' fille,
Lon, lon, la,
Qu'il avait fait trop gentille,
Lan dé ri ra,
Pour qu'ell' put rester longtemps
Au moulin de ses parents.

Un bourgeoisieu du village,
Lon, lon, la,
R'marqua son p'tit air volage,
Lan dé ri ra,
Ses grands yeux bleus comm' le ciel,
Et ses ch'veux couleur de miel.

Il l'emm'na dans la grand' ville,
Lon, lon, la,
Pour manger quelqu'billets d'mille,
Lan dé ri ra,
Puis quand il eût mieux trouvé,
Il la laissa su' l'pavé.

Mais ell' reprit son courage,
Lon, lon, la,
Et s'mit à chercher... d'l'ouvrage,
Lan dé ri ra,
Sachant qu'on n'est jamais pris
Quand on est belle à Paris.

Son honneur fit la culbute,
Lon, lon, la,
Roula dans la bou' d'la butte,
Lan dé ri ra,
Ell' travaill' dans un moulin
Qui moud autr' chos' que du grain.

Pendant c'temps là dans l'village,
Lon, lon, la,
Tout cassé, tout chargé d'âge,
Lan dé ri ra,
Son pèr' le pauvre meunier
Pleur' : « Ma fille a mal tourné ».

Et comm' ce n'était qu'pour elle,
Lon, lon, la,
Que le moulin tournait d'l'aile,
Lan dé ri ra,
Le vieux fut quérir des gâs,
Et le fit jeter à bas.

LE FOIN QUI PRESSE

Ah ! Pour eun' bell' noc', c'était eun' bell' noce !...
Y avait - oui, d'abord ! - eun' joli' mariée,
Y avait d' la famill' des quat' coins d' la Bieauce,
Offrant des coch'lins à plein's corbeillées !

Y avait d'la mangeaille à s'en fout' ras là :
Des tourt's à la sauce et des oies routies,

Avec un bringand d' petit vin d' Saint-Y
Qui r'montait d'avant le phylloxéra !

Y avait l' vieux Pitance, un colleux d' bêtises,
Et l' cousin Totor qu'est au « Bon Marché »...
Ah! ces Parisiens !... i's sont enragés :
Des chansons à fér' pisser dans sa ch'mise !...

Y avait des volé's d' jeuness's raquillantes
Qui dansint en t'nant les gâs par el' cou ;
Y avait d'l'amus'ment et d'la bounne entente,
Des gens ben gaîtieux, d'aucuns mêm' ben saouls !

Ah! pour eun' bell'... Mais c'est fini, la noce !...
Au r'vouér à tertous ! l' fait presque jour...
Pitanc' s'est r'levé su' l' fumier d' la cour,
Et les parents d' Bieauc' mont'nt dans leu's carrosses,

Si ben qu'i's rest'nt pus qu' tous les deux, à c'tte heure,
Ell', l'enfant gâtée élevée en ville,
Et li l' grous fermier !... Dans la cour tranquille,
Les coqs matineux saluent leu' bounheur...

Et v'là la joli' marié' qui s'appresse
En faisant ronron comme eun' tit' chatt' blanche
Qui veut des lichad's et pis des caresses.
Mais quoué don' ?... Soun houmme est là... coumme eun' planche ;

Piqué vis-à-vis le peignon d' sa grange,
Il a r'luqué l'ciel d'eun air si étrange !
C'est-y qu'i sarch'rait à lir' dans les nuages
La bounne aventur' de leu' jeun' ménage ?...

« Hé ! Pierr', - qu'a soupir' - c'est tout c' que tu contes ? »
Mais li, s'emportant coumme eun' soupe au lait :
« Non mais, r'garde don' un peu l' temps qu'i' fait,
Couillett' ! Tu vois pas la hargne qui monte ?

Ca va mouiller dur, et ça s'ra pas long !
Mon foin, nom de guieu ! qu'est pas en mulons !
La mangeaille aux bêt's qui va êt' foutue !...
En rout' ! Mulonnons avant qu' l'ieau sey' chue ! »

Et la v'là parti', la marié' tout' blanche,
Piétant dans son vouéle et ses falbalas,
Portant su' l'épaule eun' fourche à deux branches,
L'âm' tout' retourné' de se r'trouver là...

Quand qu'il était v'nu, pour li fér' sa d'mande,
Dans la p'tit' boutique où qu' mourait son coeur,
Alle avait dit « oui », tout d' suite, sans attend'e,
Se jitan vars li coumm' vars un sauveur.

Alle avait dit « oui », songeant, sans malice,
- Ell' dont l' corps brûlait à l'air des biaux jours
Qu' c'en était, des foués, comme un vrai supplice - :
« Quand on a eun homme, on a de l'amour ! »...

Et la v'là fourchant le treufe incarnat,
Sous l' désir féroce et l'aube mauvaise,
- A'nhui, dret l' moment qu'a' d'vrait êt' ben aise,
Coumme au Paradis, dans l' fin fond des draps -

Pasque, apuravant que d'êt' dev'nu' femme,
All' est devenue eun' femm' de pésan
Dont la vie est pris', coumm' dans un courant,
Ent' le foin qui mouille et les vach's qui breument...

Les tâch's, l'agrippant au creux de sa couette,
Mang'ront les baisers su' l' bord de ses lèv'es
Et séch'ront son corps, tout chaud de jeun' sève,
Qui tomb'ra pus fréd qu'eun arpent d' « guérouette ».

Les gésin's bomb'ront son doux ventrezieau,
Les couch's râchiront sa pieau fine et pâle ;
Et, vieille à trente ans, traînant ses sablots,
Abêti' d' travail, écoeurdée du mâle,

All' aura pus d'yeux qu' pour vouér, à son tour,
L' ciel nouér su' les prés couleur d'espérance,
Esclav' de la Terr' jalous', qui commence
Par y voler sa premièr' nuit d'amour...

LE FONDEUR DE CANONS

Je suis un pauvre travailleur
Pas plus méchant que tous les autres,
Et je suis peut-être meilleur
O patrons ! que beaucoup des vôtres ;
Mais c'est mon métier qui veut ça,
Et ce n'est pas ma faute, en somme,
Si j'use chaque jour mes bras
A préparer la mort des hommes...

Pour gagner mon pain
Je fonds des canons qui tueront demain
Si la guerre arrive.
Que voulez-vous, faut ben qu'on vive !

Je fais des outils de trépas
Et des instruments à blessures
Comme un tisserand fait des draps
Et le cordonnier des chaussures,
En fredonnant une chanson

Où l'on aime toujours sa blonde ;
Mieux vaut ça qu'être un vagabond
Qui tend la main à tout le monde.

Et puis je suis aussi de ceux
Qui partiront pour les frontières
Lorsque rougira dans les cieux
L'aurore des prochaines guerres ;
Là-bas, aux canons ennemis
Qui seront les vôtres, mes frères !
Il faudra que j'expose aussi
Ma poitrine d'homme et de père.

Ne va pas me maudire, ô toi
Qui dormiras, un jour, peut-être,
Ton dernier somme auprès de moi
Dans la plaine où les bœufs vont paître !
Vous dont les petits grandiront
Ne me maudissez pas, ô mères !
Moi je ne fais que des canons,
Ça n'est pas moi qui les fais faire !

GARÇAILLE PALIE

Bieau gâs s'en va ; brunette jolie
Trottaille tant qu'all' peut après li.

I' se retourne et li cont' les choses
Qui font rosi sa bouchette rose,
Et l'aime durant tout c' jour d'au'hui ;
Mais il a le coeur qui pirouette
Comme une aiguille de girouette...

Bieau gâs s'en va tout dret devant li,
Abandonnant brunette jolie.

Bieau gâs s'en va ; roussiotte jolie
Trottaille comm' la brune après li.

I' se retourne et, su' l'harbe folle
Fait avec elle des cabrioles
Et l'aime durant tout c'jour d'au'hui ;
Mais son coeur voltaille davantage
Qu' les petits moigniaux su' son passage...

Bieau gâs s'en va tout dret devant li,
Abandonnant roussiotte jolie.

Bieau gâs s'en va ; blondine jolie
Trottaille comm' la rousse après li.

I' se retourne ; l'agripp', la bécotte,

L'amignounne et li trousse les cottes,
Et l'aime durant tout c'jour d'au'hui ;
Mais son coeur est comme l'ieau mouvante
Qui change à chaque coup d' bis' qui vente...

Bieau gâs s'en va tout dret devant li,
Abandonnant blondine jolie.

Bieau gâs s'en va ; garçaille pâlie
Trottaille comm' les aut's après li.

All' l'arrête et li dit : « Je me nomme
Mam'zell' la Mort qu'épouse les hommes ;
C'est ton tour de coucher dans mon lit.
On m'abandonn' pas, moié, car j'enterre
Mes amants par d'ssous eune gross' pierre. »

Bieau gâs s'en va, et part avec li
Et pour toujou's garçaille pâlie !

LES GAS ET LES FILLES

En leurs cotillons de futaine
Qui flottent et claquent au vent,
Les filles s'en vont, en rêvant,
Laver le linge à la fontaine...
Et, sous les couchants au front d'or,
Les gâs, en chantant leur romance,
Jettent le grain de la semence
Au sein de la glèbe qui dort.

De quoi rêvent les filles ?
— Des gâs !
Et que chantent les gâs ?
— Les filles!

Timides, sous leurs coiffes blanches,
Et prises de vagues espoirs,
Les filles aux lourds chignons noirs
S'en vont danser, les beaux dimanches ;
Et les gâs, entendant gémir
La viole aux voix caressantes,
Au plus profond de leur chair sentent
L'énervant frisson du désir.

Que souhaitent les filles ?
— Les gâs !
Et que veulent les gâs ?
— Les filles !

Les soirs, parmi les landes pleines
De l'encens fauve des genêts,

Les filles jettent leurs bonnets
Par dessus les moulins des plaines.
Et les gâs, en l'ombre des bois
Où tremblotte la lune rose,
S'en vont cueillir la fleur éclore
Qui ne se cueille qu'une fois.

Qui fait fauter les filles ?
— Les gâs !
Et qui pousse les gâs ?
— Les filles !

Par les prés où dorment les songes
Les filles vont à pas dolents,
Portant l'Ennui dans leurs seins blancs
Et sur leurs lèvres des Mensonges ;
Et les gâs vont suivant leur cœur
Qui, dans sa course vagabonde
Leur fait faire, avec brune ou blonde,
Les étapes de la douleur.

Qui délaisse les filles ?
— Les gâs !
Et qui trompe les gâs ?
— Les filles !

Les filles vont ; traînant leurs peines,
Le front morne et les yeux rougis,
Au bas des calvaires où gît
L'amant divin des Madeleines ;
Et les gâs, qui ne veulent plus
De l'amour retenter l'épreuve,
S'en vont se jeter dans le fleuve,
Ou s'étrangler sur les talus...

Qui fait pleurer les filles ?
— Les gâs !
Et trépasser les gâs ?
— Les filles !...

LE GAS QU'A MAL TOURNE

Dans les temps qu'allais à l'école,
- Oûsqu'on m'vouèyait jamés bieaucoup, -
Je n'voulais pâs en fout'e un coup ;
J'm'en sauvais fér' des caberioles,
Dénicher les nids des bissons,
Sublailler, en becquant des mûres
Qui m'barbouillin tout'la figure,
Au yeu d'aller apprend' mes l'çons ;
C'qui fait qu'un jour qu'j'étais en classe,
(Tombait d' l'ieau, j'pouvions pâs m'prom'ner !)

L'mét'e i'm'dit, en s'levant d' sa place :
« Toué !... t'en vienras à mal tourner ! »

Il avait ben raison nout' mét'e,
C't'houmm'-là, i'd'vait m'counnét' par coeur !
J'ai trop voulu fére à ma tête
Et ça m'a point porté bounheur ;
J'ai trop aimé voulouér ét' lib'e
Coumm' du temps qu' j'étais écoyier ;
J'ai pàs pu t'ni' en équilib'e
Dans eun'plac', dans un atéyier,
Dans un burieau... ben qu'on n'y foute
Pàs grand chous' de tout' la journée...
J'ai enfilé la mauvais' route!
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

A c'tt' heur', tous mes copains d'école,
Les ceuss' qu'appernin l'A B C
Et qu'écoutin les bounn's paroles,
I's sont casés, et ben casés !
Gn'en a qui sont clercs de notaire,
D'aut's qui sont commis épiciers,
D'aut's qu'a les protections du maire
Pour avouèr un post' d'empléyé...
Ça s'léss' viv' coumm' moutons en plaine,
Ça sait compter, pas raisonner !
J'pense queuqu'foués... et ça m'fait d'la peine
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

Et pus tard, quand qu'i's s'ront en âge,
Leu' barbe v'nu, leu' temps fini,
I's vouéront à s'mett'e en ménage ;
I's s'appont'ront un bon p'tit nid
Oùsque vienra nicher l' ben-êt'e
Avec eun' femm'... devant la Loué !
Ça douét êt' bon d'la femme hounnête :
Gn'a qu'les putains qui veul'nt ben d'moué.
Et ça s'comprend, moué, j'ai pas d'rentes,
Parsounn' n'a eun' dot à m'donner,
J'ai pas un méquier dont qu'on s'vante...
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

I's s'ront ben vus par tout l'village,
Pasqu'i's gangn'ront pas mal d'argent
A fér des p'tits tripatrouillages
Au préjudic' des pauv'ers gens
Ou ben à licher les darrières
Des grouss'es légum's, des hauts placés.
Et quand, qu'à la fin d'leu carrière,
I's vouéront qu'i's ont ben assez
Volé, liché pour pus ren n'fére,
Tous les lichés, tous les ruinés

Diront qu'i's ont fait leu's affères...
Moué ! j's'rai un gâs qu'a mal tourné !

C'est égal ! Si jamés je r'tourne
Un joure r'prend' l'air du pat'lin
Ousqu'à mon sujet les langu's tourment
Qu'ça en est comm' des rou's d'moulin,
Eh ben ! l'faura que j'leu dise
Aux gâs r'tirés ou établis
Qu'a pataugé dans la bêtise,
La bassesse et la crapulerie
Coumm' des vrais cochons qui pataugent,
Faurâ qu' j'leu' dis' qu' j'ai pas mis l'nez
Dans la pâté' sal' de leu-z-auge...
Et qu'c'est pour ça qu'j'ai mal tourné !...

LE GAS QU'A PERDU L'ESPRIT

Par chez nous, dans la vieille lande
Ousque ça sent bon la lavande,
Il est un gâs qui va, qui vient,
En rôdant partout comme un chien
Et, tout en allant, il dégoise
Des sottises aux gens qu'il croise.

Refrain

Honnêtes gens, pardonnez-lui
Car il ne sait pas ce qu'il dit :
C'est un gâs qu'a perdu l'esprit !

- Ohé là-bas ! bourgeois qui passe,
Arrive ici que je t'embrasse ;
T'es mon frère que je te dis
Car, quoique t'as de biaux habits
Et moi, des hardes en guenille,
J'ont tous deux la même famille

- Ohé là-bas ! le gros vicaire
Qui menez un défunt en terre,
Les morts n'ont plus besoin de vous,
Car ils ont bieu laisser leurs sous
Pour acheter votre ieau bénite,
C'est point ça qui les ressuscite...

- Ohé là-bas ! Monsieu le Maire,
Disez-moué donc pourquoi donc faire
Qu'on arrête les chemineux
Quand vous, qui n'êtes qu'un voleur
Et peut-être ben pis encore,
Le gouvernement vous décore.

- Ohé là-bas ! garde champêtre,

Vous feriez ben mieux d'aller paîtr
Qu'embêter ceux qui font l'amour
Au bas des talus, en plein jour ;
Regardez si les grandes vaches
Et les petits moineaux se cachent.

- Ohé là-bas ! bieu militaire
Qui traînez un sabre au derrière
Brisez-le, jetez-le à l'ieau
Ou ben donnez-le moi plutôt
Pour faire un coutre de charrue...
Je mourrons ben sans qu'on nous tue.

Et si le pauvre est imbécile
C'est d'avoir trop lu l'Evangile ;
Le fait est que si Jésus-Christ
Revenait, aujourd'hui,
Répéter cheu nous, dans la lande
Ousque ça sent bon la lavande.

Dernier refrain

Ce que dans le temps il a dit,
Pas mal de gens dirin de lui :
« C'est un gâs qu'a perdu l'esprit ! ... »

LES GAS QUI SONT A PARIS

A c'tt' heur', les gens s'enfeignantent :
Pas un veut en foute un coup.
Tertous veul'nt avoèr des rentes ;
Et, coumme i's trouv'nt qu'après tout
C'est trop dur d'piocher la terre,
I's désartent leu' pays
Et, pour viv'e à ne rien n'faire,
Les gâs s'en vont à Paris.

I's crey'nt qui vont fair' tout fendre,
I's s'figur'nt qu'un coup là-bas
Gn'a qu'à s'baïsser pour en prendre ;
Mais i's s'lass'nt vit' du combat
Qu'faut livrer dans la grand'ville...
Et, quand qu'i's r'vienn'nt au pays,
C'est pour être un peu tranquilles,
Les gâs qui sont à Paris !

Aussitoût qu'i's sont en âge
Plantant là les Jeannetons
Qui f'rin d'bounn's femm's ed'ménage,
I's vont couri' les gothons
Qui fum'nt et qui batifolent.
Mais, quand qu'i's r'vienn'nt au pays,
C'est pour soigner leu's... p'tit's maladi's d'jeun's houmm's

Les gâs qui sont à Paris !

I's r'mis'nt au fin fond d'l'ormoère
Leu's blous's et leu's grous sabiots
Et d'vant l'monde, i's font leu' poére,
Engoncés dans leu's palquiots...
N'empéch' qu'i's sont dans la gêne
Et, quand qu'i's r'vienn'nt au pays,
I's perssur'nt les pauv's bas d'laine,
Les gâs qui sont à Paris !

Et, en attendant qu'ça biche,
p'tit à p'tit i's d'viendront vieux ;
Mais i's d'viendront pas pus riches...
Et, quand gn'aura pus d'cheveux
Su' la plac'de leu' « sarvelle »,
Bieaucoup r'viendront au pays
Mouri sans pain ni javelle,
Des gâs qui sont à Paris !

LA GOMMEUSE PUDIQUE

J'étais une petit' chanteuse
Sorti' tout fraîch'ment de pension ;
Je n'étais pas encor noceuse
Et n'en avais pas l'intention.
J'voulais quand mêm' rester honnête,
Avec mon art gagner mon pain ;
Mais quand j'chantais mes chansonnettes
Chaqu'soir l'public criait au r'frain :

Refrain

« La jambe, la jambe,
La jambe avec sa chanson !
Nous somm's venus pour ses nichons
Et pour qu'ell' nous fass' voir ses jambes !
Ses jambes, ses jambes,
Si nous ne voyons pas ses jambes
Dans un retroussis frétilard
Nous ferons du pétard ! »

Je n'leur chantais pas de ces choses
Qui font pâmer d'ais' les fauteuils ;
Je n'montrai pas de dessous roses
En clignant gentiment de l'oeil ;
Car je n'pouvais pas devant l'monde
M'résoudre à c'qu'on r'luqu' mes mollets
Et j'rougissais lorsqu'à la ronde
On me disait à chaqu' couplet:

Refrain

« La jambe, la jambe,
La jambe avec sa chanson !
Nous somm's venus pour ses nichons
Et pour qu'ell' nous fass' voir ses jambes !
Ses jambes, ses jambes,
Si nous ne voyons pas ses jambes
Dans un retroussis frétilard
Nous ferons du pétard ! »

Bien qu'la vertu soit mon idole
C'est un'monnaie qui n'a plus cours
Aussi, dés ce soir je m'enrôle
Dans le bataillon de l'amour ;
Tout comm' ces dames de la Butte
Je veux sauter comme un cabri
Seul'ment, messieurs, pour qu'je chahute
Faudra que vous y mettiez l'prix.

Dernier refrain

La jambe, la jambe,
La jambe avec ma chanson !
Ressentez-vous le p'tit frisson
A regarder ainsi mes jambes !
Mes jambes, mes jambes !
Si vous voulez mieux voir mes jambes
Je vous attends, gros polissons,
Demain à la maison.

LES GOURGANDINES

Il a poussé du pouél de su' l'vent'e à la terre,
Les poumm's vont rondiner aux poummiers des enclos ;
Il a poussé du pouél sous les pans des d'vanquières
Et les tétons rondin'nt à c'tt' heure à plein corset...
Toutes les fill's de seize ans se sont sentu pisser
En r'gardant par la plaine épier les blés nouveaux.

L'souleil leu' coll' des bécots roug's à mém' la pieau
Qui font bouilli' leu' sang coumme eun' cuvé' d'septemb'e,
Les chatouill's du hâl' cour'nt sous leu's ch'misett's de chanv'e
Et d'vant les mâ's qui pass'nt en revenant des champs
A s'sent'nt le coeur taqu'ter coumme un moulin à vent.

Y a pas à dir'! V'là qu'il est temps ! Il est grand temps !...
Les vieux farmiers qui vont vend' leu' taure à la fouère
Ent'rapontront des accordaill's en sortant d'bouère:
- « Disez-don', Mét' Jean-Pierr', v'la vout' fill' qu'est en âge,
j'ai un gâs et j'ai tant d'arpents d'terre au souleil.
V'là c'que j'compte y bailler pour le mett'e en ménage.
- Tope là !... L'marché quient !... R'tournons bouère eun' bouteille !... »

Pour fére eun' femme hounnête, en faut pas davantage !

Voui mais, faut l'fér'!... faut-i'-encor pouvouèr le fère?

Les garces des loué's, les souillons, les vachères,
Cell's qu'ont qu'leu' pain et quat' pâ'r's de sabiots par an,
Cell's qu'ont ren à compter poure c'qu'est des parents,
Cell's-là, à' peuv'nt attend' longtemps eun épouseux,
Longtemps, en par-delà coueffé Sainte Cath'rine...
Attend'!... Mais coumment don' qu'vous v'lez qu'a fass'nt, bon guieu !
Empêchez vouér un peu d'fleuri'les aubépines
Et les moignieaux d'chanter au joli coeur de Mai...
Cell's-là charch'ront l'Amour par les mauvais senquiers !

Y a des lurons qui besougn'nt aux métari's blanches,
On s'fait ben queuqu' galant en dansant les Dimanches...
Et pis, pouf ! un bieu souèr, oùsque l'on est coumm' saouïle
D'avouèr trop tournaillé au son des violons,
On s'laiss' chouèr, enjôlé', sous les suçons d'eun' goule
Et sous le rudaill'ment de deux bras qui vous roulent,
Coumme eun' garbée à fér', dans les foins qui sent'nt bons.

Queuq's moués après, quand y a déjà d'la barbelée
Au fait' des charnissons et des p'tits brins d'éteule,
Faut entend' clabauder, d'vant la flamm' des jav'lées
Les grous boulhomm's gaîtieux et les vieill's femm's bégueules :
« Hé ! Hé !... du coup, la michant' Chous' s'a fait enfler !... »

Et les pauv's « michant's chous's » qui décess'nt pàs d'enfler
Descend'nt au long des champs oùsqu'a trouvé linceul
Leu-z-innocenc'tombée, au nez d'un clair de leune.
- Les galants sont partis pus loin, la mouésson faite.
En sublaillant, chacun laissant là sa chaceune,
Après avouèr, au caboulot payé leu's dettes. –

« Quoué fer ? » Qu'a song'nt, le front pendant su' leu' d'vanquiére
Et les deux yeux virés vars le creux des orgnières...
Leu' vent'e est là qui quient tout l'mitan du frayé !
Au bourg, les vieill's aubarg's vésoum'nt de ris d'rouyiers
Qui caus'nt d'ell's en torchant des plats nouér's de gib'lotte ;
D'vant l'église à Mari' qu'a conçu sans péché
Leu's noms sont écrasés sous les langu's des bigottes
Qu'un malin p'tit vicair' fait pécher sans conc'vouer ;
Les conscrits qui gouépaill'nt un brin, avant d'se vouèr
Attaché's pour troués ans au grand ch'nil des casarnes,
Dis'nt des blagu's à l'honneur d'la vieill' gaîté d'cheu nous :
- « Sapré garc's, pour avouér un pansier aussi grous
A's'ont fait coumm'les vach's qu'ont trop mangé d'luzarne ?...
Ou ben c'est-l' un caquezieau qui l'sa piquées ?... » -
Au bourg, tout l'monde est prêt à leu' jiter la pierre...
A's' r'tourn'ront pas au bourg les fill's au vent'e enflé,
Un matin a's prendront leu' billet d'chemin d'fer
Et ça s'ra des putains arrivés à Paris...

Ben, pis qu'v'là coumm' ça qu'est... Allez les gourgandines !...
Vous yeux ont d'l'attiranc' coumm' yeau profond' des puits,
Vous lèvres sont prisé's pus cher qu'un kilo d'guignes,
Les point's de vous tétons, mieux qu'vout coeur, vout' esprit,
Vous frayront la rout' large au travers des mépris.
C'est vout' corps en amour qui vous a foutu d'dans,
C'est après li qu'i faut vous ragripper à c'tt' heure ;
Y reste aux fill's pardus, pour se r'gangner d'l'honneur
Qu'de s'frotter - vent'e à vent'e - avec les hounnêt's gens :
L'honneur quient dans l'carré d'papier d'un billet d'mille...
Allez les gourgandin's par les quat' coins d'la ville !...
Allez fout' su'la paill' les bieux môssieu's dorés,
Mettez l'feu au torchon au mitan des ménages,
Fesez tourner la boule aux mangeux d'pain gagné
Aux p'tits fi's à papa en attent' d'héritage.

Fesez semail' de peine et d'mort su' vout' passage
Allez, Allez jusqu'au fin bout d'vout' mauvais sort,
Allez ! les gourgandin's oeuvrez aux tâch's du mal :
Soyez ben méprisab's pour que l'on vous adore !...
Et si vous quervez pas su' eun' couétt' d'hôpital
Ou su' les banquet't's roug's des maisons à lanterne
Vous pourrez radeber, tête haute, au village
En traînant tout l'butin qu' v' aurez raflé d'bounn' guerre.

Vous s'rez des dam's à qui qu'on donne un çertain âge,
Vous tortill'rez du cul dans des cotillons d'souée
V' aurez un p'tit chalet près des ieaux ou des boués
Que v' appell'rez « Villa des Ros's ou des Parvenches »
L'curé y gueultounn'ra avec vous, les dimanches
En causant d'ici et d'ça, d'morale et d'tarte aux peurnes,
Vous rendrez l'pain bénit quand c'est qu'ça s'ra vout' tour ;
L'Quatorz' juillet, vous mérit'rez ben d'la Patrie :
Ça s'ra vous qu'aurez l'mieux pavouésé de tout l'bourg ;
Le bureau d'bienfaisanc' vienra vous qu'ri des s'cours.
Aux écol's coummunal's vous f'rez off'er de prix
Et vous s'rez presque autant que l'mair' dans la Coummeune

...Ah ! Quand c'est qu'vous mourrez, comben qu'on vous r'grett'ra
La musiqu', les pompiers suivront vout' entarr'ment ;
D'chaqu' couté d'vout convoué y aura des fill's en blanc
Qui porteront des ciarg's et des brassé's d'lilas...

Vous s'rez eun' saint' qu'on r'meun' gîter aux d'meur's divines...
Allez !... en attendant !... Allez, les gourgandines !...

GRAND'MERE GATEAU

*Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici, en voici
Mon panier tout rempli*

Pierre DUPONT

J'ai s'coué les rein's-claud' du peurgnier
Pour les ramasser su' la mousse ;
J'ai fait guerner les perles douces
Des groseilliers dans mon pagnier ;
Pis j'ai renvarsé queuqu's bounn' liv'es
De suqu'er blanc su' les fruits clairs
Qui cuis'nt dans ma cassine en cuiv'e
Et v'là d'la lichad' pou c't'hiver !

Refrain

Ah ! les bell's confitur's varmeilles !
J'en ai aux peurn's et aux grosseilles
C'est pou' les p'tiots
Quand c'est qu'i's vienront vouér leu vieille
Grand'mèr' gatieau !

Quand c'est qu'i's ont ben tapagé
Ou ben raconté des histouéres,
Les p'tiots guign'nt le fin haut d'l'ormouére
Plein d'pots d'confitur' ben rangés,
Et i's dis'nt : « grand'mère, on te le jure,
On a grand faim, on mang'rait ben. »
Mais i's lich'nt tout's les confitures
Sans fer' de mal à leu' bout d'pain !

Si je tourne l'nez de d'ssus eux,
Les brigands, grimpés su' eun' chaise,
S'bourr'nt de confitur's à leu-z-aise
Et s'en embarbouill'nt jusqu'aux yeux.
Alors et c'est eun' chous' qui m'brise,
Mais c'est pou' qu'i's ne r'commenc'nt pus !
Faut que j'corrigeu' gourmandise
Par eun'bounn' ciclé' su' leu' cul !

Si j'les cicle, ces entêtés
Braill'nt coumm' des vieaux à la bouch'rie,
Et, pour calmer leu's pleurnich'ries
Qu'mes carress's peuv'nt pas arrêter,
J'dis à tout's les mauvais's figures,
J'dis à tous les p'tits airs grognons :
« Allons, v'aurez des confitures
Si vous pleurez pus, mes mignons ! »

HYMNE AU VIN NOUVEAU

Doucement le matin s'éveille
Ouvrant ses yeux extasiés
Sur le mystère des celliers
Gardant la vendange vermeille ;
Dans l'aurore du... bonheur luit,

D'un parfum neuf l'air se pénètre
Et, par la campagne aujourd'hui,
On... dirait qu'un dieu vient de naître...

Refrain

Gloire au jeune vin nouveau !
Que chacun vienne à la ronde
Boire autour de son berceau !...
Gloire au jeune vin nouveau
Doux consolateur du monde !

Fils du Soleil et de la Terre
Il vient, parmi l'automne roux,
Répandre tout autour de nous
Son âme tendre et salubre :
Il vient faire chanter des vers
Dans les cerveaux les plus moroses
Et dans les cœurs chargés d'hivers
Il vient faire fleurir des roses...

Roi tout puissant né sous le chaume,
Sur toutes nos douleurs, il vient
-Rédempteur simpliste et païen-
Verser sa grâce comme un baume ;
Et dans les celliers noirs où sont
Accumulés ses tabernacles
Comme Jésus, blond enfant,
Le vin nouveau fait des miracles...

Allons vers lui ! nous autres hommes
Pleurant et souffrant ici-bas,
Dont la Peine alourdit les pas
Dont de Souci trouble les sommes,
Demandons à ce gai Sauveur
Pour Paradis un peu d'ivresse
Et pour ciel un peu de bonheur
Sur notre terre de tristesse...

IDYLLE DES GRANDS GARS COMME IL FAUT ET DES JEUNESSES BEN SAGES

L'chef-yieu d'canton a troués mille à'm's, et guère avec.
On peut pas y péter sans qu'tout l'monde en tersaute ;
La moqué du pays moucharde aux chauss's de l'aut'e,
Et les vilains coups d'yeux pond'nt les mauvés coups d'becs.

Pourtant, su' les vieux murs noués coumm' l'esprit du bourg,
La bell' saison fait berlancer des giroflées ;
Pourtant, dans l'bourg de sournoués'rie et d'mauvais'té,
Y a -des gâs et des fill's qui sont dans l'âg' d'amour !

V'là coumme i's s'aim'nt : les galants r'vienn'nt, après l'ouvrage,
Par les ru's oùsqu'leus bell's cous'nt su'l'devant d'la f'nét'e :

Un pauv' sourir' qu'a peur, un grand bonjour b  b  te,
Deux grouss's pivou  n's de hont' qu'éclat'nt su' les visages,

Et c'est tout. I's font point marcher l'divartissou  r,
Rouet qu'on tourne    deux pour filer du bounheur
Et qui reste entre eux coumme un rouet su' l'ormou  re
Pasque... Eh ! ben, et l'Mond', quou   qu'i dirait, Seigneur !

Vous l'avez jam  s vu, l'mond', d  pecer un coup'e
Qu'les   couteux ont pris en méfait un bieu jour ?
Et su' la place, au sorti' d'mess', par pequits groupes,
Vous l'avez jamais vu, l'mond', baver su' l'amour ?

Alors, les fill's renfonc'nt les envi's qui les roingent,
Souffrant tout bas l'Désir qui piqu' dans leu' pieau blanche
Coumm' leu-z-aiguill' d'acier dans la blancheur du linge,
Et les g  s fil'nt, sans bruit, par el' train du dimanche ;

Car la Ville est pas loin ousqu'y a la garnison,
L'Martrou  , la Pr  fectur', l'Evêché, l'Tribunal,
La Ville, enfin, la Ville o  squ'on trouv' des maisons...
- Vous savez, des maisons darri  r' la cathédrale?

Donc, les g  s but'nt au nid des tendress's    bon compte ;
Eun' grouss' chouette est guch  e au bas du lum  rio :
« Mes p'tits agneaux, on pai' tout d'suite ; après on monte ! »
Les gru's accour'nt. « Fait's-nous d'abord nos p'tits cadeaux ! »

Et les g  s pai'nt ben ch  r, étant allés ben loin,
C'que les fill's de cheux eux voudrin donner pour ren !
Pis les gothons s'd  b'hill'nt, et, quand leu' ch'mise est chute,
D'avant leu' corps usagé par le frott'ment des ruts,

D'avant leu's t  tons, molass's coumm' des blancs fromag's mous
Les g  s song'nt ; et i's dou  v'nt se dir' dans leu' song'rie :
« Y a des bieux fruits qui s' pard'nt -dans les enclos d'cheu nous,
Et faut que j'galvaudin après des poumm's pourries ! »

Enfin, les pauv's fumell's rentr'nt dans les bras des mâles
Coumme ent'er les limons queuqu' pauv' jument forbue,
Et pis les v'là qu'as pouss'nt, qu'as tir'nt et qu'as s'emballent
Pour charrou  yer les aut's vars la joué qu'as n'trouv'nt pus !

Mais Ell's ! quand on y pens', coumme a's rurin d'ben aise,
Les Mari'-Clair' du bourg, les Tou  nons, les Thérèse,
Si qu'a's s'trouvin tertout's ett'l  s, pour el'quart d'heure,
A la plac' des gothons d'la Vill', leu's tristes soeurs,

Victim's coumme ell's du Mond' qui t'naille et crucifie
Les vierg's et les putains au nom d'la m  m' Morale !
Mais quou   ! « Leu-z-aff  r' fait' », le souer, les g  s r'dévalent
Vars el' pays o  squ' les attend'nt leu's bounn's amies.

I's r'déval'ront souvent ! A's attendront longtemps !
D'aucuns r'viendront avec du pouéson dans les veines,
D'aucun's dépériront, coumm' les giroflé's viennent
A mourir su' les murs de la séch'ress' du temps.

Pis, par un coup, avant d'leu' r'céder l'fonds d'boutique,
Les vieux disant : « Ma fill', te fau'ait un bon gâs ! -
- Mon gâs, t'faurait eun' femm' pour sarvi' la pratique ! »
I's s'uniront avec tout l'légal tralala...

L'blé s'ra d'pis longtemps mûr quand qu'i's noueront leu' gearbe.
Après bieucaup d'éguermillage i's f'ront l'amour,
Ayant r'mis au lend'main « c'qu'i's pouvin fère el' jour »,
A caus' du mond' qui ment jusque dans ses provarbes.

Et i's d'viendront eux mêm's ce Monde au coeur infect
Qui fait des enfants pour pouvouér les fer' souffri
Quand qu'arriv' la saison des giroflé's fleuries
Dans l'michant bourg de troués mille âm's, et guère avec.

LES JACHERES

Je viens de cueillir les baisers derniers
D'un amour passé dont récolte est faite ;
J'ai des souvenirs tout plein mon grenier :
Gerbes de soucis et bouquets de fêtes.
Mais mon cœur est tel qu'un champ moissonné
Dont les blés ont bu jusqu'au bout la sève,
Mon cœur est bien las ! Pourtant vous venez
Avec de l'amour à semer sans trêve.

Refrain

Lorsqu'il a rendu plusieurs fois moissons
— Qu'en pensez-vous, ma chère ?
Vaut-il mieux laisser son champ en jachères
Ou l'ensemencer pour d'autres moissons ?

Malgré l'engrais tiède et les clairs labours
Aux champs frais fauchés les épis sont blêmes !
Aux cœurs d'où l'on vient d'arracher l'Amour,
L'Amour qui fleurit est un peu de même.
Et qui sait ? Semeuse en mauvais terrain
Épuisé qu'il est par maintes récoltes,
Qui sait seulement si votre bon grain
Ne tombera pas aux corbeaux qui voltent ?

Mais les métayers comptent toujours voir
L'or des blés jaillir de leurs pauvres terres
Et les amoureux ont toujours espoir
En l'Amour qui naît d'amours qu'on enterre.
Nous comptons couper du grain ! Et, pourtant,

Si nous ne fauchions que des brins de paille ?...
Réfléchissez donc, tandis qu'il est temps,
Avant que d'avoir commencé couvrailles !

J'AI FAIT DES BLEUS SUR TA PEAU BLANCHE

J'ai gardé pour d'autres nuitées
Les doux bécots au coin des yeux
Et les mignardes suçotées
Au fin bout des seins chatouilleux ;
Cette nuit, pour passer ma rage
De ne pouvoir t'avoir longtemps,
J'ai fait l'amour comme un carnage,
En gueulant, griffant et mordant.

Refrain

J'ai fait des bleus sur ta peau blanche
A grands coups de baisers déments :
Ton corps est un champ de pervenches...
Va trouver tes autres amants !..

Va les trouver, tes amants chouettes ;
Le petit crétin bien peigné
Ou le vieux birbe à la rosette,
Dont mon cœur a longtemps saigné !...
Va dévoiler devant leurs couches
Tes bras et ta poitrine ornés
Du bouquet de mes fleurs farouches,
Et fais-leur sentir sous le nez !...

Va les trouver l'un après l'autre :
Petit jeune homme et vieux monsieur...
Va les trouver pour qu'ils se vautrent
Parmi tes bleus qui sont mes bleus !
Et que ces bleus railleurs leur disent,
Avec mon amour éclatant,
Leur muflerie et leur sottise...
Et toi... dis-leur d'en faire autant !

JOUR DE LESSIVE

Je suis parti ce matin même,
Encor soûl de la nuit mais pris
Comme d'écoeurement suprême,
Crachant mes adieux à Paris...
Et me voilà, ma bonne femme,
Oui, foutu comme quatre sous...
Mon linge est sale aussi mon âme...
Me voilà chez nous !

Refrain

Ma pauvre mère est en lessive...
Maman, Maman,
Maman, ton mauvais gâs arrive
Au bon moment !...

Voici ce linge où goutta maintes
Et maintes fois un vin amer,
Où des garces aux lèvres peintes
Ont torché leurs bouches d'enfer...
Et voici mon âme, plus grise
Des mêmes souillures - hélas !
Que le plastron de ma chemise
Gris, rose et lilas...

Au fond du cuvier, où l'on sème,
Parmi l'eau, la cendre du four,
Que tout mon linge de bohème
Repose durant tout un jour...
Et qu'enfin mon âme, pareille
A ce déballage attristant,
Parmi ton âme - à bonne vieille !-
Repose un instant...

Tout comme le linge confie
Sa honte à la douceur de l'eau,
Quand je t'aurai conté ma vie
Malheureuse d'affreux salaud,
Ainsi qu'on rince à la fontaine
Le linge au sortir du cuvier,
Mère, arrose mon âme en peine
D'un peu de pitié !

Et, lorsque tu viendras étendre
Le linge d'iris parfumé,
Tout blanc parmi la blancheur tendre
De la haie où fleurit le Mai,
Je veux voir mon âme, encor pure
En dépit de son long sommeil
Dans la douleur et dans l'ordure,
Revire au Soleil !...

LE JOUR DU MARCHE

A la rond' les v'là qui vienn'nt de dix yieues ;
A's ont des couéff's blanch's, i's ont des blous's bleues.
I's iniss' le ch'val à l'auberg' du coin,
Et s'quitt'nt pour aller ousqu'i's ont besoin.
I's compt'ront ensembl' les sous empochés...
C'est tous les jeudis le jour du marché.

Refrain

Moué, j'sés la gaup' du Bas du Bourg ;

Et, ben hounnêt'ment, sans jamais tricher,
Pour eun écu, j'dounn' de l'amour...
C'est itou l'jeudi mon jour de marché !

Quand qu'i's auront fait monnai' d'tout's leu's graines,
De tout c'blé qu'est né d'leu's sué's et d'leu's peines,
Ces gâs dont les gléb's dur's mang'nt la gaieté
S'trouv'ront pris d'un grand besoin d'joyeus'té,
Et, dam', i's song'ront tertous à Françouése,
Eux qui n'ont d'l'amour qu'aux bras d'eun pauv'er
Toujou's grouse ou ben en train d'éccoucher...
C'est tous les jeudis le jour du marché !

Dans la p'quitt' ruelle où qu'i's sav'nt que j'gîte
I's s'en vienront m'fêr' l'honneur d'eun' visite :
Plan, plan, rataplan ! dans mes cont'ervents !
Boum, badaboum ! dessus mon lit blanc !
Et j's'rai l'four banal qui dounn' tout's les s'maines
Eun'ourné' d'amour aux bons marchands d'graines
Qu'ont cheux eux un four qu'est toujou's bouché...
C'est tous les jeudis le jour du marché.

Comme i's vend'nt leu' blé, comme a vend'nt leu' beurre,
J'leu' vends des mamours qui dur'nt un quart d'heure...
Tous les mangeux d'pain n'ont pas l'mal-parler
Pour les marchands d'grain's qui leu' vend'nt du blé ;
Pourquoi don', à c' cas, qu'tous les marchands d'graines
M'jett'nt à qui mieux mieux des piarr's à mains pleines
A moué qui leu' vends ça qu'i's viennent charcher ?
C'est tous les jeudis le jour du marché.

Moué, j'sés la Françouése à tout le monde !
Pisque c'est comm' ça, pourquoé m'en cacher ?
J'lou mes yeux doux et ma chair blonde.
C'est itou l'jeudi mon jour de marché.

LA JULIE JOLIE

A la loué' de la Saint Jean
Un fermier qui s' râtlait des rentes
Dans l' champ d' misér' des pauvres gens
Alla s'enquéri' d'eun' servante.
Après avoir hoché longtemps,
Pour quatr' pair's de sablots par an
Avec la croûte et pis l' log'ment,
I' fit embauch' de la Julie...
La Julie était si jolie !

L'empléya, sans un brin de r'pos
Du fin matin à la nuit grande,
A m'ner pâturer les bestiaux
Dans l'herbe peineus' de la lande;

Mais un soir qu'il 'tait tout joyeux
D'avoir liché queuqu's coups d'vin vieux
I' s' sentit d'venir amoureux
Et sauta dans l' lit d' la Julie...
La Julie était si jolie !

D'pis c'jour-là, d'venu fou d'amour
I' t'y paya des amusettes,
Des affutiaux qu' l'orfév' du bourg
Vous compt' toujou's les yeux d' la tête;
Pis, vendit brémaill's et genêts,
Vendit sa lande et son troupet
A seul' fin d' se fair' des jaunets
Pour mett' dans l' bas blanc d' la Julie...
La Julie était si jolie !

Si ben qu'un coup qu'il eut pus ren
Ayant donné jusqu'à sa ferme,
A l' mit dehors, aux vents du ch'min,
Comme un gâs qui pai' pus son terme ;
Mais c' jour-là, c'était la Saint Jean :
Pour quat' pair's de sablots par an
Avec la croûte et pis l' log'ment,
I' s'embaucha cheu la Julie...
La Julie était si jolie !

LEU' COMMUNE

Pièce en un acte de Gaston COUTE et Maurice LUCAS

C'est presque le soir. La route. Une brouette à l'entrée d'un "abri de cantonnier", et, dans la brouette, les divers outils de cet intéressant fonctionnaire.

SCENE PREMIERE

Le cantonnier, le maire

Le cantonnier, menant le maire vers l'abri :

Moué, 'lexis, quouéque tu veux que je te dise ?... J'en sais guère pus long que toué... C'est queuque passager !... Je l'ai trouvé l'âme à l'envers sous m'n abri et qui bouchonnait, qui bouchonnait, qui bouchonnait l'devant d'sa blouse à défaut d'draps... Quand qu'on se met à bouchonner, c'est signe que la môrt est pàs loin !... Quoué faire ?... jamais ren faire sans le maire !... j'ai couru te qu'ri !... Et pisque nous v'là rendus tu vas ben vouer par toué-même.

(Désignant l'abri) Quiens ! il est là n'-d'dans !

(Poussant la brouette et passant sa tête sous l'abri) Hé l'homme ! hé l'homme ! eh ben, quoué don ?... Hé !... l'répond miette ! l'bouge pus !... Dam' t't-à.l'heure i' bouchonnait : quand qu'on se met à bouchonner... l'est môrt, ej' crés ben ?... Regarde-don' !

Le maire, prenant la place du cantonnier

Mais c'est le traîneux qu'est entré c'tantout à la mair'rie...Heu !... fait ben grise mine !... Enfin, si c'était qu'eune faiblesse, des foués ? Secoue-le don' 'core un peu !...

(Après être sorti de l'abri) Et pis, eune idée... passe-z-y vouèr les verres de mes leunettes par en d'ssous le nez et d'vant la goule... J'allons nous rendre compte si i' fait 'core de la buée !...

(Avec son mouchoir à carreaux il essuie soigneusement les lunettes qu'il tend au cantonnier)

Le cantonnier, après l'expérience

Les v'là, tes leunettes !... et tu peux ben lire ton journal avec, si tu veux : c'est pas sa buée qui te

barbouillera la vue !... i' souffle pus !... c'est fini, quoué !

Le maire, après avoir examiné les lunettes attentivement

C'est fini!... c'est fini !... c'est fini... pour li, que tu veux dire... mais pour nous aut'es, ça va commencer, les embêtements!... Tu sais ben que c'est eune sale histouère qui nous arrive là, Mitaine ?

Le cantonnier

Sûr que voui!

Le maire

D'abôrd, de quoué qu'i' peut ben ét'e môrt ?... pourvu que ça soit pas d'eune maladie qui se donne ?... c'est que j'aurions le germe au sein de la commune à c'tt' heure.

Le cantonnier

Oin !... mais non !... 'l est môrt, pasqu'il est môrt !... ou mieux que ça, quiens !... pas la peine d'aller en chercher si long !... 'l est môrt... de besoin - tout simplement !

Le maire

T'as raison !... c'est probab'e... et ça vaut mieux !... voui, c'gâs, il est entré c'tantout à la mair'rie... I' voulait un secours...

Le cantonnier

Et comme je voués, t'a pas jugé à propos...

Le maire

Dam', i' s sont tertous à demander des secours, les traîneux qui passent !... mais nom de guieu ! i's se figurent don' que j'en avons à foutre par la fenêtre !... La commune est pas si riche et aile a ben assez d'indigents déjà... Ça me fait songer que j'allons 'core en avouèr eune de pus au bureau de bienfaisance : la veuve à Grison, Grison qui s'est tué en tombant d'un tremble, comme il émondait su' la route, pour le compte de la municipalité...

Le cantonnier

C'tte pauv' femme !

Le maire

Enfin, elle !... qu'on la soutienne : bon, elle est d'ici ! mais les traîneux qui passent, ça ne nous regarde pas !... Après tout, moué, je connais qu'eune chouse : les secours de la commune doivent aller à ceuss qui sont de la commune... Qu'i's aillent cheux eux, les traîneux, demander des secours !... I's sont ben d'queueque part?...

Le cantonnier

Y a pàs d'aubours !... Et c'ti-là d'oùsqu'i' peut ben ressourcer ?... je vas le fouiller !... p'tét'e qu'il a des papiers su li ?...

Le maire

Ben rare !... j'y ai demandé à c'tantout... s'il en avait èvu, j'y aurais donné un mot pour aller jusqu'au canton... mais ren !... Du moment qu'i' n'en avait point à produire dans son intérêt, guette, mon grous, qu'i' va en avouèr pour nous rend'e service?... Fouille-le tout de même : j'en aurons le cœur net !

Le cantonnier, après avoir fouillé

Ma foué ! j'ai ren trouvé...

Le maire

Qui don' qui sait ?... P't-ét'e qu'il a de la famille qu'aurait pu le reprend'e ?... mais à qui s'adresser, de c'tt' affaire-là ?...

Le cantonnier

De c'tt' affaire-là... heu...

Le maire

De c'tt' affaire-là... va trous rester su' les bras !... 'acré nom de guieu de nom de guieu ! ! ! Vouéyons, Mitaine, va fallouér aviser? (*Il se promène un instant sans rien aviser.*)

Le cantonnier

Si j'allais qu'ri les gendarmes ?...

Le maire

Les gendarmes !... brusquons pas !... i' sera toujou's temps d'aller les qu'ri... Dans eune saprée machine comme ça, qu'est pas coutume, faut pas y aller en étourdieaux...Avisons d'abord !

Le cantonnier

C'est bon !... (*Apercevant le garde champêtre.*) Quiens !...v'là not' garde !... il arrive ben... c'est comme si qu'il aurait flairé qu'i va y avouér de la besogne pour li !

Le maire

D'la besogne pour li ?... y en a au long de l'ieau... A c'tt' heure, je n'avons que faire de ses services, icite... pasque...pasque, là !... Avisons d'abord, que j'te dis !... et tiens ta langue !

Le cantonnier

'A pas peur, moué, j'la tiens ! (*Désignant l'abri*) Tant qu'à c'ti-là c'est pas li qui veut lever la sienne !

SCENE II

Le cantonnier, le maire, le garde

Le maire, au garde

Quiens, c'est toué que v'là par icite ?

Le garde

Comme vous vouéyez !

Le maire

C'est ben. Pisque te v'là, que je te touche deux mots ! Je voulais déjà te causer à ce sujet-là, un matin, et pis ça m'est sortu de l'idée... Dis don' paraîtrait qu'y a des coll'teux qui viennent de Bucy...

Le garde

Ah ! j'en ai pas eu vent !

Le maire

C'est pàs ce qui prouve en ta faveur... tu devrais déjà être renseigné : je te payons pour. L'autre jour, t'as verbalisé contre Piédallu... qu'est de la commune : c'est pas que je t'en fasse un reproche. Du moment qu'y a eune loi t'es forcé de la faire respecter ?... Seulement, je vourai tout de même pas que tu laisses les galvaudeux des communes de tout autour veni' coll'ter su' la nô't'e !

Le cantonnier

I's sont bien forcés... Coll'ter ! Des brochets à coll'ter !... I's en ont pas su' leu' bras de rivière qu'on est toujou's à voliner rapport aux moulins... Les brochets ! ça se plait dans la quenouillée ! ça aime dormi son midi tranquille, les brochets !... Comment qu'i's pourrin dormi tranquilles avec des coups de dragues et des lancées de fauch'tons à tout bout d'champ... I's se parquent tertous su' not' bras, dans les rouches, les querssons, les vescins, et i's passent pàs la fourche... I's restent cheu nous, les brochets !... I' vont pas su' eux

Le maire

Tout ça, c'est pàs des raisons ! En admettant qu'on soit coll'teux - ce qu'est défendu ! - quand y a ren à coll'ter cheu soué... on coll'te pàs ; on va pàs coll'ter cheu les aut'es !... V'là pourtant ce qui se passe, et faut point de ça... T'entends ben, garde ? Ouvre l'œil et le bon !

Le garde

V'avez ben fait de m'averti, môssieu le maire ; mais vous pouvez être tranquille... je descends de ce pàs jusqu'au long de l'ieau et gare !... Ah ! me v'là parti !... A demain !... Y aura p't-ét'e du nouveau ! (*Il part.*)

SCENE III

Le cantonnier, le maire

Le maire, regardant le garde s'éloigner

Ah ! v'là un gâs qu'a sa ligne de conduite toute tracée, li !... c'est pas comme nous !... Je sommes pas au bout de not' tortillon, tu sais, Mitaine... Tu te fais-t-y seulement eune idée de tous les désagrémements qui nous attendent?

Le cantonnier

Que si que j'm'en fait ben une idée ; mais va y en avouér tellement !... Ren que pour commencer... on peut pas le laisser là... t'as-t-y un local sous la main pour l'installer en attendant le permis

d'inhumer du médecin ?

Le maire, après réflexion

Le préau de l'école ?... c'est pas demain dimanche !... y a classe !... La salle de la mair'rie ? y a réunion du Conseil, à c'souér... c'est vrai, je voués pàs d'endret, moué non pus !

Le cantonnier

Ça fait ren ! mettons qu'il est câsé pour à c'souér. Demain ?... c'est un cercueil, c'est eune fosse...

Le maire

Et c'est la commune, 'turell'ment, qui sera obligée de li payer tout ça !

Le cantonnier

Après-demain, faudra l'enterrer... y a guère possibilité de l'enterrer avant... Après-demain, justement ça tombe que c'est dimanche, l'assemblée !...

Le maire

Voui, eun évènement comme ça c'est pas fait bieaucoup pour faire rire la fête...

Le cantonnier

Y a aut' chose !... A queu bout du cimetièrre que tu comptes le mett'e ?

Le maire

Ah ! dam... ça c'est à considérer ; faut ménager les suscesstibilités... A côté de qui qu'on pourrait ben le mett'e ?

Le cantonnier

C'est à vouèr ?

Le maire

Et de ben prés, même ! de ben prés !... Y a des familles que ça pourrait formaliser de se vouèr allonger en cont'e un de leurs memb'es un citouéyen comme c'ti-là !

Le cantonnier

Le fait est qu'y a pas de quoué se trouver flatté non pus !... Enfin, à part la rangée de l'ancien adjoint et celle de Mme de Brizon, la donatrice, ousqu'il est pas Dieu possible qu'on puisse seulement songer à le mett'e, je voués déjà pus tant de places que ça, dans le cimetièrre !...

Le maire

Dam', i' s'emplit un peu pus, tous les ans, de tous les ceuss que j'avons perdus dans l'année, et i' date pas d'hier ! mais, au train que ça va là, si tous les étrangers viennent nous le boucher, où don' que c'est que je nous ferons enterrer après, nous et les nô't'es ?

Le cantonnier

J'songe... el'coïn à Magloire le pendu ?

Le maire

Voui... si Magloire le pendu était pàs le bieu-frère à Suchet-Magloire du Conseil... un bon, qu'a toujou's ben voté... On dirait que je manque de taqute !

Le cantonnier

Y a tout le temps des malintentionnés qui trouvent à redire su' tout !...

Le maire

J'sais ben... c'est justement pour ça... v'là les élections qu'approchent... Tu t'en rappelles, des dargnières?... ben, mon gâs, i' s'en est pas fallu des tâs et des tâs pour que M. Mothiron Gustave me monte su' l' pouél... M. Mothiron Gustave, qu'est venu établi' sa fabrique cheu nous, v'là core pàs neuf ans, me monter su' l' pouél à moué, natif d'icite, maire depuis j'sais pus comben, qui s'a toujou's mis en quat'e pour la commune !... quoué que tu dis de ça, toué, Mitaine ?

Le cantonnier

Je dis que la faute en est aux ouvriers qu'i' fait veni' de côtés et d'aut'es, mais que le monde d'icite sait ben que M. Mothiron Gustave c'est tout ce qu'on voura : eun honnête homme, eun homme capable, un sincère républicain, p't-ét'e ?... mais que pour ét'e de la commune : il en est pàs et que, par conséquent, i' peut pàs en connaît'e les besoins comme toué !

Le maire

Enfin, quoué qu'i' ferait, li, M. Mothiron Gustave si qu'i' serait à ma place à c'tt 'heure?... 'serait p't-ét'e 'core pus emprunté que moué ?

Le cantonnier

Ça se pourrait ben, va 'lexis !

(On entend la chanson des conscrits)

Dans un village de l'Alsace,
Parmi les soldats du vainqueur,
Une blonde fillette passe
En murmurant d'un air vengeur...

Le maire

Allons bon !... c'est comme un fait exprès... eune route qu'est si peu passagère de coutume... y a pàs moyen d'avouér eune minute pour aviser... V'là les conscrits, à présent !

Le cantonnier, avec un brin d'admiration

Encore!... les cochons!... depuis la revision ça fait leu' trouésième jour de bordée sans décesser !...

SCENE IV

Le cantonnier, le maire, les conscrits

Les conscrits

Salut, môssieu le maire !

Le maire

Salut, salut, les gâs !... vous v'là ben gaîtieux, à c'souér ?

Premier conscrit

Pas d'quoué ét'e tristes !

Le cantonnier, au deuxième conscrit, qui a le nez écorché

Quiens, t'as voulu casser mes cailloux avec ton nez, toué, gâs !... on doute de ren quand on est saouûl !

Deuxième conscrit

Parguîé oui... saouûl... c'est un coup de poing, si tu veux le savouér...

Premier conscrit

On vient de s'en foutre eune roulée avec ceuss de Bucy.

Deuxième conscrit

Nom de guieu !... la belle roustée qu'i' sont reçue !... y a l'michant Jusseaume qu'en a les oreilles toutes décollées !

Le cantonnier

Bougre !... vous y allez pàs de main-morte, vous aut'es !... pour ça, v' êt's taillés... des vrais harcules, quoué !

Les conscrits, ensemble, sautant ,sur un pied et faisant le salut militaire

Bons pour le service !

Le maire, considérant les conscrits

Des maît'es gâs comme ça, on va te les verser d'emblée dans l'artillerie !...

Premier conscrit

J'veux ben !... là ou ailleurs... j'm'en fous !

Le cantonnier

Dis pàs ça, mon couillon !... c'est eune belle arme, l'artil'rie... moué..., j'y ai servi : je m'en fais glouère et honneur... Si tu nous avais vus en Crimée !... et pis 70 est venu... J'avons rendu ben des services, nous aut'es, dans l'artii'rie ; mais les Prussiens avin des canons, des canons...

Le maire

Ah ! dam !... Après le conseil de révision, j'ai vu l'officier de recrutement qui disait au sous-préfet : "Mon cher, aujourd'hui, y a que l'artil'rie, c'est de l'artii'rie que dépend le sort des batailles !... " Hein !... " C'est de l'artii'rie que dépend le sort des batailles ! " on s'est outillé depuis 70... A la prochaine guerre, c'est vous qui nous les ferez rendre, les provinces perdues, ,v'entendez ben, les artilleurs !

Deuxième conscrit, un peu ému

Mais voui, môssieu le maire, qu'on entend ben... Guieu merci..., on n'est point sourd !...

Premier conscrit, rigolant

C'est pas comme Jusseume ; i' doit 'core avouèr le bourdon dans l'oreille des tapes qu'il a reçues..., y a le grand Liche-Tout qu'a pas écopé, li, an'hui : i' fait le malin... Le premier coup qu'on se battra avec ceuss de Bucy faudra itou y abîmer un peu la gueule pour y faire vouèr !... (*Au deuxième conscrit.*) Dis don', j'allons pas prendre racine icite... on s'en va.

Le deuxième conscrit

Eh ben, en route..., j'allons bouère un lit'e cheu Goupil... V'là ta journée finie, toué, Mitaine?... v'êtes pas de trop, créyez ben, môssieu le maire !...

Le maire

Merci, les gâs..., j'ai 'core à faire un peu avec Mitaine.. ça sera pour la revoyée. (*Voyant venir Marie.*) Et pis, du reste, v'là de la compagnie qui vous sera pus agrèab'e que la nô't'e pour faire route jusqu'au bourg...

SCENE V

Le cantonnier, le maire, les conscrits, Marie Roule-ta-Bosse

Le maire, à la Marie

Te v'là déjà qui trottes, toué, la Marie ?

La Marie

Ah ! v'là bel an que j'sés debout !...

Premier conscrit

On s'arrête pas pour si peu, 'c'pas, la Marie ?

La Marie

C'est pas le moment de feignanter... y a eune goule de pus, cheu nous, à c'tt'heure... faut aller...

Le maire

I'se fait vivre, comme ça, ton petit ?

La Marie

Si i' se fait vivre ?... mais i' vient comme un chou ! je l'avons mis l'autre jour su' la bascule ! i' pèse dix livres moins cent grammes.

Le cantonnier

La mauvaise harbe ça pousse toujou's !

La Marie

Parguié !... c'est pour ça que v'avez poussé, vous ! (*Rires.*)

Deuxième conscrit

Pan, Mitaine !... attrape !... c'est que faut pas s'y frotter à la Marie !

Le cantonnier

Faut pas s'y frotter ?... a pourtant ben fallu que queuqu'un s'y frotte !... qui qui y a fait l'petit qu'a' vient d'amener ?... c'est pas le Saint-Esprit ?

La Marie

Ah ! pour ça, non !... je vas pas assez souvent à confesse...

Le cantonnier

Qui que c'est, à c'câs-là?... Dis-nous qui que c'est ?... Tu veux pas nous dire qui que c'est, la Marie ?

La Marie

Pourquoué fére ?

Le cantonnier

Pour savouér, quiens !

La Marie

Que ça vous regarde... j'ai-t-y des comptes à vous rend'e à vous? (*En causant, elle s'assoit sur le bord de la brouette.*)

Le cantonnier

Ah ! toué, tu fais la maline... mais, au fond, j'sais ben pourquoué que tu veux pâs le dire !... c'est que tu t'en rappelles pus, là !... Vouéyons (*Désignant le Premier Conscrit*) C'est-t-y li?... (*Désignant le Deuxième Conscrit*) C'est t-y li ?

Le premier conscrit, désignant le cantonnier

C'est-t-y li ? Oh ! vieux Chausson de Mitaine !..., l'en serait ben capab'e ?...

Le cantonnier

Ah ! non i... mes pauv's grous..., je le regrette ; mais v'là bieu temps que le brancard de ma berrouette est cassé... (***A la Marie***) C'est-y le Baïeux qu'a fait la mouésson avec toué? c'est-y le gâs au sabotier que t'en ratais pas eune avec li, aux danses el'dimanche... c'est-y Pitance, Pitance, de Bucy qu'était toujou's fourré dans tes cottes, par un moment?...

La Marie, se récriant

Pitance..., de Bucy !..., ah non !... pas c'ti-là !... et pis, tenez, v'là ce qu'en est au sujet de Pitance, de Bucy... I' m'a rôdé dans les cottes, ça, c'est vrai : j'y pouvais ren !... Mais un jour qu'i' voulait à toutes forces, j'y ai dit : " J'veux pas, avec toué !... va à Bucy, va avec les filles de cheu vous ! " Et Pitance est pas revenu ! Après tout, quouéque je risque, à présent ; je veux pâs me faire passer pour eune qui sait pas ce que c'est ; mon petit est là pour crailler le contraire... eh ben, voui !... je me sés jamais ren refusé, de c' côté-là ; mais, dans mes préférences..., je sés jamais sortu de la commune... ça, j'peux vous le jurer ! et su' la tête de mon petit, si vous voulez !

Le cantonnier, s'exclaffant

Ah bon guieu d'Marie !... bon guieu d'Marie !

Le maire, qui s'impatiente

Dis-don', Mitaine... t'es à ton affaire... du moment que tu racontes des cochonneries... y a pourtant aut'e chose qui presse pus que ça... hein?

Le cantonnier

C'est vrai ! 'lexis (***Congédiant les conscrits et la Marie***)

Le maire

Allons, à revouér, mes enfants !... amusez vous ben... on est jeune qu'un coup !...

Deuxième conscrit, en s'en allant et soulevant la brouette où s'est assise la Marie

Quiens, bouge pus, la Marie... je parie que je te roule comme ça jusqu'au bourg... bon guieu ! que t'es lourde !... t'es pourtant déchargée d'un bon poids... t'es trop lourde !... J'déhotte tout. (***Il culbute la brouette.***)

La Marie, se relevant en riant

Grand couillon, avec ton écorchasse au nez ! (***Le Premier Conscrit, qui l'a aidée à se relever, lui empoigne un bras,- le Deuxième Conscrit se saisit de l'autre et ils partent tous en chantant.***)

SCENE VI

Le cantonnier, le maire

Le cantonnier

Eh ben, t'as avisé... quoué que je faisons ?...

Le maire

Hein ?... 'acré nom de guieu de nom guieu de galvaudeux !... i' pouvait pâs seulement aller querver pus loin ?

Le cantonnier

Pour ça, il avait pâs des masses de chemin à faire...

Le maire

C'est vrai... v'là le champ à Bouzier, là, devant nous, tout en luzarne... j'ai 'core vu l'aut'e jour, su' le cadastre, que c'était le champ à Bouzier qui faisait la limite de la commune, du côté de Bucy.

Le cantonnier

Quiens, j'avais toujou's eu idée que c'était le grand orme...un peu pus loin, au bout de la sente.

Le maire

Non, non !... j'te dis que j'ai vu le cadastre; l'orme est su' Bucy... Comme tu voués, à -dix pas de pus...

Le cantonnier

C'était ben du tracas de moins !

Le maire

Ben sûr... Tout -de même, c'est pàs à dix pas de pus qu'il est tombé... c'est icite !...

Le cantonnier

Ça, on pouvait pàs y en empêcher ; mais...

Le maire

Vouéyons, Mitaine, faut en fini'. Ecoute moué. On se connaît pas d'hier tous les deux. Tu te rappelles, dans le temps, quand j'allin en classe, c'était à qui qui ferait des niches au maître d'école... et pus tard, qu'on était conscrits, j'en avons-t-y fait des bonnes blagues ? hein ! Ce coup que j'étions descendus dans la cave à défunt mon père !... Dis, tu te rappelles, y en avait jamais un pour vendre l'aut'e ! eh ben, là, Mitaine, j'ai eune idée... dans l'intérêt de la commune - comme de juste ! -

Le cantonnier

Moué itou ! 'Iexis, j'en ai eune !

Le maire

Tant mieux... ça fait deux !...

Le cantonnier

Savouér?... si c'était la même ?

Le maire

V'là... je retirons le corps de là-n-dans... je le chargeons dans ta berrouette...

Le cantonnier

J'écarte ma pieau de bique par en-dessus...

Le maire

T'écarte ta pieau de bique par en-dessus... voui !... tu y es !... t'avais ben même idée que moué... 'acré Mitaine, va !... Tu fous queques tours de roue à ta berrouette...

Le cantonnier

Et pouf !... je déhotte not' traîneux su' Bucy... C'est moins gai que de déhotter eune fille su' la route, comme les conscrits de tantoût, mais, bah !...

Le maire

Allons-y... et magnons-nous ! *(Ils tirent le cadavre de l'abri, le chargent sur la brouette et le couvrent de la peau de bique)*

Le cantonnier, tout en arrangeant la peau de bique sur le cadavre

Ah ! c'est dommage que ça puisse pas se dire !... la commune saura jamais ce que t'as fait pour elle, à c'souèr, 'Iexis?

Le maire

Ça fait ren, Mitaine !... Va... et déhotte-le... tout de même pàs avant que d'être de l'aut'e côté du grand orme... pour être pus sûr !...

Le cantonnier part avec la brouette ; le maire le regarde s'éloigner.

MA CHATTE GRISE...

Ma chatte grise était insupportable

Et vieille de treize ans au moins :

Elle volait ma viande sur la table

Et foirait partout dans les coins !

Je vous avais aussi, maîtresse brune

Et jeune autant qu'il est permis :

Vous me faisiez des scènes importunes

Et couchiez avec mes amis.

Refrain

J'ai tué notre amour

(Il fallait en finir !)

J'ai tué notre amour

Comme j'ai l'autre jour

Noyé ma chatte grise.

Dans l'étang vert où flottent des charognes
J'ai, d'un geste plein de dégoût,
Jeté ma chatte aux façons sans vergogne,
Avec un bloc de grés au cou ;
Et vous, maîtresse aux trahisons sans nombre,
Je vous ai jetée dans Paris,
Grand étang noir où plus d'une âme sombre,
Avec le poids de mon mépris.

Lorsque j'ai vu mourir ses feux d'agate
Dans l'onde couleur vert-de-gris,
Je me suis dit : « Ma pauvre vieille chatte !...
Elle attrapait bien les souris ! »
Depuis le froid tantôt où vous partîtes
Lorsque parfois je me souviens,
Je pense au fond de moi : « Pauvre petite !...
Après tout, elle m'aimait bien ! »

Lors, maintenant, sur l'étang vert qui porte
Malgré les gros pavés de grés,
L'amas flottant des pauvres bêtes mortes
Je vois monter tous mes regrets ;
Et, dans la rue infernale où subsiste
Un lambeau de mon amour mort,
Lorsque je vois les filles aux seins tristes,
Je vois passer tous mes remords.

LES MAINS BLANCHES, BLANCHES...

Elle avait les mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai ;
Elle avait les mains blanches, blanches
Et c'est pour ça que je l'aimais.

Elle travaillait aux vignes ;
Mais les caresses malignes
Du grand soleil
Et l'affront des hâles
Avaient respecté sa chair pâle
Où trônait mon baiser vermeil.

Et ses mains restaient blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai.
Et ses mains restaient blanches, blanches
Et toujours ! toujours ! je l'aimais

Mais un monsieur de la ville
Avec ses billets de mille

Bien épinglés
Vint trouver son père
Aux fins des vendanges dernières
Et s'arrangea pour me voler...

Me voler la main blanche, blanche,
Comme une frêle branche
D'un aubier de mai,
Me voler la main blanche, blanche
La main de celle que j'aimais !

Au seul penser de la scène
Où l'Autre, en sa patte pleine
D'or et d'argent,
Broierait les mains chères
Au nez du maire et du vicaire,
J'ai laissé ma raison aux champs,

Lui ! toucher aux mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai,
Lui ! toucher aux mains blanches, blanches,
Aux mains de celle que j'aimais

La veille -du mariage,
Chez le charron du village
Je fus quérir
Un fer de cognée,
Et m'en servis à la nuitée,
Quand ma belle fut à dormir.

J'ai coupé ses mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai,
J'ai coupé ses mains blanches, blanches...
C'était pour ça que je l'aimais !

LES MANGEUX D'TERRE

Je r'pass'tous les ans quasiment
Dans les mê'm's parages,
Et tous les ans j'trouv' du chang'ment
De d'ssus mon passage ;
A tous les coups c'est pas l'mê'm' chien
Qui gueule à mes chausses ;
Et pis voyons, si je m'souviens,
Voyons dans c'coin d'Beauce.

Y avait dans l'temps un bieu grand ch'min
- Cheminot, cheminot, chemine ! -
A c't'heur' n'est pas pus grand qu'ma main...
Par où donc que j'chemin'rai d'main?

En Beauc'vous les connaissez pas ?
Pour que ren n'se parde,
Mang'rint on n'sait quoué ces gas-là,
I's mang'rint d'la marde !
Le ch'min c'était, à leu' jugé
D'la bonn' terr' pardue :
A chaqu'labour i's l'ont mangé
D'un sillon d'charrue...

Z'ont groussi leu's arpents goulus
D'un peu d'gléb' tout' neuve ;
Mais l'pauv' chemin en est d'venu
Minc'comme eun' couleuve.
Et moué qu'avais qu'li sous les cieux
Pour poser guibolle !...
L'chemin à tout l'mond', nom de Guieu !
C'est mon bien qu'on m'vole !...

Z'ont semé du blé su l'terrain
Qu'i's r'tir'nt à ma route ;
Mais si j'leu's en d'mande un bout d'pain,
I's m'envoy'nt fair' foute !
Et c'est p't-êt' ben pour ça que j'voués,
A m'sur' que c'blé monte,
Les épis baisser l'nez d'vant moué
Comm' s'i's avaient honte !...

O mon bieu p'tit ch'min gris et blanc
Su' l'dos d'qui que j'passe !
J'veux pus qu'on t'serr' comm' ça les flancs,
Car moué, j'veux d'espace !
Ousqu'est mes allumett's?... A sont
Dans l'fond d'ma pann'tière...
Et j'f'rai ben r'culer vos mouéssons,
Ah ! les mangeux d'terre !...

Y avait dans l'temps un bieu grand ch'min,
- Cheminot, cheminot, chemine ! -
A c't'heur' n'est pas pus grand qu'ma main...
J'pourrais bien l'élargir, demain !

LES MANIES RIDICULES

J'suis un garçon plein de scrupules,
Tout l'mond' connaît ma probité ;
Malheureus'ment, j'suis affecté
De quelques mani's ridicules :
Lorsque mes affaires réclament
Que j'sois levé de bon matin,
Pour être à l'heur'le lendemain,
J'couch' le soir chez un'petit femme !

Refrain

J'laiss' des pavés
Dans les cafés,
J'plant' des drapeaux
Chez les bistros.
J'pos' des lapins
Aux pauvr's p'tit's femmes.

J'boulott' chez un bistro très chouette ;
Mais, comm' j'lui donn' jamais d'argent
J'suis avec lui très exigeant,
Pour lui fair' croire qu'j'ai d'la galette.
Quand j'ai pompé à fortes doses,
J'vais parler au garçon tout bas
Et s'il m'fait d'l'oeil il n'me r'voit pas,
Ou s'il me r'voit c'est la mêm' chose.

D'puis l'temps que j'fais mes escapades
De lapins j'ai tout un clapier,
De drapeaux j'ai tout un trophée
Et d'pavés toute un' barricade
Il n'y a qu'un' chos' qui me gêne,
C'est mes pavés qui m'barr'nt le ch'min,
Pour aller d'Montmartre à Pantin,
Faut que j'prenn' par l'Av'nu' du Maine,

MARCHE DES GARDES CIVIQUES

Chaqu' Dimanch' le bon Bruxellois
Pour la Patrie et pour le roi
Arbor' des allur's militaires
Tous les citoyens d'Moolenbeck,
Du boulanger à l'apoteck,
Se mettent sur le pied de guerre...
Alors faut les voir passer dans c'tt'état
Fredonnant grav'ment ce petit refrain-là :

Refrain

Godfordom ! ça est d'la fatiqu'
D'êtr' gard' civiqu'
Mais ça est quand mêm' chic...
Godfordom ! c'est lourd un fusil
C'est dang'reux aussi
Mais on a d'beaux habits
Godfordom !
Godfordom !

Celui-là qui commande en chef
C'est tout bonnement le gros Jef
Le charcutier de sur la place ;
Il a la têt' de Poléon

A part que ses ch'veux y sont blonds
Il veut que ça pète ou qu'ça casse...
Aussi faut entend' les vaillants soldats
A chacun d'ses ordr's entonner cet air-là :

Refrain

Godfordom ! ça est d'la fatiqu'
D'étr' gard' civiqu'
Mais ça est quand mêm' chic...
Godfordom ! halte pour un' fois
Jefke... ou sans quoi
On s'fournit plus chez toi !
Godfordom !
Godfordom !

La.d'ssus, le bon Van den Bistrou
Qui tient un débit de faro
Dit, épongeant sa fac' qui suinte :
" Aï ! voyons, faut pas s'engueuler ;
l'fait trop chaud. Mieux vaut aller
Chez moi profiter sur un' pinte ! "...
Alors, tout le mond's'en va boir' comm' ça
Dans l'estaminet en chantant cet air-là

Refrain

Godfordom ! ça est d'la fatiqu'
D'étr' gard' civiqu'
Mais ça est quand mêm' chic...
Godfordom ! c'est Jef qu'est l'plus saoul
C'est juste après tout
Car c'est l'chef, savez-vous ?
Godfordom !
Godfordom !

L'soir, les voyant rentrer avec
Un' joyeus' cuit' dans Moolenbeck
Ayant servi l'Roi, la Patrie,
Leurs femm', fiér's de tels héros
Leur ouvrent les bras ronds et gros
Et les étouff'nt de calin'ries...
Alors en s'laissant glisser dans les draps
Soldats et gradés soupir'nt ce r'frain-là :

Refrain

Godfordom ! ça est d'la fatiqu'
D'étr' gard' civiqu'
Mais ça est quand mêm' chic...
Godfordom ! d'puis c'matin qu'je m'tu'
Tant pis ! j'n'en peux plus
Maint'nant je tire au...
Godfordom !
Godfordom !

*Paroles de G. COUTE et SEIDER
Musique de Alcib MARIO*

LA MAUVAISE HERBE

J'avais pourtant jeté mon blé
Au mitan d'un champ bien sarclé,
Et j'étais sûr de ma semence.
J'avais placé mon cœur pourtant
Parmi le cœur le plus constant,
Et j'étais plein de confiance !

Refrain

Mais la mauvaise herbe
(Voyez ma gerbe
Et mes amours...)
Mais la mauvaise herbe,
Ça pousse toujours !...

Sans qu'on ait jamais su comment
L'ivraie — à côté du froment —
Germa dans la terre endormie.
Et le mensonge vint un jour,
Éclora auprès de mon amour
Dans le petit cœur de ma mie !

Refrain

Car la mauvaise herbe, etc.

De mes sillons, après l'hiver,
En même temps que le blé vert,
Ont surgi les nielles traîtresses,
Et j'ai senti la trahison
Ainsi qu'une fleur de poison,
Sous les roses de nos caresses.

Refrain

Ah ! la mauvaise herbe, etc.

Nielle et chiendent ont triomphé
Et mon blé, par eux, étouffé,
A péri partout dans la plaine
Mon pauvre amour est mort aussi !
Mon pauvre amour est mort ainsi :
Écrasé sous un peu de haine !

Refrain

...Sous la mauvaise herbe, etc.

On coupe aujourd'hui les épis
Les blés fauchés font un tapis,

Derrière chaque faux qui volte ;
Plus d'un amoureux moissonneur
Ramasse aujourd'hui du bonheur,
Et voici ma triste récolte :

Dernier refrain

De la mauvaise herbe !
(Voyez ma gerbe
Et mes amours)
De la mauvaise herbe
Qui pousse toujours !

MA VIGNE POUSSE

Je compte bientôt soixante vendanges,
N'empêche que j'ai planté l'an dernier,
Le jour où ma vigne emplira ma grange
Ses pieds descendront chatouiller mes pieds.
Mais, déjà mes yeux la voient, fière et douce
Ainsi qu'une fille allant à l'amour,
Forte comme un gas qui vient des labours
Et mon cœur sourit car ma vigne pousse.

Refrain

Ah ! Ion la ! ma vigne pousse ! Ion la !
C'est l'avenir qui pousse là !

Ma vigne verra crever la bêtise,
Les croix tomberont des dieux inhumains
Dont le prêtre boit tout seul à l'église,
Tout le monde aura le calice en main !
Ma vigne verra les noces sincères
De beaux amoureux s'aimant librement,
Sans jamais mentir, même d'un serment,
Et ne sachant plus le chemin du maire.

Ma vigne verra chasser la misère
Tous les assassins à ventre de loups,
Noieront leurs couteaux dans l'eau des rivières
Pour chanter son vin sur des airs très doux.
Les errants maudits et les sans asile
Seront des rêveurs qui viendront le soir
Boire en la liqueur tendre du pressoir
Le ciel qui se mire au creux des sébiles.

Ma vigne verra fusiller la guerre,
Ses raisins de paix en paix mûriront ;
Leur sang rougira seul les bouches claires
Qui refuseront celles des clairons.
Ma vigne verra tomber les frontières,
Et les ennemis des temps disparus,
Allonger les bras après avoir bu

Pour reboire un coup et choquer leurs verres.

Ma vigne verra les temps d'harmonie,
Les enfants viendront comme ses raisins ;
Les sentiers seront moins beaux que la vie,
Les hommes auront la bonté du vin.
Ah ! ma vigne forte ! Ah ! ma vigne douce !
On me dit : Pourquoi rêver tout cela
Vieux qui doit mourir quand tantôt viendra ?
Je mourrai tantôt, mais ma vigne pousse !

MOSSIEU IMBU

Môssieu Imbu est mort, est mort et entarré !
Môssieu Imbu ! ... un gâs qui v'nait d'êt' décoré
Pour pas avouèr mis d'cess'depis qu'il 'tait au monde
A bagosser: « Imbu ! ... Imbu !... » et qu'était pus
Counnu qu'sous c'sobriquet à dix yieu's à la ronde...
Môssieu Imbu est mort, est mort et entarré !
I dira pus : « Imbu !.. Imbu ! » Môssieu Imbu !

Il avait tro's, quat' cépé's d'vigne en haut d'la côte
Et queuqu's minieaux d'blé dans la plain' de pus qu'les aut'es.
Pas des mass's, pas des tas ! pas ben larg', pas ben long !
Mais assez, pour pouvouèr avouèr eune opignon...
I' passait su' la place en lisant son journal.
Il 'tait républicain !... rouge... anticlérical !
Et c'est pour ça qu'il 'tait, depis troués élections,
L'Maire !... el'maire ed'cheu nous ! ... Môssieu l'mair'! nom de Guieu !

« Les curés !... » qu'i' disait - et, i' d'venait furieux ! -
« Des ouésieaux qu'la République engréss'dans son sein,
Et des cochons qui sont s'ment pas républicains !
Et pis qu'i's prenn't pas d'gants pour chatouiller les fesses
Aux femm's et aux garçail's dans leu bouéte à confesse...
Moué !... j'veux pas qu'la bourgeoués'foute el'pied à la messe ! »

C'est vrai !... Mame Imbu foutait pas l'pied à la messe !
Tout d'même, il 'tait cocu... cocu coumme à confesse :
I' gagnait trop souvent l'notaire à la manille,
Le p'tiot notair' qu'avait des si fin's moustach's breunes !
Mais, assorbé dans la gérance ed'la coummeune,
Môssieu Imbu portait ses cornes sans les vouér
Et i' r'dev'nait gâitieu à dévider c't t'histouère,
C'tte boune histouèr' de franc-maçon en mal d'esprit,
C'tte vieille histouér' du charpenquier tourneux d'chevilles :
Le cornard du pigeon et d'la Vierge Marie...
« Ah la r'ligion ! ... qué's couillonad's et qué's môm'ries ! »
Et l'dégoût l'empougnait si fort qu'à des moments
S'il avait pas été c'qu'il 'était : eune houmme' conv'nab'e :
I' vous aurait craché su' un Saint-Saquerment !

Mais, quand qu'c'est qu'i vouéyait passer un régiment,
Eun' vent-vol trifouillait soun âm' de contribuab'e
En revolt' cont' les couillounnad's et les môm'ries;
D'avant l'drapieau, c'tt' aut' Saint-Saquerment : c'ti d'la Patrie !
I' faisait un salut à s'en démancher l'bras
Et qu'étais, ma grand foué ! joliment militaire
D'la part d'un gâs qu'avait jamais été soldat...
Il avait ses idé's su' les vu's d'l'Angleterre
Et il 'tait poummouniqu' d'avouér gueulé la R'vanche,
L'honneur de nout' armée et la glouér de la France !

C'est avec ça qu'il bouchait l'vid' de ses discours
Que l'mâit' d'écol' passait en r'vu' pou' les grands jours
De Fête-Dieu laïqu', de Paradis scolaire :
Quatorz' juillet d'lampions roug's et d'pompiers brinzingues,
Distribution d'prix aux mardeux à qui qu'on s'ringue
Du républicanisme à les en fer' querver :

Il 'tait memb' d'eune flopé' d'sociétés d'brav's gens,
Et des foués président - d'quoué qu'il 'tait honoré -
Société d'secours mutuels et d'gymnastique,
Société d'tir et société d'musique !
Société d'tempérance et, tout en mêm'temps,
Société des francs-buveurs : les « Amis d'la vigne » !
Il 'tait perdu dans les rubans et les insignes :
Les mains qui s'quienn'nt, les p'tit's lyr's, les grapp's ed'raisin
Et aut's verrotail'ris d'petzouill's civilisés
Qui bé'nt coumm'gueul' de four d'avant cell's-là des sauvages:

Il avait fait planter su' la plac' du village
Eune estatu !... pasque la coummeun' d'à-couté
N'n'avait eun'! et qu'j'étions ben autant qu'nous vouésins !...
...C'est l'poltrait d'un gâs qu'mém'les vieux ont pas connu !
Qu'est p'tét' qu'eun' blagu' !... Mais là !... j'avons nout' estatue
Et les deux chiens au boucher ont eun' pissoquiére ! ...
D'aucuns ont dit qu'il 'tait pus urgent d'fère un ch'min,
Mais allez don' contenter tout le monde et son père !

Le jour d'l'inauguration de c'tte sapré' garce
D'estatu' ! yieau tombait, tombait coumm' vach' qui pisse !
Môssieu Imbu gangna chaud et fréd sous l'avarce
Et est décédé, coumm' les lett's de deuil le disent :
- A cinquante ans !... muni des saquerments d'l'Eglise ! -
J'l'avons r'conduit là-bas, dans l'enclos à tout l'monde,
En r'broussant l'pouél à nous chapieaux en sign' de deuil.
J'l'ont pleuré avec des discours su' son çarcueil,
J'l'ont r'gretté avec des tas d'courounn's su' sa tombe
Et j'l'ont laissé, porteurs d'ses tit's et d'ses médailles,
Couché en terre, à couté des dargniér's semailles.

Môssieu Imbu est mort... est mort et entarré ! ...
Ah ! qué' soleil et qué' bon vent su' les luzarnes,

Et coumm' le vin mouss'frais aux pichets des aubarges
Et qu'la fille est don' gent' qu'écart' des draps su' l'harbe ! ...
Moué, ça m'donne envi' d'viv' de r'veni' d'entarr'ment !
...C'est ça, bon Guieu ! ... tant qu'a dur'ra... vivons la vie !
Vivons-la ! en restant des houmm's tout bounnément
Et sans l'embistrouiller d'étiqutt's d'épic'rie
Ou d'sentiments d'bazar en chiffon et far-blanc ! ...
Leu' politique empêch' pas les fleurs d'ét' jolies !

Et, pisqu'Môssieu Imbu est mort et entarré,
I' bouéra pus !... Dis don', la belle, au coin du pré...
Buvons, nous aut's ! ... el'vin est bon ! ... A nout' santé !
Et chiffonnons les draps qu'tu t'en viens d'écarter !

LES MOULINS MORTS

On vient d'arrêter le moulin
Qui chanta, chanta, tout le jour,
Son refrain tout blanc, tout câlin
En faisant son œuvre d'amour...
Et je suis là, ce soir, mon Dieu !
Gisant quelque part, au milieu
Du moulin où plus rien ne bruit...
Avec mon cœur pareil à lui !...

L'odeur du buis, le son du glas,
Un temps de neige, un soir d'ivresse
M'attristent moins que la tristesse
Des moulins qui ne tournent pas !...

Les meules ont l'air d'écraser
Du silence sous leur torpeur...
Et le blutoir ankylosé
Crible de la nuit sur mon cœur,
Mon cœur déjà si plein de nuit
Et que le silence poursuit
Toujours, toujours, depuis le jour
Où finit mon dernier amour...

L'eau coule, pleurant de langueur,
Sous la vanne aux bords vermoulus,
Comme l'inutile douleur
D'un cœur aimant qui n'aime plus...
Et ce cœur-là, mon cœur à moi,
Sentant sa peine avec effroi
En la douleur morne de l'eau,
Vient à crever d'un gros sanglot...

Holà ! clair meunier de l'Espoir
Qui remets en marche, le jour,
Le moulin qui s'arrête au soir
Comme un pauvre cœur sans amour !...

Holà ! déjà l'aube éclaircit
Le moulin... et mon cœur aussi !
Holà ! holà ! meunier qui dors,
Ressuscite les moulins morts !...

L'odeur du buis, le son du glas,
Un temps de neige, un soir d'ivresse
M'attristent moins que la tristesse
Des moulins qui ne tournent pas !...

NOËL DE LA FEMME QUI VA AVOIR UN PETIOT ET QUI A FAIT UNE MAUVAISE ANNEE

Les cloches essèment au vent
La joi' de leur carillonnée,
Qui vient me surprendre, rêvant,
Dans le coin de ma cheminée ;
Noël ! Noël ! c'est aujourd'hui
Que Jésus vint sur sa litière,
Noël ! mon ventre a tressailli
Sous les plis de ma devantière.

O toi qui vas, dans mon sabot,
Me descendre, avec un petiot,
De la misère et de la peine,
Noël ! Noël ! si ça se peut
Attends encore ! Attends un peu ! ...
Attends jusqu'à l'année prochaine !

Noël ! Noël ! cette anné'-ci
Le froid tua les blés en germe,
Tous nos ceps ont été roussis ;
Le « jeteux d'sorts », sur notre ferme,
A lancé son regard mauvais
Qui fait que sont « péri's » mes bêtes,
Que mes pigeons se sont sauvés
Et que mon homme perd la tête.

Tous mes gros sous, à ce train-là,
Ont filé de mon bas de laine,
Quand reviendront ? Je ne sais pas !
Mais, à la récolte prochaine,
J'espère voir les blés meilleurs
Et meilleure aussi la vendange,
Pour mon bonheur et le bonheur
De l'enfant dont j'ourle les langes.

NOS VINGT ANS

Gueux, qu'avions-nous jusqu'à ce jour?
- De l'or, pas un sou ! Du sol, pas un pouce !
Notre âge nous livre l'amour,

Blond trésor et vigne aux vendanges douces
Mais voici qu'on veut nous voler
Trois ans de bonheur éclos hier à peine.
Et voici qu'on veut affubler
Nos tendres vingt ans d'oripeaux de haine

Refrain

Les gros, les grands !... Si c'est à vous
Ecus sonnants et bonne terre
Les gros, les grands !... Si c'est à vous
vous les gardez pour vous !
Mais nos vingt ans, ils sont à nous
Et c'est notre seul bien sur terre.
Mais nos vingt ans, ils sont à nous
Nous les gardons pour nous !

Pourquoi des clairons, des tambours ?...
Le violon jase au fond des charmilles.
Les galons et les brandebourgs
Ça fait mieux autour du jupon des filles !
Notre coeur dans un coeur aimé,
Reposera mieux qu'au sein de l'histoire
Car nous nous flattons d'estimer
Une nuit d'amour plus qu'un jour de gloire.

Notre bonheur n'est pas jaloux
Du bonheur de ceux qui disent : Je t'aime
Dans un autre patois que nous.
Nous ne voulons pas troubler leur poème.
Et fiers d'épeler à présent
Dans un livre plein de -douces paroles.
Pour apprendre à verser du sang
Nous ne voulons pas aller à l'école.

Le mensonge, en l'amour prend corps,
Mais il prête une âme aux drapeaux qui bougent
Alors, nous préférons encor
Le mensonge rose au mensonge rouge.
Et sur ce, bourgeois impotents
Dont le champ fleurit, dont le coffre brille,
Ne demandez plus nos vingt ans :
Ils sont promis pour le prochain quadrille.

NOUVEAU CREDO DU PAYSAN

Bon paysan -dont la sueur féconde
Les sillons clairs où se forment le vin
Et le pain blanc qui doit nourrir le monde,
En travaillant, je dois crever de faim ;
Le doux soleil, de son or salulaire,
Gonfle la grappe et les épis tremblants ;
Par devant tous les trésors de la terre,

Je dois crever de faim en travaillant !

Refrain

Je ne crois plus, dans mon âpre misère,
A tous les dieux en qui j'avais placé ma foi,
Révolution ! déesse au coeur sincère,
Justicière au bras fort, je ne crois plus qu'en toi ! (bis)

Dans mes guérets, au temps de la couvraille,
Les gros corbeaux au sinistre vol brun
Ne pillent pas tous les grains des semailles :
Leur bec vorace en laisse quelques-uns !
Malgré l'assaut d'insectes parasites,
Mes ceps sont beaux quand la vendange vient
Les exploiters tombent dessus bien vite
Et cette fois, il ne me reste rien !

Au dieu du ciel, aux maîtres de la terre,
J'ai réclamé le pain de chaque jour :
J'ai vu bientôt se perdre ma prière
Dans le désert des cieux vides et sourds ;
Les dirigeants de notre République
Ont étalé des lois sur mon chemin,
D'aucuns m'ont fait des discours magnifiques,
Personne, hélas ! ne m'a donné de pain !

Levant le front et redressant le torse,
Las d'implorer et de n'obtenir rien,
Je ne veux plus compter que sur ma force
Pour me défendre et reprendre mon bien.
Entendez-vous là-bas le chant des Jacques
Qui retentit derrière le coteau,
Couvrant le son des carillons de Pâques :
C'est mon Credo, c'est mon rouge Credo

L'ODEUR DU FUMIER

C'est eun' volé' d'môssieux d'Paris
Et d'péquit's dam's en grand's touélettes
Qui me r'gard'nt curer l'écurie
Et les "têts" ousque gât'nt les bêtes :
Hein ?... de quoué qu'c'est, les villotiers,
Vous faisez pouah ! en r'grichant l'nez
Au-d'ssus d'la litière embernée?...
Vous trouvez qu'i' pu', mon feumier?

Ah ! bon guieu, oui, l'sacré cochon !
J'en prends pus avec mes narines
Qu'avec les deux dents d'mon fourchon
Par oùsque l'jus i'dégouline,
- I' pu' franch'ment, les villotiers !
Mais vous comprendrez ben eun' chouse,

C'est qu'i' peut pas senti' la rouse ! ...
C'est du feumier... i'sent l'feumier !

Pourtant, j'en laiss' pas pard'e un brin,
J'râtle l'pus p'tit fêtu qu'enrouse
La pus michant' goutt' de purin,
Et j'râcle à net la moind'er bouse !
- Ah ! dam itou, les villotiers,
Malgré qu'on seye en pein' d'avouer
Un "bien " pas pus grand qu'un mouchouer,
On n'en a jamais d'trop d'feumier !

C'est sous sa chaleur que l'blé lève
En hivar, dans les tarr's gelives ;
I'dounn' de la force à la sève
En avri', quand la pousse est vive !
Et quand ej'fauch' - les villotiers !
Au mois d'Août les épis pleins
Qui tout' l'anné' m'dounn'ront du pain,
Je n'trouv' pas qu'i' pu', mon feumier !

C'est d'l'ordur' que tout vient à nait'e :
Bieauté des chous's, bounheur du monde,
Ainsi qu's'étal'su' l'fient d'mes bêtes
La glorieus'té d'la mouésson blonde...
Et vous, tenez, grous villotiers
Qu'êt's pus rich's que tout la coummeune,
Pour fair' veni' pareill'fortune
En a-t-y fallu du feumier !!!

Dam' oui, l'feumier des capitales
Est ben pus gras que c'ti des champs :
Ramas de honte et de scandales...
Y a d'la boue et, des foués, du sang !...
- Ah ! disez donc, les villotiers,
Avec tous vos micmacs infâmes
Ousque tremp'nt jusqu'aux culs d'vos femmes...
I'sent p'tét' bon, vous, vaut' feumier?...

Aussi, quand ej'songe à tout ça
En décrottant l'dedans des "têts"
J'trouv' que la baugé' des verrats
A 'cor comme un goût d'properté !
Et, croyez-moué, les villotiers,
C'est pas la pein' de fèr' des magnes
D'vant les tas d'feumier d'la campagne :
I' pu' moins que l'vout'... nout' feumier !

LES OIES INQUIETES

Les oies qui traînent dans le bourg
Ainsi que des commères grasses

Colportant les potins du jour,
En troupeaux inquiets s'amassent.
Un gros jars qui marche devant
Allonge le cou dans la brume
Et frissonne au souffle du vent
De Noël qui gonfle ses plumes...

Noël ! Noël !
Est-ce au ciel
Neige folle
Qui dégringole,
Ou fin duvet d'oie
Qui vole.

Leur petit œil rond hébété
A beau s'ouvrir sans trop comprendre
Sur la très blanche immensité
D'où le bon Noël va descendre,
A la tournure du ciel froid,
Aux allures des gens qui causent,
Les oies sentent, pleines d'effroi,
Qu'il doit se passer quelque chose.

Les flocons pâles de Noël
- Papillons de l'Hiver qui trône -
Comme des présages cruels
S'agitent devant leur bec jaune,
Et, sous leur plume, un frisson court
Qui, jusque dans leur chair se coule.
L'heure n'est guère aux calembours,
Mais les oies ont la chair de poule.

Crrr !... De grands cris montent parmi
L'aube de Noël qui rougeoie
Comme une Saint-Barthélemy
Ensanglantée du sang des oies ;
Et, maintenant qu'aux poulaillers
Les hommes ont fini leurs crimes,
Les femmes sur leurs devanciers
Dépouillent les corps des victimes.

LE PANTALON DU COUSIN JULES

J'suis d'un' famill' qu'on estime honorable ;
Mon cousin est un garçon très capable,
Et mon oncle un fort honnête épicier ;
Mais, ceci est incontestable,
Ils manquent de chic pour s'habiller :

Refrain

Le pantalon de mon cousin Jules
Est beaucoup trop long, c'est bien ridicule.

Le pantalon de mon oncle Éloi
Est beaucoup trop court, il a l'air d'une oie.

Lorsqu'il débit' du sucre ou d'la chandelle,
L'un est toujours à monter ses bretelles ;
Et quand l'aut' part pour aller déposer
Quelque chos'chez sa clientèle,
Il est toujours à les baisser.

L'premier n'trouv' pas d'balayeur qui l'dégotte
Pour ramasser la poussière ou les crottes,
Et le second, lorsqu'il s'indigne après
La tenu' des dam's en culotte,
Fait voir le poil de ses mollets.

Un jour que Jul's s'était flanqué la cuite
(C'est rare ! et puis chez lui ça n'a pas d'suite !)
Dans son grimant il vint à s'oublier ;
Un jour seul'ment après... sa fuite
Il vit ses souliers tout mouillés.

L'été dernier, sur une très chic plage,
Mon oncle put entendr' sur son passage
L'mond'qui disait : « Où sont donc les gardiens
Pour interdire à ce sauvage
D'passer en ville en cal'çon d'bain.

Et si jamais un ami leur réclame
La raison d'leur accoutrement infâme
Ils répond'nt : « Si not' culott' fait pitié,
C'est simplement pour que not' femme
Ne soit pas tenté' d'la porter.

LE PATOIS DE CHEZ NOUS

Dans mon pays, dès ma naissance
Les premiers mots que j'entendis
Au travers de mon «innocence »
Semblaient venir du paradis
C'était ma mère, toute heureuse,
Qui me fredonnait à mi-voix
Une simple et vieille berceuse,
En patois...

Le joli patois de chez nous
Est très doux !
Et mon oreille aime à l'entendre.
Mais mon cœur le trouve plus doux,
Et plus tendre !

Dans mon pays, au temps des sèves,
A l'âge où d'instant en instant,

L'amour entrevu dans nos rêves
Se précise dans le Printemps.
Cueillant les fleurs que l'avril sème
Un jour, pour la première fois,
Une fille m'a dit : « Je t'aime »
En patois...

De mon pays blond et tranquille
Quand je suis parti « déviré »
Par le vent soufflant vers la Ville,
Mes vieux et ma mie ont pleuré.
Pourtant, jusqu'au train en partance
M'ont accompagné tous les trois
Et m'ont souhaité bonne chance
En patois...

Loin du pays, dans la tourmente
Hurlante et folle, de Paris,
Où ma pauvre âme se lamente
Un bonheur tantôt m'a surpris !
Des paroles fraîches et gaies
Ont apaisé mes noirs émois :
J'ai croisé des gens qui causaient
Mon patois...

LA PAYSANNE

Paysans dont la simple histoire
Chante en nos cœurs et nos cerveaux
L'exquise douceur de la Loire
Et la bonté -des vins nouveaux, (bis)
Allons-nous, esclaves placides,
Dans un sillon où le sang luit
Rester à piétiner au bruit
Des Marseillaises fratricides ?...

Refrain

En route! Allons les gâs ! Jetons nos vieux sabots
Marchons,
Marchons,
En des sillons plus larges et plus beaux !

A la clarté des soirs sans voiles,
Regardons en face les cieux ;
Cimetière fleuri d'étoiles
Où nous enterrerons les dieux. (bis)
Car il faudra qu'on les enterre
Ces dieux féroces et maudits
Qui, sous espoir de Paradis,
Firent de l'enfer sur la « Terre » !...

Ne déversons plus l'anathème

En gestes grotesques et fous.
Sur tous ceux qui disent : « Je t'aime »
Dans un autre patois que nous ; (bis)
Et méprisons la gloire immonde
Des héros couverts de lauriers :
Ces assassins, ces flibustiers
Qui terrorisèrent le monde !

Plus -de morales hypocrites
Dont les barrières, chaque jour,
Dans le sentier des marguerites,
Arrêtent les pas de l'amour !... (bis)
Et que la fille-mère quitte
Ce maintien de honte et de deuil
Pour étaler avec orgueil
Son ventre où l'avenir palpite !...

Semons nos blés, soignons nos souches !
Que l'or nourricier du soleil
Emplisse pour toutes nos bouches
L'épi blond, le raisin vermeil !... (bis)
Et, seule guerre nécessaire
Faisons la guerre au Capital,
Puisque son Or : soleil du mal,
Ne fait germer que la misère.

PETIT PORCHER

Il a dans les treize ans ; chez eux,
On est malheureux !
Il a mis un brin de bruyère
A sa boutonnière
Et tristement s'en est allé
Au pays du blé,
A la louée où quelque maître
Le prendra peut-être ?...

Petit porcher
Ho !...
T'es embauché !...
Le maître charretier t'attend, pauvre petiot !
Ho !...

Les coqs ne chantent pas encor,
Rien ne bouge, il dort
Avec « la Noiraude » et « la Rousse »
Dans l'étable douce,
L'étable close où le fumier
Tient chaud en janvier,
Et tandis que l'aube se lève
Il fait un beau rêve...

Petit porcher
Ho !...
Faut dénicher !
Le maître charretier a besoin d'un seau d'eau,
Ho !...

Sur la table où mangent les gens
Au retour des champs
On apporte une miche noire
Et de l'eau pour boire.
Il mord dans son triste chanteau
Comme en du gâteau ;
Et ses yeux, tandis qu'il dévore
Réclament encore !...

Petit porcher
Ho !...
Assez mangé !...
Le maître charretier a fermé son coutieau
Ho !...

Hier c'était la fête chez nous
Les gâs étaient saouls :
Ils ne sont rentrés qu'à l'aurore
Demi saouls encore;
Le charretier au vin méchant
Jure, lui cherchant
A tout propos un tas de noises,
Bêtes et sournoises.

Petit porcher
Ho !...
Faut pas broncher
Le maître charretier a mis ses gros sabots
Ho !...

Ainsi toujours peinant, souffrant,
Il deviendra grand;
Et son tour enfin, viendra d'être
Le charretier-maître
Faisant peiner, faisant souffrir
Un autre martyr
Selon la routine suivie
Puisque c'est la vie !...

Petit porcher
Ho! ...
Sera changé
En maître charretier pour le porcher nouveau !
Ho !...

PETIT POU CET

Puisqu'on ne trouve plus sa vie
Au bout des sillons de chez nous,
Un jour, j'ai dû quitter ma mie
Pour la ville où pleuvent les sous ;
Et, ce jour-là, dans ma mémoire :
Lit clos des contes du passé,
J'ai vu se réveiller l'histoire,
L'histoire du Petit Poucet.

Refrain

En partant chez l'ogresse,
L'ogresse qu'est la vie,
J'ai semé des caresses
Pour retrouver ma mie !

Poucet semait parmi les sentes
Son pain bis et ses cailloux blancs.
Sur le corps blanc de ma charmante
Quel semis de baisers brûlants !
Sur son front et ses yeux en fièvres,
Sur son ventre et ses seins en fleurs,
Le geste rose de mes lèvres
A semé l'Amour de mon cœur.

Plus tard, pour retrouver ma mie :
« Où sont mes baisers d'autrefois ? »
Les baisers sont de blanches mies
Sous le bec des oiseaux des bois.
Plus un seul ! sur sa chair impure,
Un seul ! de mes baisers brûlants !
Tous sont partis sous la morsure
Du baiser des autres galants !

Ma mie qui ne se souvient guère
Se rappelle pourtant qu'un jour,
Je l'ai frappée dans ma colère
D'une gifle de mon poing lourd.
Elle me reproche ce geste
Toujours avec la même ardeur.
Le mal est un caillou qui reste
Dans les pauvres sentiers du cœur !

LES PETITS CHATS

Hier, la chatt' gris'dans un p'quit coin
D'nout' guernier, su' eun' botte de foin,
Alle avait am'né troués p'quits chats ;
Coumm' j'pouvais pas nourri' tout ça,
J'les ai pris d'eun' pougné' tertous
En leu-z-y attachant eun' grouss' piarre au cou.

Pis j'm'ai mis en rout' pour l'étang ;
Eun' foués là, j'les ai foutus d'dans ;
Ça a fait : ppllouff !... L'ieau a grouillé,
Et pis pus ren !...Ils 'tin néyés...
Et j'sé r'parti, chantant coumm' ça :
"C'est la pauv' chatt' gris'qu'a perdu ses chats. "

En m'en allant, j'ai rencontré
Eun' fill'qu'était en train d'pleurer,
Tout' peineuse et toute en haillons,
Et qui portait deux baluchons.
L'un en main ! c'était queuqu's habits ;
L'autr', c'était son vent'e oùsqu'était son p'quit !

Et j'y ai dit : « Fill', c'est pas tout ça ;
Quand t'auras ton drôl'su' les bras,
Comment don' qu'tu f'ras pour l'él'ver,
Toué qu'as seul'ment pas d'quoué bouffer ?
Et, quand mêm' que tu l'élév'rais,
En t'saignant des quat'vein's... et pis après ?

Enfant d'peineuse, i' s'rait peineux ;
Et quoiqu'i fasse i' s'rait des ceux
Qui sont contribuab's et soldats...
Et, - par la tête ou par les bras
ou par... n'importe ben par où ! -
I' s'rait eun outil des ceux qu'a des sous.

Et p't-êt qu'un jour, lassé d'subi'
La vie et ses tristes fourbis,
I' s'en irait se j'ter à l'ieau
Ou s'foutrait eun' balle dans la pieau,
Ou dans un bois i' s'accroch'trait
Ou dans un « cintième » i' s'asphysquerait.

Pisqu'tu peux l'empêcher d'souffri,
Ton pequiot qu'est tout prêt à v'ni,
Fill', pourquoi don' qu'tu n'le f'rais pas ?
Tu voués : l'étang est à deux pas.
Eh ! bien, sitout qu'ton p'quiot vienra,
Pauv' fill', envoueill'-le r'trouver mes p'tits chats !... »

LES PIES

Je suis un gâs du tour de France
Qui chemine depuis huit jours
Pour retourner au bourg d'enfance
Où nichent ses amours.
J'ai le cœur gai comme un pinson
En suivant le bord de la Loire,
Mais soudain, malgré ma chanson,
Voilà que j'ai des idées noires.

Refrain

A main gauche, vers les semeurs,
J'ai vu s'envoler des pies :
(A main gauche, c'est du malheur !)
Et je songeais à ma mie !

Que se passe-t-il de si grave
A la maison vieille où fleurit
La giroflée dessus la cave
Et jusque dans le puits ?...
Je vois des gens noirs sur le seuil,
Quatre chandelles allumées,
Et, sur le bois blanc d'un cercueil,
Les fleurs en croix des giroflées !

Qu'arrive-t-il de si terrible ?...
Je vois ma belle allant au puits,
Tous les soirs, quand le voisin crible
L'orge pour l'écurie...
Et cette gueuse, chaque fois,
Lui jette un brin de giroflée :
Il n'en restera plus pour moi,
Pour fleurir mon jour d'arrivée.

Ah ! que ces choses sont affreuses !
Mais, dis-moi que ça n'est pas vrai
Et que les pies sont des menteuses
O semeur des guérets ?...
- Ne zyeute pas de tous côtés,
Passe, passe, le gâs qui passe !
Laisse venir les destinées
Et regarde la vie en face...

Refrain

A main gauche, vers les semeurs,
J'ai vu s'envoler des pies.
(A main gauche, c'est du malheur !)
Et je songeais à ma mie !

POURQUOI ?

Mes vieux, autant que j'm'en rappelle,
Avint eun' bell' maison en tuile :
I's m'él'vint coumme eun' demouéselle
Et j'allais au couvent d'la ville,
Pis, crac !... V'là les mauvais's années !
La bell' maison qu'est mise en vente,
Toute ma famill' qu'est ruinée,
Et moué que j'm'embauch' coumm' servante...

Pourquoué ? pourquoué ?

Je l'sais-t-y, moué...
L'souleil se couch' sans dir' pourquoié !

Adieu mon bieu corsag' de mouére !
Faut qu'je pouille un cotillon d'serge,
Et, v'là qu'un jour qu'i' voulait bouére,
L'gâs au châ't'lain rent'e à l'auberge ;
Je l'voués r'veni' le lend'main même
Et, de l'vouér, v'là mon coeur qui saute !
I' r'vient toujou's et v'là qu'je l'aime !
Pourquoié c'ti-là putôt qu'eun aut'e ?...

Pourquoié ? pourquoié ?
Je l'sais-t-y, moué ?
Les ros's fleuriss'nt sans dir' pourquoié !

V'là que j'i cède et qu'i m'engrosse,
Pis, i' s'ensauv' devant mon vent'e,
N' voulant pas traîner à ses chausses
L'amour douloureux d'eun' servante.
Ah ! l'scélérat, et quelle histouére !
Mais dans l'vin rouge et pur des vignes,
La dargniér' foués qu'il est v'nu bouére
J'ai trempé des herbes malignes...

Pourquoié ? pourquoié ?
Je l'sais-t-y... moué ?
L'tonnerr' tomb' ben sans dir' pourquoié ?

Si j'avais fait coumm' la vouésine,
Quand qu'son galant s'est tiré d'l'aile,
Alle en a r'pris deux, la mâtine !
Pourquoié qu'j'ai pas pu fair' comme elle ?
J's'rais pas là, sous les yeux des juges,
Ces homm's juponnés coumm' des femmes
Qu'ensev'liss'nt un crim' sous l'déluge
D'un tas d'aut's crim's 'cor pus infâmes.

Pourquoié ? pourquoié ?
Je l'sais-t-y, moué ?
Eux non pus, i's sav'nt pas pourquoié ?

POUR UN VIOL

J'étais, quand c'tte affèr' m'a fait fout'e au d'dans,
Calouche, songeux, cloch'patte et brèch'dents,
Et j'sors de prison avec la mê'm' touche:
Brèche-dents, cloch'patt', songeux et calouche.
Pourtant, y a Cath'rin', la femme au juré,
D'pis que le jug'ment d'son homm' m'a taré,
A' veut, avec moué, vouèr comment qu'ça s'joue,

Refrain

Et la v'là qui rit et qui m'donn' ses joues...
Tiens don', gadoue!
Et tra la la la la!
Pour un viol au coin du boués,
Pasque j'étais laid et qu'j'avais pas d'filles,
On m'a condamné ; mais c'était pas moué...
Et v'là qu'à présent j'ai toutes les filles,
Pour un viol au coin du boués!

Et pis y a la bell'chât'lain' du chatieau
Qu'est lass' des baisers polis d'bourgeoisieaux,
Si lass' que sa chair de vic's en désire
L'étreinte baveuse et foll' du satyre.
Et la v'là qui m'suit par les ch'mins du boués
Dans l'espouèr que j'vas r'nouv'ler mes explouèts
Et qu'j'vas la rouler sur les feuell's éparses;
Mais j'm'en dérang' pas... j'y fais c'tte bonn' farce!
Ben fait, sal'garce!...
Et tra la la la la!

Eune avait l'air blanch' coumme un mouès de Mai...
Après tout, cell'-là j'aurais pu l'aimer;
A' v'nait m'vouèr au bouès, dans l'après-dînée
Qu'j'abattais les chèn's à grands coups d'cognée.
J'me trouvais trop nouèr pour causer d'amour,
Fallait que j'essplique, et j'y dis un jour :
"Moué, j'étais pour ren dans c'tte histouèr' pàs prop'e!"
Et, depis c'jour-là, j'ai pas r'vu sa robe...
Ah! la salope!...
Et tra la la la la!

Fill's ! v'avez tué l'amour d'un pauv' gâs
D'pis l'jour ousque v'êt's tombé's dans ses bras;
Car, tout en prenant vos baisers d'débauche,
J'ai vu-z-au travers de vout' téton gauche,
Qu'vout' coeur n'était ren qu'eun' butte d'fumier
Su' qui qu'vous plantez des fleurs en papier
Pour nous fère accrèr' qu'aux amours nouvelles
Y pouss' des bluets et des roses belles...
Bon guieu d'fumelles !..
Et tra la la la la!

LE PRE D'AMOUR

Lorsque Gros-Jean se maria,
Londerira,
Avec la coquette Toinette,
En dot son père lui donna
Un pré tout blanc de pâquerettes.

Or, la Toinette le trompa,

Londerira,
Un beau soir sous les talles d'aunes
Et, par le pré, soudain leva
Un carré de boutons d'or jaunes.

Quand Gros Jean s'aperçut de ça,
Londerira,
Tua le galant et l'amante
Et, par tout le pré, ce jour-là
Fleurirent des roses sanglantes.

Maintenant oublis et frimas,
Londerira,
Ont fané les fleurs illusoires
Et, dans le pré, sur le verglas,
Rampent de grandes ronces noires.

LES P'TITS OISEAUX CHANTAIENT TROP FORT...

Voilà : ce matin je voulais
Honorer d'un brin de romance
L'éveil des nids pleins d'oiselets
Et le doux printemps qui commence
J'ai débouché mon encrier,
Pris une plume et du papier

Refrain

J'ai voulu faire une chanson
Mais tireli tirelirette
Dans mon champ rempli de moisson
Mais tireli tirelirette
Les p'tits oiseaux chantaient trop fort (*bis*)

Au bout des vers de ma chanson
Tombèrent d'un vol unanime
Fauvette, bouvreuil et pinson
Dont le bec pilla chaque rime
Et leur refrain assourdissant
Étouffa le mien en passant.

Ainsi ce soir auprès de vous
Froissant nerveusement des roses
Je cherche les mots les plus doux
Pour vous dire certaines choses
J'en trouve trop... qui sont très bien
J'ouvre la bouche et ne dis rien.

Refrain final

Je voudrais vous causer d'amour
Mais tireli tirelirette
Dans mon coeur qu'enfête le jour
Mais tireli tirelirette

Les p'tits oiseaux chantent si fort (*bis*).

RENOUVEAU

Ben oui, notre amour était mort
Sous les faux des moissons dernières,
(la javelle fut son suaire...)
Ben oui, notre amour était mort,
Mais voici que je t'aime encor !

Pan pan ! pan pan ! à grands coups sourds
Comme lorsqu'on cloue une bière,
J'ai battu les gerbes sur l'aire ;
Pan pan ! pan pan ! à grands coups sourds
Sur le cercueil de notre amour

Et pan pan ! les fléaux rageurs
Ont écrasé, dessous leur danse,
Le bluet gris des souvenirs
(Et pan pan ! les fléaux rageurs !)
Avec le ponceau qu'est mon cœur !

Dedans la tombe des sillons
Quand ce fut le temps des emblaves,
Comme un fossoyeur lent et grave,
Dedans la tombe des sillons
J'ai mis l'amour et la moisson

Des sillons noirs un bluet sort
Tandis qu'une autre moisson bouge ;
Avec un beau ponceau tout rouge,
Des sillons noirs un bluet sort,
Et voici que je t'aime encor !

LE SACRILEGE IMPUNI

La Mari' s'en va-t'à l'office
Y prier pour son bon ami
Qu'v'là déjà un mois qu'est parti
Au régiment prend' du service.

Comme elle mettait l'pied dans l'église
L'facteur y donne un mot d'écrit,
Un mot d'écrit qu'son bon ami
Y'envoi' d'ousqu'i' fait son service.

Ell' rentre et prend de l'ieau bénite,
Et pis s'ag'nouille, et pis s'assit
En songeant à son bon ami
Qui souffre loin d'elle, au service.

Pendant ben longtemps ell'résiste

Mais, à la fin, elle ouvre et lit
Le billet doux d'son bon ami
Qu'est en train de fair' son service.

Là-d'ssus, les vieux saints d'pierr' frémissent
Et le petit Jésus rougit
D'voir la lett' de son bon ami
Qui l'aime en faisant son service.

Pour la punir d'la faut' commise
Dieu décid 'qu'elle aura un p'tit
Dans les neuf mois qu'son bon ami
S'ra encore à fair' son service.

Mais, il envoya vers la p'tite
Inutil'ment son Saint-Esprit,
Car le gâs avait fait l'petit
Avant que d'partir au service.

SAOUL, MAIS LOGIQUE...

N'me parlez pas de tous ces gens
Qui crient à tout l'monde, après boire :
« J'srai décoré au jour de l'an ! »
Ou : « J'porte un nom qu'est dans l'histoire ! »
Moi, j'prends souvent mon p'tit plumet,
C'est permis, même en République !
Mais alors, je n' détonn' jamais...
Quand j'suis saouûl, j'suis saouûl... mais logique !

L'autre jour, un typ' très calé
Me contait, en payant un verre,
Qu'on doutait, du temps d'Galilée
De la rotation d'la terre.
"Croir' que la terr' ne tourne pas,
Mais, nom de nom ! que j'lui réplique,
On s'saoûlait donc pas dans c'temps-là ! "
Quand j'suis saouûl, j'suis saouûl... mais logique !

En rentrant chez moi, un beau soir
Qu'mes jamb's me r'fusaient tout service,
J'restai allongé su' l'trottoir
"Eh ben !... m' fit un agent d'police
Qu'attendez-vous-là su' l'pavé ? "
Et j'eus cett' réponse magnifique :
"J'attendais qu'vous veniez m' rel'ver... "
Quand j'suis saouûl, j'suis saouûl... mais logique !

Sur le boul'vard, sous un vent fou
Et par un temps froid de décembre,
Un' petit' dam' me dit " Mon loup,
Viens-tu ? Y a du feu dans ma chambre !

- Du feu dans ta chambr' ! ... Bon ! ... Alors
Je s'rais enchanté qu'tu m'expliques
Pourquoi qu'tu rest's à g'ler dehors... "
Quand j'suis saouûl, j'suis saouûl... mais logique !

En prenant l'train, gar' Saint Lazar',
Un' fois qu'j'étais saouûl comme un' grive,
Voilà qu'j'entends, à mon départ,
Siffler une locomotive ;
Alors, par la portier' j'lui cri' :
" Tu peux pas la fermer... bourrique !
On n'est pas dans un' écuri' . "
Quand j'suis saouûl, j'suis saouûl... mais logique !

Enfin, hier, mon médecin,
Désolé d'me voir toujours ivre,
M'dit : "Si vous continuez d'ce train
Vous n'avez plus grand temps à vivre ! "
Bon ! Si j'dois claquer prochain'ment
J'm'en vais vous r'tirer ma pratique :
Plus la peïn' de m' soigner, maint'nant
Quand j'suis saouûl, j'suis saouûl... mais logique !

SAPRE VIN NOUVIEAU !...

Malgré la souéxantain' qu'est là,
Poure c'qu'est d'la pogn' j'en crains point
J'fais l'cric sous eun' vouéture ed'foin
Et j'porte un sac ed'blé coumm' ça.
Non, c'est pas les lutteux d'la fouére
Qui m' frin toucher l'épaule à bas...
... Allons, buvons un coup, les gâs !
C'est du p'quit vin, mais i' s'laiss'bouére.

Ah ! mon sapré p'quit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
C'est don' qu't'es déjà pus fort que ton père ?
Ah ! mon sapré p'quit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
Et que j'sens qui va, qui va m' fout' par terre !

Moué, j'ses tétu coumme un mulet,
C'que j'ai-z-en tét' j'l'ai pas aux pieds :
Y a Jean-Pierr' qui veut s'marier
Avec ma fille à qui qu'ça plait.
"Non, mon vieux, tant pis si tu l'aimes !
Moué ça m'va pas... tu l'auras pas !...
... Et pis, buvons un coup, mon gâs !
Tu la veux ?... j'te la donn' tout d'même !"

Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !

C'est don' qu't'es déjà pus fort que ton père ?
Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau,
Et qui fout comm' ça mes projets par terre !

Si queuqu'un m' fait des mauvais'tés
J'garde un chien d' ma chienne à c'ti-là !
Avec mon vouésin Nicolas
J'ai perdu quand qu'on a plaidé ;
D'pis, i' vourait qu'on s'rapatrie...
"Non, que j'dis, non ! j'te r'caus'rai pas ! ...
... Eh ! dis don', vouésin Nicolas ?
Viens trinquer, c'est moué que j't'en prie ! "

Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
C'est don' qu't'es déjà pus fort que ton père ?
Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau,
Et qui fout comm' ça ma rancun' par terre !

Quand on compte, un sou c'est un sou !
J'compte ! et j'aim' pas donner c'que j'ai !
C'est un traîneux qui veut loger
Et qui dit qu'il a souéf comm' tout !
« T'as souéf ? Va bouére à la rivière,
Et dans un fossé tu couch'ras...
... Non, reste icite et boués, mon gâs !
Mais, boués don'!... que j'rempliss'ton verre ! »

Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
C'est don' qu't'es déjà pus fort que ton père ?
Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau,
Et qui fout en moué l'intérêt par terre !

LA SEPARATION

Réflexion d'un traîneux

Ah ! bon ! v'là d'quoué alleumer l'feu
Pou' fer' ma popott' de traîneux :
C'journal qui roul'dans la venelle !
Mais, avant, lisons les nouvelles :
Bon guieu ! Y a 'cor la guerr' là-bas.
Ces pauv's Russ's lumérot'nt leu's memb'es.
Quiens ! Paraît qu'on cause à la Chambre
D'séparer l'Eglise et l'Etat !

L'Eglis'! quoué qu'ça peut êt' pour nous ?
Si gna un bon guieu qui fait tout,
C'est don' li qui fait la misère

Et les malheureux su' la terre ?
Mais, si l'bon guieu n'existe pas,
Pourquoué entret'ni tout' leu' vie
Les curés à dir' des ment'ries?
Séparons l'Eglise et l'Etat !

Mais l'Etat ? Quoué qu'c'est don' itou ?
C'est les gendarmes su' not' dous
Qui nous traqu'nt coumm' des bêt's sans gête,
C'est l'tas des mauvais jug's qu'acquittent
Toujou's en haut, jamais en bas,
Et c'est les loués qui sont matines
Pour nous, pou's les gâs qui cheminent.
Séparons l'Eglise et l'Etat !

Z'youtez par ci, z'youtez par là :
V'là c'qu'est l'Eglis' ! v'là c'qu'est l'Etat !
Qu'i's divorc'nt ou ben qu'i's s'raboutent,
J'me d'mande un peu c'que ça peut m'fout'e :
J'en s'rai-t-y moins peineux pour ça ?
C'est bon pou' les gens à leu-z-aise
De s'occuper d'tout's ces foutaises.
Séparons l'Eglise et l'Etat !

SERA CELLE QUI M'AIMERA

Ronde

Tout en dansant la ronde
Héla ! celui qu'est au mitan !
Faut que tu nous répondes,
Mais lorgne ben auparavant,
Hé là ! dis-nous laquelle
Est la plus belle ?

Refrain

La plus belle ?...
Dam' je n'sais pas.
La plus belle
Sera celle
Qui m'aimera

Tout en dansant la ronde
Oh ! ces yeux que vous a Margot !
Et la nuque si blonde
De Suzon, quel nid à bécots !
Et les lèvres de Lise,
Quelles cerises !

Toutes après la ronde,
Margot comme Lise et Suzon,
Se sont, au bout du monde,
Ensauvées au bras d'un garçon ;

M'est restée la Mariotte
Laide et boscotte.

Dernier refrain
La plus belle ?...
Eh ben ! la v'là...
La plus belle
Sera celle
Qui m'aimera !

STANCES A LA CHATELAINE

Madame, c'est moi qui viens.
Moi, cela ne vous dit rien !
Je viens vous chanter quand même
Ce que mon cœur a rimé
Et si vous voulez m'aimer ?
Moi : c'en est un qui vous aime !

Oh ! vos mains, dont les pâleurs
Bougent, en gestes de fleurs
Qu'un peu de brise caresse !
Oh ! vos beaux yeux impérieux !
Un seul regard de ces yeux
Dit assez votre noblesse !

Vos aïeules ont été,
Sous le grand chapeau d'été
Fleuries comme un jour de Pâques,
Marquises de Trianon,
Et moi, fils de gens sans nom,
J'ai des goûts à la Jean-Jacques !

Votre parc est doux et noir :
Il y ferait bon ce soir
Pour achever ce poème
Que mon cœur seul a rimé.
Donc, si vous voulez m'aimer,
J'y serai, moi qui vous aime !

- Je chantais cela tantôt,
Aux grilles de son château.
A la fin, compatissante,
Elle dit à son larbin :
« Joseph, portez donc du pain
Au pauvre mendiant qui chante ! »

SUR LE PRESOIR

Sous les étoiles de septembre
Notre cour a l'air d'une chambre
Et le pressoir d'un lit ancien ;

Grisé par l'odeur des vendanges
Je suis pris d'un désir étrange
Né du souvenir des païens.

Couchons ce soir
Tous les deux, sur le pressoir !
Dis, faisons cette folie ?...
Couchons ce soir
Tous les deux sur le pressoir,
Margot, Margot, ma jolie !

Parmi les grappes qui s'étalent
Comme une jonchée de pétales,
O ma bacchante ! roulons-nous-
J'aurai l'étreinte rude et franche
Et les tressauts de ta chair blanche
Ecraseront les raisins doux.

Sous les baisers et les morsures,
Nos bouches et les grappes mûres
Mêleront leur sang généreux ;
Et le vin nouveau de l'Automne
Ruissellera jusqu'en la tonne,
D'autant plus qu'on s'aimera mieux !

Au petit jour, dans la cour close,
Nous boirons la part de vin rose
Œuvrée de nuit par notre amour ;
Et, dans ce cas, tu peux m'en croire,
Nous aurons pleine tonne à boire
Lorsque viendra le petit jour !

SUR UN AIR DE REPROCHE...

A l'assemblée du pays
Quand j'étais petit, petit,
Guère plus haut qu'une botte,
Mon père, un bon paysan,
Me disait, en me glissant
Un gros sou dans la menotte :

Refrain

Tiens, p'tit gàs
V'là deux sous pour ton assemblée...
Tiens, p'tit gàs
V'là deux sous, mais n' les dépens' pas.

Avec les autres morveux
Je courais, le cœur joyeux,
Jusque sur la place en fête
Ecoutant le carillon
De l'inutile billon

Qui tintait dans ma pochette.

Les prestes chevaux de bois
Obéissant à la voix
Des orgues de Barbarie,
Les chevaux de bois tournaient
Habillés de beaux harnais
Où brillaient des pierreries.

Chez le marchand de gâteaux
Installé dessous l'ormeau
C'était la galette au beurre,
Et les sucres d'orge blonds,
Et la roue aux macarons
Qu'une plume d'oie effleure !

Devant tout ce Paradis
Je restais abasourdi,
N'osant rien dire et rien faire,
Et je retournais chez nous
Pleurant, avec les deux sous
Que m'avait donnés mon père.

Ainsi, belle aux yeux charmants
Qui dites m'aimer vraiment,
Sans vouloir me laisser prendre
Parmi votre corps rosé
Ce que j'appelle un baiser,
Prés de vous je crois entendre :

Refrain

Tiens, p'tit gâs
V'là deux sous pour ton assemblée !
Tiens, p'tit gâs
V'là deux sous, mais n' les dépens' pas !

LES TACHES

L'matin, au coup d'clairon des oés
On saute à bas au grand galop,
Et l'on s'en va-t-aux champs piocher
Jusqu'à midi à nout' clocher.
A midi, on casse un morceau
Pis on r'pioch' tout le temps du tantôt.
Le souér, on rentre à la maison
Pour manger la soupe au cochon,
Et, prés d'sa femme eun' foués couché,
Avant d'dormi' faut 'cor... bûcher.

Et v'là comm' ça qu'est cheu nous :
On se r'pos'qu'un coup dans l'trou.

On trim' comme eun' bête el'lundi,
On fait la mêm' chous'le mardi,
Et, pou se r'poser l'méquerdi,
On fait comm' lundi et mardi ;
L'jeudi, à seul'fin d'se changer,
On va vend' son beurre au marché.
Le venterdi et le sam'di
On r'prend la tach' du méquerdi
Et, l'dimanch' quand on prend du r'pous,
On n' le sent pas pasqu'on est saoul.

Et v'là comm' ça qu'est cheu nous :
On se r'pos'qu'un coup dans l'trou.

Tout l'hiver on bat à grands coups
Su' l'air' des granges le blé d'août.
Un coup qu'arrive el mois de mars
On peign' les champs avec sa harse.
Grobants sous l'souleil en été
On fane el'foin, on fauche el'blé.
En automne on coupe el raisin.
On fait l'vin doux, on sème el'grain.
Et quand que r'vient les moués d'janvier,
Reste pas qu'à s'chauffer les pieds.

Et v'là comm' ça qu'est cheu nous :
On se r'pos'qu'un coup dans l'trou.

Quand on est tout petit petiot
On va-t-à l'écot' de l'hamieau.
Quand qu'on attrap' douze à treize ans
Faut s'en aller piocher aux champs.
A vingt ans on sert sa Patrie,
En s'en r'venant d'là on s'marie,
On fait des petits à soun heure,
On est patriote, électeur,
Contribuabe ! ... et ça continue
Jusque là ousqu'on n'en pouv' pus...

Et v'là comm' ça qu'est cheu nous :
On se r'pos'qu'un coup dans l'trou.

T'AS-T'Y BEN FETE MON JACQUES ?

T'as-t'y ben fêté, mon Jacques,
La fêt' de la Libarté ?
T'as-t'y ben fêté, mon Jacques,
T'as-t'y ben fêté?

J'on envoueyé fout' la bon guieu d'ouvrage
Qui press'coumme el diab'e à l'entré d'mouésson,
Et pis, j'son partis traîner sous l'ombrage

Ousque les pompiers buvint au poison ;
On s'n'est mis dans l'col tant qu'j'en pouvint mett'e,
Si qu'v'auriez vu ça quand qu'on s'est l'vé d'là !...
I' disint : « Hu' mon Jacqu's ! » et j'allint à dia !
(Jusqu'à nous vieill's jamb's qui voulint pus d'maîte !)

J'ons mis des lantern's su' l'devant des f'nêtes
Pour qu'l'Egalité trouv' son compte itou
En fesant r'ssembler les maisons hounnêtes
A d'auceun's maisons qui l'sont point en tout !
Voueyons ! core un r'frain ! core eun' rinçounette !
Pour bouére et chanter, parsounn'ne r'naclait :
On lichait tertous après chaqu'couplet
Et la Marseillais'servait d'Pomponnette !

I' régnait partout la mêm' bounne entente :
Nout' maire dit : « Je... je... je n' men rappell'pus ! »
Au bieu d'un discours plein d'phras's éloquentes
Et j'ons fait : « Tant mieux ! » nous qu'avions trop bu !
C'brav' maire, ben qu'il 'tait itou coumme eun' boule,
Par un coup qu'nout' vin s'en v'nait d'nous r'monter
(C'est-y, voui ou non, d'la Fraternité ?)
A pris soun' écharp' pou' torcher nout' goule !

Y a temps pour tout' chose, et c'est fini d'rire !
T'es lib'e ed' cracher les impôts qu'tu doués :
V'là m'sieu l'Parcepteur et sa grouss'tir'-lire !
T'es l'égal de tous les peineux coumm' toué
Qu'ont des gâs qu'nous faut pour fair' : portez armes ! ...
V'là l'major avec eun' toués sous son bras ! ...
Et si tu r'chign's trop, mon Jacqu's tu goût'ras
D'la Fraternité d'tes frèr's les gendarmes ! ...

Le 14 juillet

LA TÊTE DE MORT

Un jour, en retournant la terre
D'un coin de c'champ-ci où, jadis,
Se trouvait l'ancien cimetièrre
Qui reçut les vieux du pays,
En retournant la terre nue,
Au creux d'un sillon noir et d'or,
Soudain, une tête de mort
Buta dans mon soc de charrue.

Et, prenant dans ma main calleuse,
Afin de mieux l'examiner,
Cette tête à grimace hideuse,
Sans lèvres, sans yeux et sans nez,
J'ai rêvé de filles jolies
Aux lèvres donneuses d'amour,

Aux yeux clairs comme un rai de jour,
Pour qui j'aurais fait des folies.

Voyant ce crâne à l'ossature
Jaune et verte, et dont le cerveau
Avait dû servir de pâture
Aux vers qui vivent des tombeaux,
J'ai rêvé d'un bourgeois très riche,
Gros de ventre et fort d'appétit,
Dont j'aurais servi, comme outil
A faire le boire et la miche !

Et jetant à travers la plaine
Selon mon désir, n'importe où,
Cette chose qui fut humaine,
Comme on jetterait un caillou,
J'ai rêvé d'un grand capitaine
Qui m'aurait emmené mourir...
Ou faire mourir, pour servir
Son œuvre de gloire et de haine !

Mais, en r'trouvant soudain la tête
Reposant en l'ombre d'un pré
Comme vont reposer mes bêtes
Lorsque mon champ s'ra labouré,
J'ai rêvé du travailleur blême
Pour qui l'existence est un poids,
D'un pauvre bougre comme moi,
Mort... comme je mourrons moi-même !

Variante des quatre derniers vers

J'ai rêvé d'un pauvr' prolétaire
Pour qui l'existence est un poids,
D'un pauvre bougre comme moi,
Et pieusement j'l'ai r'mise dans la terre.

LA TOINON

Paraît qu'la Toinon qu'est parti' coumm' bonne
Pour aller sarvi' cheu des gens d'Paris
S'appelle à présent : Mame la Baronne ;
Moué, je suis resté bêtement au pays.
Ça ne m'a jamais v'nu dans la caboche
Ed'coller un "De" par devant mon nom...
Et pourtant, du temps qu'j'étais tout p'tit mioche,
J'allais à l'école avec la Toinon !

A ses « tous les jours » all'port' robe ed'soie,
All'sait s'parlotter à chaqu'mot qu'all'dit ;
Moué, je suis resté bête coumme eune oie,
J'porte la mêm' blous'l'dimanche et l'sam'di.

Tout' la s'maine, all'mang' d'la dinde à la broche ;
Moué, tout' moun anné', j'bouff' que du cochon...
Et dir' que, du temps qu'j'étais tout p'tit mioche,
J'allais à l'école avec la Toinon !

All'reçoué cheu-z-ell'des moncieux d'la ville,
Des gens coumme i'faut qui li font la cour...
Et qui la fourniss'nt de bieux billets d'mille ;
Moué, j'suis un pauv' gâs sans l'sou, sans amour !
Ell', du moins, all'vit sans que l'monde i' r'proche ;
Moué, quand que j'bracounne, on m'fout en prison...
Et dir' que, du temps qu'j'étais tout p'tit mioche,
J'allais à l'école avec la Toinon !

Ça m'gên' d'la vouèr riche et d'me vouèr si pauve,
Ça m' saigne ed'songer qu'alle aime un tas d'gâs
Qu'entr'nt avec leu's sous au fond d'soun alcôve
Et qu'ont les bécots qu'all'me baill'ra pas...
Aussi, j'dounn'rais ben tout c'que j'ai en poche :
Ma pip', mon coutieau, mes collets d'laiton,
Pour ét'core au temps oùsque, tout p'tit mioche,
J'allais à l'école avec la Toinon !

LE TOURNEVIRE AUX VAISSELLES

Su' la grand'place, y a des baraqu's et des roulottes,
Des bohémiens qu'ont des brac'lets d'cuiv' au pognet,
Et les p'tiots, du fin fond des seigl's ou des genêts
Accourent avec de grous sous dans leux menottes.

L'assemblée est jolie à plein; mais c'qu'est l'pus biau,
C'est c'tourniquet là-bas, qu'a des vaissell's dessus,
Des assiett's qu'ont des coqs roug's et verts peints dans l'cul,
Des tass's pareill's ! - Et qui qui prend un numéριο ? -

- Ah ! les bell's tass's ! Les bell's assiett's ! En gangner une...
C'est ça qu'aurait bon genr' su' l'dressoir à la mère...
Et, pour prendr' el numéριο qui gangne... ou qui perd
D'avant l'tourniquet qui gric', les p'tiots lâch'nt leux fortune.

D'aucuns pard'nt. Et d'autr's gangn'nt eune assiette ou eun' tasse,
Ceux là, d'avant les vaissell's qu'leux doigts vont tournaillant
Trouv'nt qu'a font moins d'effet qu'a n'en f'sin cheu l'marchand
Et tertous r'niff'l'nt la galett' chaud'su' la grand'place.

La galett' chaud' ! La galett' qu'a du beurr' dedans
- Un sous l'quarquier ! La bonn' galette aux croustill's d'or -...
Mais les p'tiots s'en r'tourn'nt cheux eux avec la creus'dent,
Et c't'odeur de galett' qui les suit... Coume un r'mords...

- M'man, j'ai perdu mes sous à mettre au tourniquet. -
Qu'i'geignouss'ront, la têt', dans l'devantiau des vieilles

Et l'pèr' dira : - Hou ! queux michants couyons qu'ça fait,
Qui s'laiss'nt 'cor encancher par des foutais's pareilles ! -

Pourtant les p'tiots en s'ront p't'êtr' là quand i's'ront vieux.
Du rest' el' père a jamais cessé d'fair' coume eux.
Il tourne au long d'sa vie l'tourniquet aux vaissell's...
Y a qu'les vaissell's qui chang'nt et all's n' sont pas pus belles.

Il tourn' le tourniquet su' l'autel du curé
Y a des paradis bleus qui nag'nt dans les assiett's,
Des bons Gieux qui vous ouvr'nt leux bras pleins de bonté...
Et quoué, tout c'que l'bagoût d'ces gâs-là sait y mett'.

Il tourn' le tourniquet su' l' canon d'la patrie :
Y a des soleils de glouér' dans des plats tricolores,
Des couronn's de lauriers verts, des branch's de chèn' d'or
Et des band'roll's ousqu'est les dévis's héroïques ! -

Il tourn' le tourniquet su'l'dous d'son député
Y a des tass's aux r'bords dorés, coum' des bell's promesses :
V'aurez toujou' d'la soup' grass'dans vos tass's dorées
Et mêm' du vin vieux pour dorloter vot' vieillesse ! -

Quand qu'il aura jité ses sous, ses gâs, sa vie
Su' l'tourniquet qui tourn' pour le bien d'ceux qu'en vivent,
Il pens'ra que la loi, la r'ligion, la patrie,
C'est des imag's de fouér' dans des culs d'vaisséll'vide
Et la Raison cri'ra d'vant li :
La galette ! chaude !

LE TREFLE A QUATRE FEUILLES

Il faut abattre la moisson
Et la serrer en gerbes grosses;
Tous les gens solides se sont
Loués chez les fermiers de Beauce.
Au départ des gâs s'en allant
Prendre leur place aux tâches blondes
Les garçailles, à leurs galants,
Ont dit à la ronde

Refrain

Faucheur, mon beau faucheur,
Si vous trouvez un trèfle à quatre feuilles
Gardez-le pour que je le cueille.
Faucheur, mon beau faucheur,
Ça porte bonheur !

Mais au travers des chaumes roux
Le trèfle à bonheur est bien rare
Depuis qu'il pend à tous les cous
Des belles dames qui s'en parent ;

Et tous les gâs, des champs aux prés,
N'ont pu trouver, sous leurs faucilles,
Qu'un brin du trèfle désiré
Par toutes les filles.

Un seul brin ! Et tous les galants
L'ont voulu pour sa bonne amie ;
Le fer des faux soudain sanglant
S'est dressé dans les mains roidies.
Et dans la Beauce aux longs champs plats
Quand la moisson s'écarte et bouge
Le brin de trèfle est encore là
Tout rouge, tout rouge !

UN BON METIER

Pas ça, vieux gâs ! V'là qu'tu prends d'l'âge,
Faudrait vouèr à vouèr à t' caser ;
Tant qu'à faire, aut' part qu'au village,
Pasqu'au villag' faut trop masser
Pour gangner sa bouguer' de vie !
Dis donc, ça n' te fait point envie ?...
Si j'étais que d'toué, j'me mettrais
Curé !

Tu f'rais tes class's au séminaire
Où qu'nout' chât'tain, qu'est ben dévot,
T'entertiendrait à ne rien n' faire ;
Et tu briff'rais d'la tête d'vieau,
Du poulet rôûti tout' la s'maine,
En songeant qu'd'aucuns mang'nt à peine...
Si j'étais que d'toué, j' me mettrais
Curé !

Et pis, quand t'aurais la tonsure,
Tu rabad'rais vouèr au pat'lin
Où qu'l'existenc'nous est si dure,
Où qu'all't' s'rait agréable à plein...
Tu fourr'rais du foin dans tes bottes,
Avec les sous des vieill's bigottes...
Si j'étais que d'toué, j' me mettrais
Curé !

Tu prêch'rais l'abstinence en chaire,
Et tu f'rais maigr' les venterdis...
Tout's les fois qu'la viande's'rait trop chère ;
Tu confess'rais l'mond' du pays
Et, dans l'tas des fill's brun's ou blondes,
Gn'en a pas mal qui sont girondes
Si j'étais que d'toué, j' me mettrais
Curé !

Tu s'rais queuqu'un dans la commune ;
Monsieu l'Maire s'rait ben avec toué,
Et j'profit'rais d'cette bonn' fortune
Pour am'ner un ch'min d'vant cheu moué...
Dam, fais c'que tu veux, j'forc'parsonne !
Mais v'là l'bon conseil que j'te donne :
Si j'étais que d'toué, j'me mettrais
Curé !

VA DANSER !

Au mois d'août, en fauchant le blé,
On crevait de soif dans la plaine;
Le corps en feu, je suis allé
Boire à plat ventre à la fontaine :
L'eau froide m'a glacé « les sangs ».
Et je meurs par ce tendre automne
Où l'on danse devant la tonne
Durant les beaux jours finissants...

J'entends les violons... Marie !
Va, petiote que j'aimais bien ;
Moi, je n'ai plus besoin de rien !...
Va-t'en danser à la frairie,
J'entends les violons... Marie !...

Veux-tu bien me sécher ces pleurs?
Les pleurs enlaidissent les belles !
Mets ton joli bonnet à fleurs
Et ton devantier en dentelle :
Rejoins les jeunesses du bourg
Au bourg où l'amour les enivre ;
Car, si je meurs, il te faut vivre...
Et l'on ne vit pas sans amour !

Entre dans la ronde gaiement ;
Choisis un beau gâs dans la ronde,
Et donne-lui ton cœur aimant
Qui resterait seul en ce monde...
Oui, j'étais jaloux cet été
Quand un autre t'avait suivie ;
Mais on ne comprend bien la vie
Que sur le point de la quitter...

Après ça, tu te marieras...
Et, quand la moisson sera haute,
Avec ton homme au rude bras,
Moissonnant un jour côte à côte
Vous viendrez peut-être à parler,
Emus de pitié grave et sobre,
De Jean qui mourut en Octobre
D'un mal pris en fauchant les blés...

VENGEANCE

Me voici que j'entre au bourg,
Tiens, mais cette grande rue
Ne m'est-elle pas connue ?
Mais si da ! c'était un jour,
Mon cœur était jeune et tendre :
Une fille vint le prendre !
Et ce gros homme ventru
Ne l'ai-je pas déjà vu ?

Ah ! c'est l'épicier du coin !
Qui m'a refusé sa fille
En disant : « Je ne veux point
D'un tel gueux dans ma famille ! »

Puisque l'on a marié
Proprement la demoiselle
Au comptoir qui donc m'appelle ?
- C'est la femme à l'épicier
Qu'une chaude quarantaine
Pousse aux pires prétentaines !
Quand on a pas ce qu'on veut,
Il faut prendre ce qu'on peut !

La conjointe à l'épicier
M'offre, à défaut de la fille,
Pour rentrer dans la famille
Un chemin déjà frayé,
Et me voici donc, en somme,
Plus que proche du brave homme
A qui je laisse goûter
Cette étrange parenté

LES VIGNES SONT GELEES...

La vendange s'annonçait belle
Et l'espoir, pour nous,
En sourires de fleurs nouvelles
S'ouvrait au bout des jeunes pousses,
Mais, cette nuit, la lune rousse
A fait de ses coups !

Mon bel ami, les vignes sont gelées !
Tes deux arpents si verts sur le coteau,
Faut pas y songer !
Si l'on ne boit pas de vin cette année,
On boira de l'eau !

Si ta belle vendange est morte
La nuit du grand froid,

Nos vingt ans toujours bien se portent !
Les bourgeons roulent sous les souches
Mais il reste encor sur ma bouche
Des baisers pour toi !

Oui, nous n'irons pas en vendange
Dans les arpents blonds
Lorsque viendra la mi-septembre,
Mais dans le champ de nos caresses,
L'an tout au long, sans fin ni cesse,
Nous vendangerons !

Le vin doux dont l'âme pétille
Ne jaillira pas
Du pressoir aux rondes sébilles,
Mais de ton cœur tendre et farouche,
Comme du creux d'un pressoir rouge
L'Amour jaillira !

LE VILAIN GAS !

Ohé ! Là-bas,
Vous qui dansez en rondes claires,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Au temps des contes de grand' mères,
C'était un rustaud si laid,
Si laid, si pauvre, et si bête
Que, pour danser dans les fêtes,
Nulle fille n'en voulait !

Ohé ! Là-bas,
Vous qui tournez par couples roses,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Ses vingt ans murmuraient des choses
Et son cœur n'était point sourd.
Il en eut telle souffrance
Qu'il mourut, un soir de danses,
Au son des crincrins d'amour.

Ohé ! Là-bas,
Vous qui savez les baisers tendres,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Le vieux sonneur alla descendre
Son méchant corps au tombeau.
Mais du froid cercueil de planches
Son cœur, au temps des pervenches,
Monta vers l'amour nouveau.

Ohé ! Là-bas,

Vous qui passez, les gais dimanches,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Son âme prit corps de pervenche...
Et, comme une fille allait
Vers les danses coutumières,
Cueillit la fleur printanière
Pour la mettre à son corset...

Ohé ! Là-bas,
Vous qui tournez en rondes claires,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !...

LES YEUX BLEUS

A une dame aux yeux noirs

Vous m'avez dit dans un sourire,
Que les yeux bleus (souvent songeurs),
Semblaient refléter et décrire
Les intimes penchants des cœurs.

Vous m'avez dit - lèvres sincères -
Que vous aimiez ce bleu profond,
Où vos yeux trouvaient plus sévères
Ces regards où tout se confond.

Ces regards fixes qui résument
La haine ou la joie ou l'amour,
Ces regards bleus qui vous consomment
Et font tout un siècle d'un jour.

Vous les adorez, chère Dame,
Aussi je les chante pour vous,
Mystique, divine est leur flamme ;
Vous les trouvez si doux..., si doux!

Vous m'avez dit dans un sourire
Que ces yeux dictaient les espoirs.
Pourtant... (laissez-moi vous le dire)
Pourquoi vos beaux yeux sont-ils noirs ?